LY

REPE

O

LA

LYRE CANADIENNE.

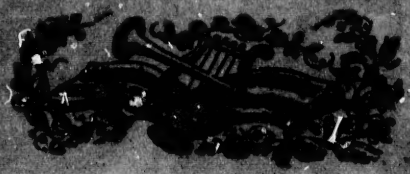
REPERTOIRE DE CHANTS CANADIENS, ROMANCES, OPÉRAS, ET CHANTS COMIQUES ÉTRANGERS.

—

Compilés par W. H. ROWEN, Typo.

—

SECONDE ÉDITION.



QUÉBEC:
IMPRIMÉ PAR ELZEAR VINCENT.
1869.

PS8485
O6
L9
1870
P***

890107

AU PUBLIC.

Nos ancêtres les français aimaient les chansons. Ils versaient dans ce genre agréable de poésie tout leur caractère, toute la vivacité de leurs sentiments. Soit qu'ils eussent à célébrer leurs nombreuses et brillantes victoires ; à se consoler de leurs revers ; à peindre leurs amours, leurs joies ou leurs chagrins ; à chanter les [illegible] des arts ; à combattre ou à se venger des [illegible] ; à implorer la liberté ; à rire des ridicules ou à exciter à la vertu, la chanson était là tour-à-tour sautillante, plaintive, guerrière, solennelle, mordante, passionnée ou pleine de folle ivresse. Nous, Canadiens, descendants des preux colons de la Nouvelle-France, nous avons hérité du goût de nos pères pour ces compositions faciles et agréables où la mélodie de la voix vient ajouter tant de force, de tendresse, tant de charme ou d'énergie au sentiment poétique. Les vieilles chansons de la France, oubliées et perdues dans le pays où elles prirent naissance, retentissent encore, dans leur naïveté primitive, au fond de nos campagnes, à toutes les fêtes de famille. En Canada comme en France, on termine tout joyeux repas en chantant à la ronde :

Le vin, la gloire et les belles.

L'éditeur du présent ouvrage a cru rendre service et satisfaire le goût général en publiant, sous une forme qui le met à la portée de chacun, un recueil des chansons

et romances françaises et canadiennes les plus nouvelles et les plus célèbres, tout en intercalant des vieux chants qu'il faut conserver en les publiant, si l'on ne veut les perdre pour jamais. Le pays possède en ce genre un type qui lui est particulier, mais qui a déjà disparu, bien qu'il ait le mérite d'une poésie simple, qu'on pourrait même appeler celle de la nature. Les *chansons de voyageurs canadiens*, dont les airs et le rythme s'adaptaient si bien au mouvement des avirons, méritent de conserver leur place parmi nos poésies nationales. Les règles de la prosodie y sont méconnues; mais cela prouve leur complète originalité, et leurs défauts ajoutent à leur prix. Qui changerait ce chant si doux, si naïvement plaintif, mais pourtant incorrect, contre les plus belles productions des poètes classiques, aidés des plus célèbres musiciens? Nul Canadien ne consentirait à cette profanation, car on ne pourrait qu'y perdre.

Depuis bien longtemps déjà la première édition de la Lyre Canadienne a été épuisée, et de plusieurs parties de nos campagnes nous sont venues des lettres nous requérant d'en publier une nouvelle.

Nous nous rendons volontiers à ce désir, et nous offrons aujourd'hui au public une seconde édition soigneusement revue et considérablement augmentée.

Comme bien d'autres œuvres humaines la chanson n'a souvent qu'un temps de vogue; c'est pourquoi nous avons cru devoir retrancher de ce recueil un bon nombre de chansons qui n'ont plus leur mérite d'actualité, et nous les avons remplacées par d'autres qui sont plus de notre époque.

Cependant nous avons conservé intact le précieux recueil de nos CHANTS CANADIENS, de ces poésies gaies, naïves, ou tendres, qui égayaient le coin du feu dans le bon vieux temps de nos pères.

Ces temps, hélas! ne sont plus: la grande famille canadienne n'est plus groupée toute entière à l'ombre du vieux drapeau, et l'écho de nos grandes forêts ne répètera plus la voix des centaines de milliers de nos compatriotes que nourrit aujourd'hui la terre étrangère. Mais leur cœur est resté parmi nous; et loin des lieux chéris qui les ont vu naître, leur esprit évoque les souvenirs bénis de la jeunesse et de la patrie.

C'est à eux surtout que cet ouvrage est destiné: il sera pour eux comme l'évocation d'un passé si doux à leur mémoire, comme la chaîne magnétique qui fera vibrer d'un même battement le cœur de l'exilé et celui du frère resté au pays.

QUÉBEC, 1870.

LA

LYRE CANADIENNE

A LA CLAIRE FONTAINE.

Chant National.

A la claire fontaine,
M'en allant promener,
J'ai trouvé l'eau si belle
Que je me suis baigné ;
Il y a longtemps que je t'aime,
Jamais je ne t'oublierai.

J'ai trouvé l'eau si belle
Que je me suis baigné,
Et c'est au pied d'un chêne
Que je m'suis reposé ;
Il y a longtemps, etc.

Et c'est au pied d'un chêne
Que je m'suis reposé :
Sur la plus haute branche
Le rossignol chantait ;
Il y a longtemps, etc.

Sur la plus haute branche
Le rossignol chantait :
Chante, rossignol, chante,
Toi qui as le cœur gai ;
Il y a longtemps, etc.

Chante, rossignol, chante,
Toi qui as le cœur gai :
Tu as le cœur à rire,
Moi, je l'ai à pleurer ;
Il y a longtemps, etc.

Tu as le cœur à rire,
Moi, je l'ai à pleurer :
J'ai perdu ma maîtresse !
Sans pouvoir la trouver ;
Il y a longtemps, etc.

J'ai perdu ma maîtresse,
Sans pouvoir la trouver !
Pour un bouquet de rose
Que je lui refusai ;
Il y a longtemps, etc.

Pour un bouquet de rose
Que je lui refusai ;

Je voudrais que la rose
Fût encore au rosier ;
Il y a longtemps, etc.

Je voudrais que la rose
Fût encore au rosier ;
Et que le rosier même
Fût dans la mer jeté ;
Il y a longtemps, etc.

P'TIT JEAN.

QUAND j'étais chez mon père,
Lil, li li lil, li li lil, lil, lil, li,
Quand j'étais chez mon père,
Garçon à marier ;
Garçon à marier-er-er,
Garçon à marier.....

Je n'avais rien à faire,
Lil, li li, etc.
Je n'avais rien à faire
Qu'une femme à chercher. (ter.)

A présent j'en ai-t-une,
Lil, li li, etc.
A présent j'en ai-t-une
Qui me fait enrager. (ter.)

Ell' m'envoi'-t-à l'ouvrage,
Lil, li li, etc.
Ell' m'envoi'-t-à l'ouvrage,
Sans boir' ni sans manger. (ter.)

Quand je reviens d'l'ouvrage,
Lil, li li, etc.
Quand je reviens de l'ouvrage
Tout mouillé, tout glacé..... (ter.)

Je m'asseois sur la porte,
Lil, li li, etc.
Je m'asseois sur la porte
Comme un pauvre étranger. (ter.)

— Rentre, petit Jean, rentre,
Lil, li li, etc.
Rentre, petit Jean, rentre,
Rentre te réchauffer ! (ter.)

Soupe, petit Jean, soupe,
Lil, li li, etc.
Soupe, petit Jean, soupe !
Pour moi j'ai bien soupé. (ter.)

J'ai mangé deux oi's grasses,
Lil, li li, etc.
J'ai mangé deux oi's grasses
Et trois pigeons lardés. (ter.)

Les os sont sous la table,
  Lil, li li, etc.
Les os sont sous la table,
Si tu veux les ronger. (ter.)

P'tit Jean baisse la tête,
  Lil, li li, etc.
P'tit Jean baisse la tête
Et se met à brailler. (ter.)

Braille, petit Jean, braille !
Lil, li li lil, li li lil, lil, lil, li,
Braille, petit Jean, braille,
Et moi je vais chanter !
Et moi je vais chanter-er-er,
Et moi je vais chanter !

AU BOIS DU ROSSIGNOLET.

'EN allant promener (relé relé)
Le long du grand chemin (relin relin)
Le long du grand chemin,
Me suis endormi (reli reli)
Dom-(relom relom)-bre, sous (relou relou)-z-un pin
Au bois du rossignolet (relet relet) [relin relin.
Au bois du rossignolet.

Je me suis endormi (reli reli)
A l'ombre, sous un pin (relin relin)
A l'ombre, sous un pin.
Je me suis réveillé (relé relé),
Le pin (relin relin) était (relait relait) fleuri (reli re
Au bois du rossignolet (relet relet)
Au bois du rossignolet.

Je me suis réveillé (relé relé),
Le pin était fleuri (reli reli)
Le pin était fleuri.
Ah! j'ai pris mon couteau (relo relo),
La branche-(relan relan)-che j'ai (relé relé) coupé
Au bois du rossignolet (relet relet) [lé
Au bois du rossignolet.

Ah! j'ai pris mon couteau (relo relo),
La branche j'ai coupé (relé relé)
La branche j'ai coupé;
Je m'en fis un flûtiau (relo relo),
Un fla (rela rela)- geolet (relet relet) aussi (reli re
Au bois du rossignolet (relet relet)
Au bois du rossignolet.

Je m'en fis un flûtiau (relo relo),
Un flageolet aussi (reli reli)
Un flageolet aussi;

allant en chantant (relan re.
ng (relon relon) du grand (relan relan) chemin
ois du rossignolet (relet relet) [relin relin.
bois du rossignolet.

allant en chantant (relan relan)
g du grand chemin (relin relin)
long du grand chemin.
! savez-vous, messieurs, (releu releu)
e (rele rele) ma flû-(relu relu)-te a dit (reli reli) ?
ois du rossignolet (relet relet)
bois du rossignolet.

savez-vous, messieurs, (releu releu)
e ma flûte a dit (reli reli)
que m'a flûte a dit ?
h ! qu'il est doux d'aimer (relé relé)
(reli reli)-ll' de son (relon relon) voisin (relin
is du rossignolet (relet relet) [relin) !
bois du rossignolet.

! qu'il est doux d'aimer (relé relé)
' de son voisin (relin relin)
fill' de son voisin !
on l'a vu' le soi-(rela rela)-r
(rela rela) voit le (rele rele) matin (relin relin).
is du rossignolet (relet relet)
bois du rossignolet.

LE CANADIEN.

AIR :—*Mon père était pot.*

Le Canadien, traître à sa foi,
Aurait-il la manie
D'oublier les mœurs et la loi
De sa belle patrie ?
Non ! que la gaîté
Et l'urbanité
Règnent sur nos rivages :
Que chansons d'amour,
En ce joyeux jour,
Rappellent nos usages !

Parlerai-je de ces écrits
Qui remplissent la presse,
Et ne font qu'aigrir les esprits,
Dans ces jours d'allégresse ?
Que nos marguilliers
Ou nos tenanciers
Gouvernent les fabriques,
Cela m'ennui' fort
Et souvent m'endort :
La peste des rubriques !

Qu'un autre vante les attraits
Des filles d'Hibernie;
Ou que l'Anglaise, de ses traits,
Le mène à la folie;
Pour moi le maintien,
Le doux entretien
De ma concitoyenne;
Ses yeux, sa douceur,
Enchaînent mon cœur:
Vive la Canadienne!...

Ce sol a produit des héros;
Il est peuplé de braves;
Il n'est sur terre aucuns drapeaux
Pour nous tenir esclaves.
Dans plus d'un endroit,
Plus de maint exploit,
En est preuve brillante,
Et de Châteauguay
Le jour signalé,
Le souvenir m'enchante.

Honneur à nos législateurs!
Que de travaux utiles!...
Enfin nous voilà donc vainqueurs
De tous ces imbéciles,
Dont le fiel malin

Et l'orgueil hautain'
Voulaient, sous leur domaine,
Et nous asservir
Et nous abrutir:
Leur espérance est vaine.

O mon pays! sois florissant,
Que tes jours soient prospères!
Ne pli' jam[illegible] ton front naissant,
Sous les mœurs étrangères!
Sans soins, sans soucis,
Les jeux et les ris
Feront notre partage;
Et que nos neveux
Soient toujours joyeux
Jusqu'à leur dernier âge.

FENDEZ LE BOIS, CHAUFFEZ LE FOUR.

Derrièr' chez nous, ya champ de pois: (bis.)
J'en cueillis deux, j'en mangeai trois.
Fendez le bois, chauffez le four,
Dormez, la belle, il n'est point jour.

J'en cueillis deux, j'en mangeai trois; (bis.)
J'en fus malade au lit trois mois.
Fendez le bois, etc.

J'en fus malade au lit trois mois; (bis)
Tous mes parents venaient m'y voir.
Fendez le bois, etc.

Tous mes parents venaient m'y voir; (bis)
Celui que j'aime ne vient pas.
Fendez le bois, etc.

Celui que j'aime ne vient pas..... (bis)
Je l'aperçois venir là-bas.
Fendez le bois, chauffez le four,
Dormez, la belle, il n'est point jour.

BAL CHEZ BOULÉ.

DIMANCHE, après les vêpr's, yaura bal chez Boulé;
Mais il n'ira personn' que ceux qui sav'nt danser.
Vogue, marinier, vogue,
Vogue, beau marinier.

Mais il n'ira personn' que ceux qui sav'nt danser.
José Blais, comm' les autr's, voulut itou yaller.
Vogue, etc.

José Blais, comm' les autr's, voulut itou yaller.
—Non, lui dit sa maîtress', t'iras quand l'train s'ra fé.
Vogue, etc.

Non, lui dit sa maîtress', t'iras quand l'train s'ra fé.
Il s'en fut à l'établ' ses animaux soigner.
Vogue, etc.

Il s'en fut à l'établ' ses animaux soigner ;
Prit Barrett' par la corne et Rougett' par le pied.
Vogue, etc.

Prit Barrett' par la corne et Rougett' par le pied ;
Il saute à l'écuri' pour les chevaux gratter.
Vogue, etc.

Il saute à l'écuri' pour les chevaux gratter ;
Se sauve à la maison quand ils fur'nt étrillés.
Vogue, etc.

Se sauve à la maison quand ils fur'nt étrillés ;
Mit sa bell' veste rouge et son capot barré.
Vogue, etc.

Mit sa bell' veste rouge et son capot barré ;
Mit son beau fichu noir et ses souliers francés.
Vogue, etc.

Mit son beau fichu noir et ses souliers francés ;
S'en va chercher Lisett' quand il fut ben greyé.
Vogue, etc.

S'en va chercher Lisett' quand il fut ben greyé.
On le mit à la port' pour apprendre à danser.
Vogue, etc.

On le mit à la port' pour apprendre à danser,
Mais on garda Lisett' qui s'est ben consolée.
Vogue, marinier, vogue,
Vogue, beau marinier.

De Gaspé.

LES AMANTS MALHEUREUX.

Air : *Un Castel d'antique structure.*

Tandis que d'Isaure plaintive
Azore quittait le séjour,
L'écho répétait, sur la rive,
Les doux accents de son amour :
Isaure, ô Isaure chérie !
Si du rivage tu m'entends,
Je reviendrai passer ma vie
Au bord du fleuve St. Laurent.

Il part, une brise légère
L'emmène, hélas ! sous d'autres cieux.
Il voit une terre étrangère ;
Mais loin d'Isaure est-il heureux ?

Il veut encor voir sa patrie :
C'est là que le bonheur l'attend :
Mais reverra-t-il son amie
Au bord du fleuve St. Laurent ?

Du malheur le chantre sauvage
Se fit entendre dans ce lieu.
Cruel destin, triste rivage,
Tu reçus son funeste adieu !
Adieu ! adieu ! ma fiancée !
Ah ! c'est en vain que tu m'attends ;
Je meurs, je quitte ma pensée
Au bord du fleuve St. Laurent.

MARIA D.

MARIANN' S'EN VA-T-AU MOULIN.

MARIANN' s'en va-t-au moulin, (bis)
C'est pour y fair' moudre son grain ; (bis)
A cheval sur son âne,
Ma p'tit' mamzell' Marianne,
A cheval sur son âne Catin,
S'en allant au moulin.

Le meunier, qui la voit venir, (bis)
S'empresse aussitôt de lui dire : (bis)
—Attachez-donc votre âne,

Ma p'tit' mamzell' Marianne,
Attachez-donc votre âne Catin,
Par derrièr' le moulin.

Pendant que le moulin marchait, (bis)
Le loup tout à l'entour rôdait. (bis)
Le loup a mangé l'âne,
Ma p'tit' mamzell Marianne,
Le loup a mangé l'âne Catin,
Par derrièr' le moulin.

Mariann' se mit à pleurer. (bis)
Cent écus d'or lui a donné (bis)
Pour acheter un âne,
Ma p'tit' mamzell' Marianne,
Pour acheter un âne Catin,
En r'venant du moulin.

Son père qui la voit venir (bis)
Ne put s'empêcher de lui dire: (bis)
—Qu'avez-vous fait d'votre âne,
Ma p'tit' mamzell' Marianne,
Qu'avez-vous fait d'votre âne Catin,
En allant au moulin?

—C'est aujourd'hui la Saint Michel, (bis)
Que tous les ân's changent de poil. (bis)

J'vous ramèn' le même âne;
Ma p'tit' mamzell' Marianne,
J'vous ramèn' le même âne Catin,
Qui m'porta au moulin.

CHANT DU VIEUX SOLDAT CANADIEN.

Pauvre soldat, aux jours de ma jeunesse,
Pour vous, Français, j'ai combattu longtemps;
Je viens encor, dans ma triste vieillesse,
Attendre ici vos guerriers triomphants.
Ah! bien longtemps vous attendrai-je encore
Sur ces remparts où je porte mes pas? (*bis*)
De ce grand jour quand verrai-je l'aurore?
Dis-moi, mon fils, (*bis.*) ne paraissent-ils pas?

Qui nous rendra cette époque héroïque
Où, sous Montcalm, nos bras victorieux
Renouvelaient dans la jeune Amérique
Les vieux exploits chantés par nos aïeux?
Ces paysans qui, laissant leurs chaumières,
Venaient combattre et mourir en soldats,
Qui redira leurs [illegible] meurtrières?
Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas?

Napoléon, rassasié de gloire,
Oublierait-il nos malheurs et nos vœux,

Lui, dont le nom, soleil de la victoire,
Sur l'univers se lève radieux ?
Serions-nous seuls privés de la lumière
Qu'il verse à flots aux plus lointains climats ?
O ciel ! qu'entends-je ? une salve guerrière !
Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas ?

Quoi ! c'est, dis-tu, l'étendard d'Angleterre
Qui vient encor, porté par ses vaisseaux ;
Cet étendard que moi-même, naguère,
A Carillon j'ai réduit en lambeaux.
Que n'ai-je, hélas ! au milieu des batailles,
Trouvé plutôt un glorieux trépas,
Que de le voir flotter sur nos murailles !
Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas ?

Le drapeau blanc, la gloire de nos pères,
Rougi depuis dans le sang de mon roi,
Ne porte plus aux rives étrangères
Du nom français la terreur et la loi.
Des trois couleurs l'invincible puissance
T'appellera pour de nouveaux combats ;
Car c'est toujours l'étendard de la France.
Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas ?

Pauvre vieillard, dont la force succombe,
Rêvant encor l'heureux temps d'autrefois,

J'aime à chanter sur le bord de ma tombe
Le saint espoir qui réveille ma voix.
Mes yeux éteints verront-ils dans la nue
Le fier drapeau qui couronne leurs mâts ?
Oui, pour le voir, Dieu me rendra la vue !
Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas ?

Un jour pourtant que grondait la tempête
Sur les remparts on ne le revit plus.
La mort, hélas ! vint courber cette tête
Qui tant de fois affronta les obus.
Mais, en mourant, il redisait encore
A son enfant qui pleurait dans ses bras :
De ce grand jour tes yeux verront l'aurore,
Ils reviendront ! et je n'y serai pas !

OCTAVE CREMAZIE.

LA CANADIENNE.

AIR : *Connu.*

VIVE la Canadienne,
Vole, mon cœur, vole,
Vive la Canadienne,
Et ses jolis yeux doux !
Et ses jolis yeux doux,
Tout doux,
Et ses jolis yeux doux.

Nous la menons aux noces;
Vole, mon cœur, vole,
Nous la menons aux noces
Dans tous ses beaux atours.
Dans tous, etc.

Là, nous jasons sans gêne,
Vole, mon cœur, vole,
Là, nous jasons sans gêne,
Nous nous amusons tous.
Nous nous, etc.

Nous fesons bonne chère;
Vole, mon cœur, vole,
Nous fesons bonne chère,
Et nous avons bon goût.
Et nous, etc.

On passe la bouteille,
Vole, mon cœur, vole,
On passe la bouteille,
Nous chantons nos amours.
Nous chantons, etc.

Mais notre joie augmente,
Vole, mon cœur, vole,

Mais notre joie augmente,
Quand nous sommes bien soûls,
Quand nous, etc.

Alors toute la terre,
Vole, mon cœur, vole,
Alors toute la terre
Nous appartient en tout,
Nous appartient, etc.

Nous nous levons de table,
Vole, mon cœur, vole,
Nous nous levons de table,
Le cœur en amadou.
Le cœur, etc.

On danse avec nos blondes,
Vole, mon cœur, vole,
On danse avec nos blondes,
Nous sautons en vrais fous.
Nous sautons, etc.

Nous finissons par mettre,
Vole, mon cœur, vole,
Nous finissons par mettre
Tout sans dessus dessous.
Tout, etc.

Ainsi le temps se passe,
Vole, mon cœur, vole,
Ainsi le temps se passe,
Il est, ma foi, bien doux.
Il est, etc.

A BYTOWN.

A Bytown c'est un' joli' place
Où il s'ramass' ben d'la crasse,
Où y a des joli's filles
Et aussi des jolis garçons.
Dans les chantiers nous hivernerons!

Nous avons sauté le Long-Sault,
Nous l'avons sauté tout d'un morceau.
Ah! que l'hiver est longue!
Dans les chantiers nous hivernerons!
Dans les chantiers nous hivernerons!

V'là l'automne qu'est arrivé,
Tous les voyageurs vont monter.
Nous n'irons plus voir nos blondes,
Dans les chantiers nous hivernerons!
Dans les chantiers nous hivernerons!

C'EST DANS LA VILLE DE ROUEN.

C'EST dans la ville de Rouen, (bis)
Ils ont fait un pâté si grand,
L'entour tourloure,
Dansons à l'entour, tourloure,
Dansons à l'entoure.

Ils ont fait un pâté si grand, (bis)
Qu'ils ont trouvé un homm' dedans.
L'entour tourloure,
Dansons à l'entour, etc.

Qu'ils ont trouvé un homm' dedans, (bis)
Ils ont trouvé encor' ben plus,
L'entour tourloure,
Dansons à l'entour, etc.

Ils ont trouvé encor ben plus: (bis)
Ils ont trouvé un chat poilu!
L'entour tourloure,
Dansons à l'entour, tourloure,
Dansons à l'entoure.

SOL CANADIEN, TERRE CHÉRIE.

AIR :—*Connu.*

SOL Canadien, terre chérie,
Par des braves tu fus peuplé ;
Ils cherchaient loin de leur patrie
Une terre de liberté.
Nos pères, sortis de la France,
Etaient l'élite des guerriers, (*bis.*)
Et leurs enfants de leur vaillance
N'ont jamais flétri les lauriers. (*bis.*)

Quelles sont belles nos campagnes !
En Canada qu'on vit content !
Salut ! ô sublimes montagnes,
Bords du superbe St. Laurent !
Habitant de cette contrée
Que nature veut embellir,
Tu peux marcher tête levée,
Ton pays doit t'énorgueillir.

Respecte la main protectrice
D'Albion, ton digne soutien ;
Mais fais échouer la malice
D'ennemis nourris dans ton sein ;

Ne fléchis jamais dans l'orage.
Tu n'as pour maîtres que tes lois !
Tu n'es point fait pour l'esclavage,
Albion veille sur tes droits.

Si d'Albion la main chérie
Cesse un jour de te protéger,
Soutiens-toi seule, ô ma patrie !
Méprise un secours étranger.
Nos pères, sortis de la France,
Etaient l'élite des guerriers,
Et leurs enfants de leur vaillance
Ne flétriront pas les lauriers.

ISIDORE BEDARD.

AH ! SI MON MOINE VOULAIT DANSER !

AH ! si mon moine voulait danser ! (bis)
Un capuchon je lui donnerais, (*ré*) (bis)
Danse, mon moin', danse !
Tu n'entends pas la danse,
Tu n'entends pas mon moulin, lon, la,
Tu n'entends pas mon moulin marcher.

Ah ! si mon moine voulait danser ! (bis)
Un ceinturon je lui donnerais ! (bis)
Danse, etc.

Ah ! si mon moine voulait danser ! (bis)
Un chapelet je lui donnerais. (bis)
Danse, etc.

Ah ! si mon moine voulait danser ! (bis)
Un froc de bur' je lui donnerais. (bis)
Danse, etc.

Ah ! si mon moine voulait danser ! (bis)
Un beau psautier je lui donnerais. (bis)
Danse, etc.

S'il n'avait fait vœu d' pauvreté ! (bis)
Bien d'autres chos' j' lui donnerais. (bis)
Danse, mon moin', danse !
Tu n'entends pas la danse,
Tu n'entends pas mon moulin, lon, la,
Tu n'entends pas mon moulin marcher.

LE HAUT ET LE BAS-CANADA.

AIR :—*De la pipe de tabac.*

ENFIN je connais l'Amérique,
Et j'ai vu les deux Canadas:
Je dis, sans craindre qu'on réplique,
Qu'au Haut je préfère le Bas.
D'un côté la noire tristesse
Offre l'image du trépas;
De l'autre la pure allégresse
Fait du Haut distinguer le Bas.

Le matelot dans la tempête,
Perché sur la cîme des mâts,
Dit qu'il perdra bientôt la tête,
S'il ne descend du Haut en Bas.
Vois ce palais mis en poussière
Par le tonnerre et ses éclats,
Et chante, en gagnant ta chaumière,
Qu'on est moins sûr en Haut qu'en Bas.

Fuis le sommet d'une montagne,
Séjour horrible des frimas;
Choisis la fertile campagne,

Et laisse le Haut pour le Bas.
Vois l'oiseau qui, d'un vol rapide,
Cherche en chantant les doux climats;
Pour éviter le sol aride,
Vois-le voler du Haut en Bas.

Vois l'orme que, dans sa furie,
Le vent agite avec fracas;
Son ombrage et l'herbe fleurie
Font au Haut préférer le Bas.
Ses rameaux sentent la secousse
Qu'à ses pieds je ne ressens pas;
Etendu sur un lit de mousse,
Je plains le Haut, j'aime le Bas.

Si d'une étiquette à la mode
La loi règne dans un repas,
De la table, d'un air commode;
Laissez le Haut, cherchez le Bas.
Là, frétillant sur votre chaise,
Livrez-vous aux plus doux ébats;
Buvez et chantez à votre aise
Que le Haut vaut moins que le Bas.

Mais c'est à Kingston que je rime!
Couronne-nous, Dieu des combats!

Et si tu me prends pour victime,
Pour le Haut je laisse le Bas.
Si cependant ta main propice,
Sans m'immoler guide mes pas,
O Dieu! j'attends de ta justice
D'aller bientôt du Haut en Bas.

MERMET.

J'AI FAIT UNE MAITRESSE.

J'AI fait une maîtresse, ya pas longtemps. (bis)
J'irai la voir dimanche, dimanch' j'irai;
Je ferai la demande à ma bien-aimée.

Ah! si tu viens dimanche, j'n'y serai pas; (bis)
Je me mettrai biche dans un beau champ;
De moi tu n'auras pas de contentement.

Ah! si tu te mets biche dans un beau champ, (bis)
Je me mettrai chasseure, j'irai chasser;
Je chasserai la biche, ma bien-aimée.

Si tu te mets chasseure pour me chasser, (bis)
Je me mettrai carpe, dans un étang;
De moi tu n'auras pas de contentement.

Ah ! si tu te mets carpe dans un étang, (bis)
Je me mettrai pêcheure pour te pêcher ;
Je pêcherai la carpe, ma bien-aimée.

Si tu te mets pêcheure pour me pêcher, (bis)
Je me mettrai malade dans un lit blanc ;
De moi tu n'auras pas de contentement.

Si tu te mets malade dans un lit blanc, (bis)
Je me mettrai docteure pour te soigner ;
Je soignerai la belle, ma bien-aimée.

Si tu te mets docteure pour me soigner, (bis)
Je me mettrai sœure dans un couvent :
De moi tu n'auras pas de contentement.

Ah ! si tu te mets sœure dans un couvent, (bis)
Je me mettrai prêcheure, j'irai prêcher ;
Je prêcherai le cœur de ma bien-aimée.

Si tu te mets prêcheure pour me prêcher, (bis)
Je me mettrai soleille, au firmament ;
De moi tu n'auras pas de contentement.

Si tu te mets soleille au firmament, (bis)
Je me mettrai nuage pour te cacher :
Je cacherai la belle, ma bien-aimée.

Si tu te mets nuage pour me cacher, (bis)
Je me mettrai Saint Pierre au paradis ;
Je n'ouvrirai la porte qu'à mes bons amis.

SOUVENIR ET ESPOIR.

AIR :—*Te souvient-il de ce jour où la France.*

Dans ce pays qu'illustra sa vaillance
Champlain jadis arbora ses drapeaux ;
Au sein des bois, l'étendard de la Fra[illegible]
Sous son égide ombragea nos berceaux.
O patrie,
Si chérie !
Les fleurs qu'un matin vit éclore
Sur ton front
S'uniront
Aux vertus, à l'honneur !
Aux doux reflets de ton aurore
Succèderont, plus beaux encore,
Des jours
Toujours
De gloire et de bonheur

Tel l'Aiglon, à la cîme tremblante,
Au haut des monts suspend son aire altier ;

Tel Québec vit sa ceinture géante
Se déployer au sommet d'un rocher.
O patrie, etc.

Longtemps rebelle, enfin l'homme sauvage
Au joug des lois soumit son front dompté ;
Tel dans nos bois, sous le vent de l'orage,
Le noble chêne incline sa fierté.
O patrie, etc.

Peuple soldat, quand le bruit des alarmes
Le rappelait loin de ses champs heureux,
Le Canadien mêlait au choc des armes
Ses chants d'amour et ses refrains joyeux.
O patrie, etc.

Trois fois l'Anglais dans sa rage impuissante,
Contre nos rangs arma ses bataillons;
L'écho bruyant de leur chûte sanglante
Résonne encore aux champs de Carillon.
O patrie, etc.

Plus tard, hélas ! sur nos destins prospères
S'apesantit un voile de douleur:
Mais la fortune en vain trahit nos pères;
La gloire encor' fut fidèle au malheur.
O patrie, etc.

Mais si du sort la faveur incertaine
Au léopard soumit le drapeau blanc,
Sur ses débris il tomba dans la plaine,
Et sa blessure encor' saigne à son flanc.
O patrie, etc.

O mon pays, aux pages de l'histoire,
Tes fils, un jour, sur leurs destins heureux
Verront briller le soleil de la gloire,
Dont les rayons couvrirent leurs aïeux.
O patrie, etc.

M. A. PLAMONDON.

LE POMMIER DOUX.

Chant du Voyageur Canadien.

AIR : *Connu.*

PAR derrièr' chez mon père,
Vole, mon cœur, vole, vole, vole ;
Par derrièr' chez mon père,
Il y a-t-un pommier doux ;
Il y a-t-un pommier doux,
Tout doux,
Il y a-t-un pommier doux.

La feuille-z-en est verte,
Vole, mon cœur, etc.
La feuille-z-en est verte,
Et le fruit en est doux;
Et le fruit en est doux,
Tout doux,
Et le fruit en est doux.

Trois filles d'un prince,
Vole, mon cœur, etc.
Trois filles d'un prince,
S'sont endormi' dessous;
S'sont endormi' dessous,
Tout doux,
S'sont endormi' dessous.

La plus jeun' se réveille,
Vole, mon cœur, etc.
La plus jeun' se réveille;
Ma sœur, voilà le jour,
Ma sœur, voilà le jour,
Tout doux,
Ma sœur, voilà le jour.

Ce n'est qu'une étoile,
Vole, mon cœur, etc.

Ce n'est qu'une étoile,
Qu'éclaire nos amours;
Qu'éclaire nos amours,
Tout doux,
Qu'éclaire nos amours.

Nos amants sont en guerre,
Vole, mon cœur, etc.
Nos amants sont en guerre,
Qui combattent pour nous;
Qui combattent pour nous,
Tout doux,
Qui combattent pour nous.

S'ils gagnent la bataille,
Vole, mon cœur, etc.
S'ils gagnent la bataille,
Ils auront nos amours;
Ils auront nos amours,
Tout doux,
Ils auront nos amours.

Qu'ils perd' ou qu'ils gagnent,
Vole, mon cœur, etc.
Qu'ils perd' ou qu'ils gagnent,
Ils les auront toujours;

Ils les auront toujours,
Tout doux,
Ils les auront toujours.

CHANT NATIONAL.

AIR : *La victoire en chantant, etc.*

AMIS, d'un nouvel an nous saluons l'aurore :
Quels destins vient-elle éclairer ?
Comme au temps d'autrefois, reverrons-nous encore
Le bonheur assis au foyer ?
L'abondance au sein des campagnes,
Les douces vertus au hameau,
Et l'horizon de nos montagnes
Briller des feux d'un jour plus beau ?
Héritiers d'un passé de gloire,
Soyons unis, et le destin,
Au temple où se grave l'histoire,
Inscrira le nom Canadien. } *bis.*

Jadis de nos aïeux, sous les drapeaux de France,
Le bras repoussa l'étranger ;
Tel qu'au sein des autans, lorsque l'aigle s'élance,
L'aiglon protège l'aire altier.

Du devoir esclaves dociles,
Plus tard, sous un sceptre nouveau,
Au champ d'honneur, loin de nos villes,
Leur sang acheta le repos.
Héritiers, etc.

Mais des fronts couronnés la douce gratitude,
Hélas ! n'est plus une vertu :
Bientôt le front vainqueur subit un joug plus rude ;
L'heure des dangers n'était plus.
Dès lors une race rivale,
Du pouvoir séides constants,
Par l'injustice et la cabale,
Insulte à nos droits impuissants.
Héritiers, etc.

Des tyrans ici-bas, le règne est éphémère :
Le jour viendra ; le peuple attend :
D'outrages, de mépris, il repaît sa colère !
La digue enfin cède au torrent.
Après les sombres jours d'orage,
Au ciel brille un feu plus serein :
Amis, espérons ; du courage !
Dieu garde un heureux lendemain !
Héritiers, etc.

MARC-AURÈLE PLAMONDON.

ZOÉ.

AIR : *Connu.*

A l'ombre d'un tilleul en fleurs,
Sous le beau ciel de la Provence,
Zoé, les yeux baignés de pleurs,
Chantait sa plaintive romance :
" Petits oiseaux, cessez vos chants d'amour :
" Celui que j'aime est loin de ce séjour. } *bis.*

" Le front ceint des brillants lauriers
" Cueillis par sa jeune vaillance,
" Va-t-il, au milieu des guerriers,
" Oublier nos serments d'enfance ?
" Petits oiseaux, etc.

" Il a quitté ces doux climats,
" Porté sur l'aile de la gloire,
" Et sa Zoé ne le suit pas
" Aux lieux chéris de la victoire !
" Petits oiseaux, etc.

Bientôt Zoé ne chanta plus
Sa douce et plaintive romance :

Un tombeau, des pleurs superflus,
Rappellent encor sa constance !
Petits oiseaux, cessez vos chants d'amour ;
Celui qu'elle aime a fui de ce séjour !

J. Lenoir.

LE P'TIT BOIS D'L'AIL.

Qui veut savoir la liste
Des ivrogn' à présent ?
C'est dans le P'tit Bois d'l'Aille
Yen a-t-un régiment ;
Et moi le capitaine,
François Juneau, marchand ;
Edouard y porte enseigne
Au bout du régiment.

Par un dimanche au soir
M'en allant promener,
Et moi et puis François,
Tout deux de compagnée,
Chez le bonhomm' Gautier
Nous avons 'té veiller ;
Je vais vous raconter
Le tour qui m'est arrivé.

J'y allumai ma pipe
Comm' c'était la façon,
Disant quelques paroles
Aux gens de la maison.
Je dis à Délima :
—Me permettriez-vous
De m'éloigner des autres
Pour m'approcher de vous ?

—Ah ! oui, vraiment, dit-elle,
Avec un grand plaisir.
Tu es venu ce soir,
C'est seul'ment pour en rire ;
Tu es trop infidèle
Pour me parler d'amour ;
T'as ta p'tit' Jérémie
Que tu aimes toujours.

Revenons au bonhomme
Qu'est dans son lit couché,
Criant à haute voix :
—" Lima, va te coucher !
Les gens de la campagne,
Des ville' et des faubourgs,
Retirez-vous d'ici,
Car il fait bientôt jour ! "

J'n'attends pas qu'on me l'dise
Pour la seconde fois,
Et je dis à François :
T'en viens-tu quand et moi (avec moi) ?
Bonsoir, ma Délima !
Je file mon chemin !
Je m'en allais nu-tête,
Mon chapeau à la main.

Va t'en faire tes plaintes
A Monsieur le Curé ;
Dis-lui que sa paroisse
Est tout bouleversée ;
Dis-lui que sa paroisse
Est sans dessus dessous,
Que dans le P'tit Bois d'L'Aille
On n'y voit qu' des gens soûls.

On dit que je suis fier,
Ivrogne et paresseux.
Du vin dans ma bouteille
J'en ai ben quand je veux ;
On ne voit point de graisse
Figer sur mon capot ;
Il est toujours ben nette
Quoiqu'il ne soit pas beau.

NOS JOURS DE GLOIRE.

AIR : *Nouveau.*

QUAND nos aïeux partaient pour les combats,
La force et le courage
Les précédaient, guidant toujours leurs pas
Au plus fort du carnage.
Ils ont été les plus braves soldats :
Ils n'ont point su s'éloigner de l'orage ;
Et Carillon, Lacolle et Châteauguay
Ont pour jamais consacré leur mémoire.
O souvenirs de sublime beauté !
Mais où sont-ils les jours de notre gloire ?

Il fut un temps où bientôt nous pensions
Abattre l'insolence
De cent faquins que nous entretenions
Oisifs dans l'opulence.
Il fut un homme aux yeux des nations
Qui les flétrit de sa mâle éloquence.
Que de lauriers il aurait pu cueillir !
Que tu fus belle alors, ô notre histoire !
Et, devant nous, quel brillant avenir !
Mais où sont-ils les jours de notre gloire ?

A nos malheurs en fût-il de pareils,
Le jour où la démence,
Seule régnant partout dans nos conseils,
Brisa notre puissance ?
Oh ! dites-moi, où sont donc les soleils
Qui nous donnaient jadis tant d'espérance,
Ceux qui devaient par leurs sages travaux,
Au char du peuple enchaîner la victoire ?
Ceux qui disaient : " Oh ! nos jours seront beaux !"
Mais où sont-ils les jours de notre gloire ?

Pourtant, courage, enfants de mon pays !
Oh ! par votre vaillance,
Toujours, toujours soyez les dignes fils
De la Nouvelle-France.
Courage, espoir ! Retrempons-nous, amis,
Et malgré tout soyons pleins d'assurance ;
Ah ! pour gémir il suffit du passé !
Ne rêvons pas une page plus noire !
Et puis, qui sait si le destin lassé
N'amène point de nouveaux jours de gloire ?

ET MOI JE M'ENFOUIYAIS.

En passant près du moulin,
Que le moulin marchait, (bis)
Et dans son joli chant disait:
Ketiketiketac, ketiketiketac;
Moi je croyais qu'il disait:
Attrape, attrape, attrape! attrape, attrape, attrape!
Et moi je m'enfoui-foui.....]
Et moi je m'enfouiyais.

En passant près d'un' prairie,
Que les faucheurs fauchaient, (bis)
Et dans leur joli chant disaient:
Ah! l'beau faucheur! ah! l'beau faucheur!
Moi je coyais qu'ils disaient:
Ah! v'là l'voleur! ah! v'là l'voleur!
Et moi je m'enfoui-foui.....
Et moi je m'enfouiyais.

En passant près d'une église,
Que les chantres chantaient, (bis)
Et dans leur joli chant disaient:
Alleluia! Alleluia!
Moi je croyais qu'ils disaient:

Ah ! le voilà ! ah ! le voilà !
Et moi je m'enfoui-foui.....
Et moi je m'enfouiyais.

En passant près d'un poulailler,
Que les poules chantaient, (bis)
Et dans leur joli chant disaient :
Coucouricou, coucouricou ;
Moi je croyais qu'ell's disaient :
Coupons-y l'cou ! coupons-y l'cou !
Et moi je m'enfoui-foui.....
Et moi je m'enfouiyais.

CHANSON.

Air : *Un jour pur éclairait mon âme.*

Je ne cherche que ta gloire
Et ton bonheur, ô mon pays ;
Que les palmes de la victoire
Couronnent le front de tes fils !
Jeune guerrier, l'amour m'enflamme,
Mais connaissez-vous mon amour ?
Ah ! j'aime, tu le sais, mon âme,
Le sol où j'ai reçu le jour. } bis.

Qu'un autre chante sa folie
Et les attraits de son Iris,
Moi, je chanterai ma patrie,
Elle seule aura mes sourires ;
Je veux lui conserver ma flamme
Et lui faire à jamais la cour.
Car j'aime, etc.

Pour elle, autrefois, dans les plaines
Nos aïeux ont versé leur sang,
Ils ont su repousser les chaînes ;
Moi, je veux soutenir leur rang.
Et si mon pays me réclame,
Je saurais périr à mon tour.
Car j'aime, etc.

A. G. LAJOIE.

MARIANSON, DAME JOLIE.

MARIANSON, dame jolie,
Où est allé votre mari ? } bis.

—Mon mari est allé-z-en guerre,
Ah ! je ne sais s'il reviendra. } bis.

—Marianson, dame jolie,
Prêtez-moi vos anneaux dorés. } bis.

—Il sont dans l'coffre, au pied du lit;
Ah ! prends-les et va les qu'ri'. } bis.

—Bel orfèvrier, bel orfèvrier,
Faites-moi des anneaux dorés. } bis.

Qu'ils soyent faits aussi parfaits
Comm' les ceuz' de Marianson. } bis.

Quand il a eu ses trois anneaux,
Sur son cheval est embarqué. } bis.

Le premier qu'il a rencontré,
C'était l'mari d'Marianson. } bis.

—Ah ! bonjour donc, franc cavalier;
Quell' nouvell' m'as-tu apportée ? } bis.

—Ah ! des nouvell's je n'en ai pas,
Que les ceuz' de Marianson. } bis.

—Marianson, dame jolie,
Ell' m'a été fidèle assez. } bis.

—Oui, je le crois, je le décrois :
Voilà les anneaux de ses doigts. } bis.

—Tu as menti ! franc cavalier :
Ma femme m'est fidèle assez. } bis.

Sa femm' qu'était sur les remparts,
Et qui le voit venir là-bas : } bis.

—Il est malade ou bien fâché,
C'est une chos' bien assurée. } bis.

Ah ! maman, montre-lui son fils :
Ça lui réjouira l'esprit. } bis.

—Ah ! tiens, mon fils, voilà ton fils,
Quel nom donn'ras-tu à ton fils ? } bis.

—A l'enfant je donn'rai un nom,
A la mère, un mauvais renom. } bis.

A pris l'enfant par le maillot,
Trois fois par terre il l'a jeté. } bis.

Marianson, par les cheveux,
A son cheval l'a-t-attachée. } bis.

Il a marché trois jours, trois nuits,
Sans regarder par derrièr' lui. } bis.

Au bout dee trois jours, et trois nuits,
A regardé par derrièr' lui. } bis.

—Marianson, dame jolie,
Où sont les anneaux de tes doigts ? } bis.

—Ils sont dans l'coffre au pied du lit;
Ah ! prends les clefs et va les qu'ri. } bis.

Il n'eut pas fait trois tours de clef,
Ses trois anneaux d'or a trouvés. } bis.

—Marianson, dame jolie,
Quel bon chirurgien vous faut-il ? } bis.

—Le bon chirurgien qu'il me faut,
C'est un bon drap pour m'ensev'lir. } bis.

—Marianson, dame jolie,
Votre mort m'est-ell' pardonnée ? } bis.

—Oui, ma mort vous est pardonnée,
Non pas la cell' du nouveau-né..... } bis.

ADAM ET EVE.

Ev' s'était écartée, un jour,
Dans un détour.
Le serpent rencontra la belle
Et lui parla.
Le discours qu'il [illegible] avec elle
Cher nous coûta.

—Salut à la divinité!
Rare beauté,
Perle sans prix, vivante image
Du souverain,
L'ornement, le plus bel ouvrage
De ce jardin.

Je te ferai part d'un secret
Dans ce bosquet:
J'ai acquis de la connaissance
De ce beau fruit;
Viens donc, tu sauras la science
Qu'il en produit.

Mange ce fruit délicieux,
Ouvre les yeux !
La friande cueillit la pomme :
Elle en mangea ;
Elle en porta à son cher homme
Qui s'affligea.

—Malheureuse, d'où viens-tu ?
Je suis perdu !
Quel est ce fruit ? et où est l'arbre ?
Montre-le moi !.....
Mon cœur devient froid comme marbre ;
Dis-moi pourquoi !

—Adam, Adam, entends ma voix,
Sors de ce bois !
Dis-moi donc pourquoi tu te caches ;
Quelle raison.....
Et ne crois-tu pas que je sache
Ta trahison ?

—Mon Créateur, j'ai reconnu
Que j'étais nu ;
Mais mon Auteur, mon divin Maître,
En vérité,
J'ai honte de faire connaître
Ma nudité.

—Approche-toi, monstre infernal,
Auteur du mal,
Si tu as détruit l'innocence,
Dis-moi pourquoi !.....
Je vais prononcer la sentence ;
Ecoute-moi !

" T'as servi d'organe au démon,
Point de pardon !
La terre pour ta nourriture
Tu mangeras ;
L'homme, dans sa juste colère,
T'écrasera.

" Tu n'as pas écouté ma loi,
Femme, pourquoi ?
Mène une vie pénitente ;
Dans ma rigueur,
Tu souffriras, lorsqu' t'enfant'ras
De grand' douleurs.

" Adam, tu mangeras ton pain
Avec chagrin.
Va cultiver la terre ingrate ;
Sors de ce lieu !
Et n'attends plus que je te flatte :
Je suis ton Dieu."

Je te fais mes derniers adieux,
Les larm's aux yeux,
Jardin charmant, heureux parterre !.....
Quel triste sort !
Je m'en vais cultiver la terre
Jusqu'à la mort !

Un ange vint le consoler
Et lui parler,
Lui annonçant que le Messie
Viendrait un jour
Naître de la Vierge Marie,
Pour leur amour.

Enfin le temps si désiré
Est arrivé.
Dieu, touché de notre misère,
Envoie son Fils,
Et voilà le fruit salutaire
Qu'il a promis.

A MON AMIE.

Astre éclatant, qui dore ma chaumière,
Tu viens des jours m'apporter le plus beau ;
Répands ici tes gerbes de lumière,
L'objet aimé pour moi n'est plus nouveau :
Je le possède... il est là... qui soupire...
Son cœur se gonfle à l'approche du mien ;
Doux est son feu, plus doux est son empire...
C'est un ange-gardien.

Il fut un temps (ah ! pardonne à mes larmes !)
Où, renonçant pour toujours au bonheur,
Je ne vis plus dans l'attrait de tes charmes
Que le néant... la nuit de mes douleurs.
Quand tu cessais de nous prêter tes flammes,
J'errais pensif... devine le lien
Qui dans ce temps avait reçu mon âme ?
C'était l'ange-gardien.

Absence, hélas ! que tu me fus cruelle...
Ton souvenir se rattache à mes pas...
Près d'Héloïse, aimable pastourelle,
Oseras-tu me livrer des combats !
Non ! désormais plus de solitude :

Je m'abandonne à l'unique soutien
Qui calmera ma sombre inquiétude...
A cet ange-gardien.

A. Romuald Cherrier.

UN JOUR L'ENVIE M'A PRIS DE DÉSERTER DE FRANCE.

Un jour l'envi' ma pris
De déserter de France. } bis.
Dans mon chemin j'ai rencontré
Ma charmante beauté ;
Je me suis arrêté :
C'était pour lui parler.

Je vois venir, là-bas,
Ah ! cinq ou six gendarmes. } bis.
J ai mis mon habit bas,
Mon sabre-z-à la main ;
Je me suis battu là
Comme un vaillant soldat.

Le premier que je tuai, } bis.
Ce fut mon capitaine.
Mon capitaine est mort,

Et je m'en souci' fort ;
Il est mort en ce jour :
Demain sera mon tour.

Ils m'ont pris, ils m'emmènent,
C'est à la citadelle. } bis.
Mon procès fut jugé
Par quatre grenadiers :
C'est d'être fusillé
Ou bien d'être tranché !

—Tirez-moi droit au cœur
Ou bien dans la cervelle. } bis.
Celui qui m'aimera,
Droit au cœur tirera,
Pour me faire mourir
Sans me fair' trop souffrir.

Ils l'ont pris, ils l'emmènent,
C'est à la Place d'Armes. } bis.
Lui ont bandé les yeux
Avec un mouchoir blanc.....
Je me suis écrié :
La belle est sans amant !...

PAR DERRIÈR' CHEZ MA TANTE YA-T-UN ARBRE PLANTÉ.

Par derrière chez ma tante
Ya-t-un arbre planté:
Dans la plus haute branche
Trois pigeons sont branchés.
Vive le rosier
Du joli mois de mai.

Dans la plus haute branche
Trois pigeons sont branchés;
Ce sont trois demoiselles
Qui leur port'nt à manger.
Vive le rosier, etc.

Ce sont trois demoiselles
Qui leur port'nt à manger;
Un' leur porte du seigle,
L'autre, du blé pilé.
Vive le rosier, etc.

Un' leur porte du seigle,
L'autre, du blé pilé;
L'autre leur porte à boire

Dans un bassin doré.
Vive le rosier, etc.

L'autre leur porte à boire
Dans un bassin doré.
Le roi, par la fenêtre,
Les regardait passer.
Vive le rosier, etc.

Le roi par la fenêtre,
Les regardait passer :
—Où vont-ell's, ces trois dames ?
Où vont-ell's s'promener ?
Vive le rosier, etc.

Où vont-ell's ces trois dames ?
Où vont-ell's s'promener ?
—Nous ne somm's point des dames,
Somm's fill's à marier.
Vive le rosier, etc.

Nous ne somm's point des dames,
Somm's fill's à marier.
Le roi prit la plus jeune,
Dans la dans' l'a menée.
Vive le rosier, etc.

Le roi pris la plus jeune,
Dans la dans' l'a menée ;
A chaque tour de danse
Il voulait l'embrasser.
Vive le rosier, etc.

A chaque tour de danse
Il voulait l'embrasser :
—Allez, allez, beau prince,
Allez plus loin chercher.
Vive le rosier
Du joli mois de mai.

CHANT DE VOYAGEUR CANADIEN.

AIR : *Connu.*

DERRIÈRE chez nous y'a t'un étang,
Derrière chez nous y'a t'un étang ;
Trois beaux canards s'en vont baignant,
Légèrement :
Sautons, légères mesdames,
Sautons légèrement.

Trois beaux canards s'en vont baignant, (bis.)
Le fils du roi s'en va chassant,
Légèrement:
Sautons, etc.

Le fils du roi s'en va chassant, (bis.)
Avec son grand fusil d'argent,
Légèrement:
Sautons, etc.

Avec son grand fusil d'argent, (bis.)
Visa le noir, tua le blanc,
Légèrement:
Sautons, etc.

Visa le noir, tua le blanc, (bis.)
O fils du roi, tu es méchant,
Légèrement:
Sautons, etc.

O fils du roi tu es méchant, (bis.)
D'avoir tué mon canard blanc,
Légèrement:
Sautons, etc.

D'avoir tué mon canard blanc, (bis.)
Pardessous l'aile il perd son sang,
Légèrement :
Sautons, etc.

Pardessous l'aile il perd son sang, (bis.)
Par les yeux lui sort des diamants,
Légèrement :
Sautons, etc.

Par les yeux lui sort des diamants, (bis.)
Et par le bec l'or et l'argent,
Légèrement :
Sautons, etc.

Et par le bec l'or et l'argent, (bis.)
Toutes ses plum' s'en vont au vent,
Légèrement :
Sautons, etc.

Toutes ses plum' s'en vont au vent, (bis.)
Trois dams' s'en vont les ramassant,
Légèrement :
Sautons, etc.

Trois dame' s'en vont les ramassant, (bis.)
C'est pour en faire un lit de camp,
Légèrement :
Sautons, etc.

C'est pour en faire un lit de camp, (bis.)
Pour y coucher tous les passant,
Légèrement :
Sautons, etc.

A L'HON. LOUIS JOSEPH PAPINEAU.

AIR : *T'en souviens-tu, disait un capitaine.*

NOBLE orateur sans peur et sans reproches,
Nous célébrons ton retour triomphant.
Vois tout un peuple, au milieu de tes proches,
T'offrir les vœux d'un cœur reconnaissant ;
Pour rendre hommage à ton puissant génie,
Tout canadien vient répéter en chœur :
Vive à jamais l'espoir de la patrie
Et de nos droits l'illustre défenseur. } bis.

O Papineau ! reçois le pur hommage
De citoyens que ta voix protégea.
Le Canada publiera d'âge en âge
Que des tyrans ton talent les vengea.
De ton pays entends la voix chérie,
Dans l'avenir redire en ton honneur :
Vive à jamais l'honneur de la patrie
Et de nos droits l'illustre défenseur. } bis.

Pour diffâmer ton noble caractère,
En vain la haine exerce sa fureur ;
Comme un serpent qui rampe sur la terre,
Elle s'enfuit devant ton bras vengeur.
En t'écoutant tu sais forçer l'envie
A répéter ces chants en ton honneur :
Vive à jamais l'espoir de la patrie
Et de nos droits l'illustre défenseur. } bis.

Le Mirabeau du nord de l'Amérique
A terrassé les tyrans, leurs amis ;
Il a conquis la couronne civique,
En terminant les maux de son pays.
Tu l'entendras cette terre affranchie,
Te répéter pour prix de son bonheur :
Vive à jamais l'honneur de la patrie
Et de nos droits l'illustre défenseur. } bis.

SOUVENIR.

AIR : *Pourquoi me fuir.*

Le bal était fini, les danses terminées ;
L'orchestre avait cessé son délirant accord ;
Mon pied distrait foulait bien des roses fanées ;
Le bal était fini !.....moi, je rêvais encor !

Je l'avais entrevue.....oh ! quelle était charmante !
Quelle était gracieuse avec ses cheveux d'or !
J'avais vu tout un ciel dans sa prunelle ardente.....
Mais elle était partie.....et je rêvais encor !

Je ne l'ai plus revue.....et mon âme inquiète
A voulu vainement chercher d'autres amours,
Car depuis ce soir là, pour le pauvre poëte,
Bien des jours sont passés et j'y rêve toujours !

L. H. FRÉCHETTE.

J'AI TROP GRAND' PEUR DES LOUPS.

AIR : *Connu.*

M'EN revenant de la Vendée, (bis.)
Dans mon chemin j'ai rencontré.....
Vous m'amusez toujours;
Jamais je m'en irai chez nous :
J'ai trop grand' peur des loups.

Dans mon chemin j'ai rencontré (bis.)
Trois cavaliers fort bien montés,
Vous m'amusez, etc.

Trois cavaliers fort bien montés, (bis.)
Deux à cheval et l'autre à pied,
Vous m'amusez, etc.

Deux à cheval et l'autre à pied; (bis.)
Celui d'à pied m'a demandé.....
Vous m'amusez, etc.

Celui d'à pied m'a demandé : (bis.)
" Où irons-nous ce soir coucher ? "
Vous m'amusez, etc.

" Où irons-nous ce soir coucher ? " (bis.)
—" Chez moi, Monsieur, si vous voulez.
Vous m'amusez, etc.

" Chez moi, Monsieur, si vous voulez ; (bis.)
" Vous y trouv'rez un bon souper.
Vous m'amusez, etc.

" Vous y trouv'rez un bon souper, (bis.)
" Et un bon lit pour vous coucher.
Vous m'amusez, etc.

" Et un bon lit pour vous coucher. " (bis.)
Les cavaliers ont accepté.
Vous m'amusez, toujours ;
Jamais je m'en irai chez nous :
J'ai trop grand' peur des loups.

CHANT DE LA HURONNE.

MUSIQUE DE M. ERNEST GAGNON.

GLISSE, mon canot, glisse
Sur le fleuve d'azur!
Qu'un Manitou propice
A la fille des bois donne un ciel toujours pur!

Le guerrier blanc regagne sa chaumine;
Le vent du soir agite le roseau,
Et mon canot, sur la vague argentine,
Bondit légèr comme l'oiseau.

Glisse, mon canot, glisse
Sur le fleuve d'azur!
Qu'un Manitou propice
A la fille des bois donne un ciel toujours pur!

De la forêt la brise au frais murmure
Fait soupirer le feuillage mouvant;
L'écho se tait et de ma chevelure
L'ébène flotte au gré du vent!

Glisse, mon canot, glisse
Sur le fleuve d'azur !
Qu'un Manitou propice
A la fille des bois donne un ciel toujours pur !

J'entends les pas de la biche timide.....
Silence !...vite ! un arc et mon carquois !
Volez ! volez ! ô ma flèche rapide !
Abattez la reine des bois !

Glisse, mon canot, glisse
Sur le fleuve d'azur !
Qu'un Manitou propice
A la fille des bois donne un ciel toujours pur !

L. H. Fréchette.

CHANT CANADIEN.

Musique par N. Aubin.

Noble patron dont on chôme la fête,
Vois tes enfants devant toi réunis ;
Sous ton drapeau qui flotte sur leur tête,
Que par ta main leurs destins soient bénis.
Comme un signal auquel il se rallie,

Le Canadien, t'adoptant pour patron,
Parmi les peuples prend un nom,
Au ciel un saint qui pour lui veille et prie. (bis.)

Par toi conduits au Canada sauvage,
Quelques Français d'abord l'ont cultivé;
Nous tenons d'eux ce brillant héritage,
Par eux conquis, et par nous conservé.
En rappelant leur mémoire chérie,
Le Canadien, retrouvant son patron,
Parmi les peuples prend un nom,
Au ciel un saint qui pour lui veille et prie. (bis.)

Aux jours d'épreuve, où passe toute race,
Dans nos esprits tu conservas l'espoir;
Et, quand de morts la justice fut lasse,
Pour tout calmer, tu guidas le pouvoir.
En retrouvant sa première énergie,
Le Canadien rend grâce à son patron,
Et pour toujours il prend un nom,
Au ciel un saint qui pour lui veille et prie. (bis.)

F. R. Angers.

CHANT DES CHASSEURS

DE SAINT-LOUIS.

L'AUBE luit sur nos armes !
Le drapeau flotte au vent !
Le clairon des alarmes
Nous appelle : En avant !
En avant !

En avant ! narguons la mitraille
Et la morgue de l'étranger !
Voici l'heure de la bataille :
C'est le moment de nous venger !

L'aube luit sur nos armes !
Le drapeau flotte au vent !
Le clairon des alarmes
Nous appelle : En avant :
En avant !

En avant ! que l'ennemi tremble
Devant nos légers escadrons !
Combattons et luttons ensemble !
Ensemble nous triompherons !

L'aube luit sur nos armes !
Le drapeau flotte au vent !
Le clairon des alarmes
Nous appelle : En avant !
En avant !

Mais si la victoire rebelle
Trompait ses fidèles amis.....
Est-il fin plus noble et plus belle
Que de mourir pour son pays !

L'aube luit sur nos armes !
Le drapeau flotte au vent !
Le clairon des alarmes
Nous appelle : En avant !
En avant !

L. H. FRACHETTE.

C'EST DANS PARIS YA-T-UNE BRUNE.

C'EST dans Paris ya-t-une brune
Qui est plus belle que le jour.
Mais elle avait une servante
Qu'aurait, qu'aurait voulu
Etre aussi bell' que sa maîtresse ;
Mais ell' n'a pu.

Ell' s'en va chez l'apothicaire :
—Combien vendez-vous votre fard ? } bis.
—Nous le vendons par demi-onces ;
C'est deux, c'est deux écus.
—Pesez-moi-z-en un, demi-once :
Voilà l'écu.

—Quand vous serez pour vous farder,
Prenez bien garde de vous mirer..... } bis.
Vous éteindrez votre chandelle.....
Barbouille..... barbouillez-vous ;
Le lendemain vous serez belle
Comme le jour.

Le lendemain de grand matin,
La belle a mis ses beaux atours ; } bis.
Elle a mis son beau jupon vert,
Son blanc, son blanc mantelet,
Pour aller faire un tour en ville,
S'y promener.

Dans son chemin a rencontré
Son joli tendre cavalier. } bis.
—Où allez-vous, blanche coquette,
Tout' noir', tout' barbouillée ?
Vous avez la figur' plus noire
Que la ch'minée !

Ell' s'en r'tourne à l'apothicaire :
—Monsieur, que m'avez-vous vendu ? } bis.
—Je vous ai vendu du cirage
Pour vos, pour vos souliers :
C'appartient pas à un' servante
De se farder.

VARIANTE :

—J'vous ai vendu, blanche coquette,
Du noir, du noir à fumée :
C'appartient pas à un' servante
De se farder.

LES CANOTIERS.

MUSIQUE DE M. C. LAVIGUEUR.

SOULÈVE tes rames,
Mon gai matelot,
Et fais, sur les lames,
Bondir ton canot !
Vois, là, ton amante,
Qui te suit des yeux.....
—L'onde était charmante,
Les rameurs joyeux !

Sur la vague molle,
Effleurant le flot,
Quand ton canot vole,
Hardi matelot,
En cadence chante
Tes refrains si vieux !
—L'onde était charmante,
Les rameurs joyeux !

Sur le flot qui passe,
Passe, canotier !
Voler dans l'espace,
Quel joli métier !
Pourtant la tourmente
Parfois gronde aux cieux !...
—L'onde était charmante,
Les rameurs joyeux !

L. H. FRÉCHETTE.

LA ROSE ET SON BOUTON.

AIR : *Connu.*

Vers l'empire de Flore
Nous dirigions nos pas,
Au moment où l'aurore

Arrose ses appas.
La déesse s'avance,
Sautant sur le gazon,
Et portant en cadence
La rose et son bouton.

Dans mon vaste domaine,
Me dit-elle en riant,
Pour la fête prochaine
Vous cherchez un présent;
Secondant votre zèle,
Ma main vous fait un don;
Des fleurs c'est la plus belle:
La rose et son bouton.

Tendre mère, une rose
Couronne vos vertus,
L'autre demi-éclose,
Vous promet encor plus.
Qu'une amitie sans tache
Forme votre union;
L'amour toujours attache
La rose à son bouton.

JEAN JACQUES LARTIGUE.

LE RETOUR.

MUSIQUE DE M. ALFRED PARÉ.

FLEUVE dont la vague sonore
A bercé mes jeunes amours,
Ton flot conserve-t-il encore
Le souvenir de mes beaux jours ?
Tu me revois sur cette grève,
Après bien des ans révolus,
Revenant chercher dans un rêve,
L'ombre d'un bonheur qui n'est plus !

Brise fidèle
De mon fleuve adoré,
Parle-moi d'elle.....
J'ai tant pleuré !

Combien de fois, au bord de l'onde,
Rêveuse, je la vis s'asseoir,
Laissant sa chevelure blonde
Frémir sous le souffle du soir !
Combien de fois ta vague errante

Nous balança-t-elle tous deux,
Lorsque, sous ta brise odorante,
Notre esquif fendait tes flots bleus!

Brise fidèle
De mon fleuve adoré,
Parle-moi d'elle.....
J'ai tant pleuré!

Et quand le triste bruit des armes
Vint m'arracher à mon bonheur,
Tu reçus ses premières larmes
Et son premier chant de douleur!.....
O fleuve! sur ton beau rivage,
Elle vint pleurer si souvent;
N'as-tu pas gardé son image
Au fond de ton miroir mouvant?

Brise fidèle,
Témoin de mes amours,
Parle-moi d'elle.....
D'elle toujours!.....

L. H. Fréchette.

CHANSON PATRIOTIQUE DES CANADIENS AUX ETATS-UNIS.

AIR : *Sous le soleil brûlant de l'Algérie.*

Beau Canada, c'est aujourd'hui ta fête,
Autour de nous tout nous parle de toi ;
Ton vieux drapeau flotte sur notre tête,
Et notre cœur te garde encor sa foi.
Loin du berceau, race patriotique,
D'un legs sacré les fidèles gardiens,
Tout en aimant la noble République,
Nous sommes fiers d'être nés Canadiens !

REFRAIN.

Chantons, chantons, chantons avec fierté,
En chœur magnanime,
Ce refrain sublime :
Chantons, chantons : Patrie et liberté ! (bis.)

Quand la Patrie aveugle et résignée
Courbait son front sous le pied des pervers,
Tous, relevant une tête indignée,
Nous avons dit : L'exil et non les fers !

Et maintenant loin d'un pouvoir inique,
D'un autre sol devenus citoyens,
Tout en servant la grande République,
Nous sommes fiers de rester Canadiens :
Chantons, etc.

Dans l'avenir plaçant notre espérance,
Les yeux au ciel, pauvre peuple exilé,
Nous attendons le jour de délivrance,
En contemplant l'étendard étoilé.
Et s'il fallait, dans un moment critique,
De ce drapeau devenir les soutiens,
En défendant la sainte République,
Nous serions fiers de mourir Canadiens !
Chantons, etc.

L. H. Fréchette.

LA FOI,

L'ESPERANCE

ET LA CHARITÉ.

AIR : *A faire.*

UN jour on m'avait dit : Ne crois rien sur la terre !
Le sceptique est le sage, et le hasard est roi ;
La raison, devant lui, doit plier et se taire ;
Douter, douter de tout, c'est la suprême loi !
Et moi, je me suis dit : Le sceptique est infâme !
Et mon esprit n'a pas douté ;
Car, moi, dans le cœur d'une femme,
J'ai su trouver la *Vérité !*

Je désirais l'honneur, la gloire et la fortune !
Le faste des heureux avait séduit mon cœur !
Et mes illusions, se brisant une à une,
Me jetèrent au front un sarcasme moqueur !
Je détestais la vie.....et pourtant, pour mon âme,
Le ciel n'a jamais été noir ;
Car, moi, dans le cœur d'une femme,
J'ai su retrouver de l'*Espoir !*

Plus tard, quand j'entrevis les horreurs de la vie,
Je m'arrêtai pensif, et je tremblai d'effroi.....
Mais bientôt, au contact des haines, de l'envie,
Je devins égoïste, et mon cœur avait froid.
Pourtant je n'ai jamais perdu la sainte flamme
Que l'Eternel y mit un jour;
Car, au fond du cœur d'une femme,
Mon âme a su trouver l'*Amour !*

Ange envoyé du ciel pour calmer la souffrance,
La femme, c'est la *Foi* qui charme nos douleurs !
La femme, c'est l'*Espoir* qui soutient l'existence !
La femme, c'est l'*Amour* qui dore nos malheurs !
Souvent un cœur blasé qu'un suicide réclame,
Quand il voit tout s'éteindre en soi,
Trouve dans le cœur d'une femme,
L'*Amour*, l'*Espérance* et la *Foi !*

L. H. Fréchette.

NOUS ÉTIONS TROIS CAPITAINES.

Air : *Connu.*

Nous étions trois capitaines (bis.)
De la guerre revenant,
Brave, brave,
De la guerre revenant
Bravement.

Nous entrâm's dans une auberge : bis.)
—" Hôtesse, as-tu du vin blanc ?
" Brave, brave,
" Hôtesse, as-tu du vin blanc ?
Bravement.

—" Oui, vraiment, nous dit l'hôtesse ; (bis.)
" J'en ai du rouge et du blanc,
" Brave, brave,
" J'en ai du rouge et du blanc,
Bravement. "

—" Hôtess', tire-nous chopine, (bis.)
Chopinette de vin blanc,
Brave, brave,
" Chopinette de vin blanc
Bravement. "

Quand la chopine fut bue, (bis.)
Nous tirâm's trois écus blancs,
Brave, brave,
Nous tirâm's trois écus blancs,
Bravement.

" Grand merci ! nous dit l'hôtesse, (bis.)
" Revenez-y donc souvent,

" Brave, brave,
" Revenez-y donc souvent,
" Bravement.

L'AVENIR.

CANADA, terre d'espérance,
Un jour songe à t'émanciper;
Prépare-toi, dès ton enfance,
Au rang que tu dois occuper;
Grandis sous l'aile maternelle,
Un peuple cesse d'être enfant:
Il rompt le joug de sa tutelle,
Puis il se fait indépendant.
O terre américaine,
Sois l'égale des rois;
Tout te fait souveraine,
La nature et tes lois.

Rougi du sang de tant de braves,
Ce sol, jadis peuplé de preux,
Serait-il fait pour des esclaves,
Des lâches ou des malheureux?
Nos pères, vaincus avec gloire,

N'ont point cédé leur liberté ;
Montcalm a vendu la victoire,
Son ombre dicta le traité.
O terre américaine,
Sois l'égale des rois ;
Tout te fait souveraine,
La nature et tes lois.

Vieux enfants de la Normandie,
Et vous, jeunes fils d'Albion,
Réunissez votre énergie,
Et formez une nation :
Un jour, notre mère commune
S'applaudira de nos progrès,
Et guide au char de la fortune,
Sera le garant du succès.
O terre américaine,
Sois l'égale des rois :
Tout te fait souveraine,
La nature et tes lois.

Si quelque ligue osait suspendre
Du sort le dégret éternel,
Jeunes guerriers, sachez défendre
Vos femmes, vos champs et l'autel.
Que l'arme au bras chacun s'écrie :

" Mort à vous, lâches renégats ;
" Vous immolez votre patrie ;
" Vos crimes nous ont fait soldats. "
O terre américaine,
Sois l'égale des rois :
Tout te fait souveraine,
La nature et tes lois.

Sur cette terre encor sauvage
Les vieux titres sont inconnus ;
La noblesse est dans le courage,
Dans les talents, dans les vertus.
Le service de la patrie
Peut seul ennoblir des héros ;
Plus de noblesse abâtardie,
Repue aux greniers des vassaux !
O terre américaine,
Sois l'égale des rois :
Tout te fait souveraine,
La nature et tes lois.

Mais je vois des mains inhumaines
Agiter un sceptre odieux,
De fureur bouillonne en nos veines
Le noble sang de nos aïeux ;
Dans les forêts, sur les montagnes

Le bataillon s'apprête, et sort;
La faulx qui rasait nos campagnes
Soudain se change en faulx de mort.
O terre américaine,
Sois l'égale des rois:
Tout te fait souveraine,
La nature et tes lois.

F. R. Angers.

J'AI PERDU MON AMANT.

J'ai perdu mon amant
Et je m'en souci' guères;
Le regret que j'en ai
Sera bientôt passé.
Je porterai le deuille
D'un habit de satin;
Je verserai des larmes
De vin.

Amant, que j't'ai donc fait
Qui puiss' tant te déplaire?
Est-c' que j'tai pas aimé
Comm' tu l'as mérité?

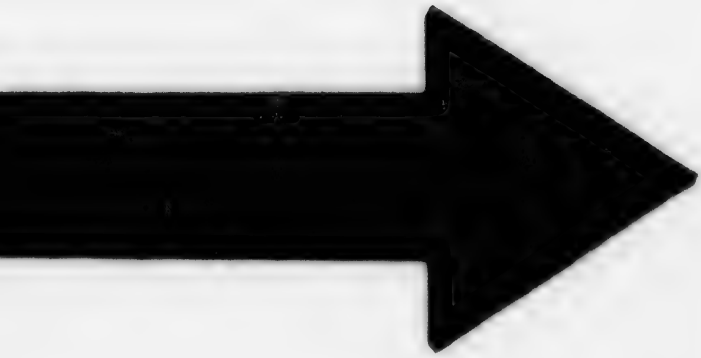
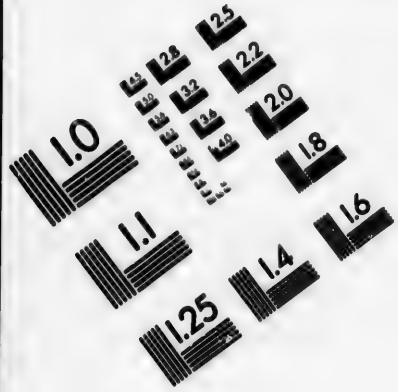
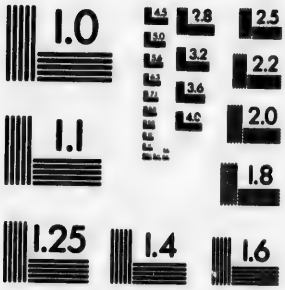
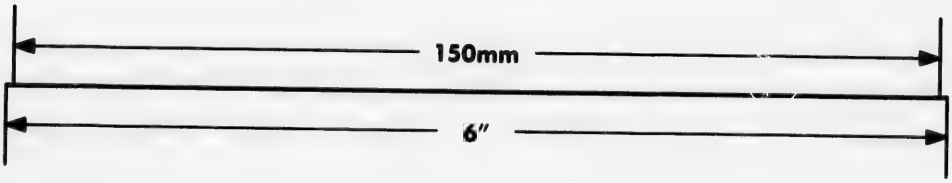
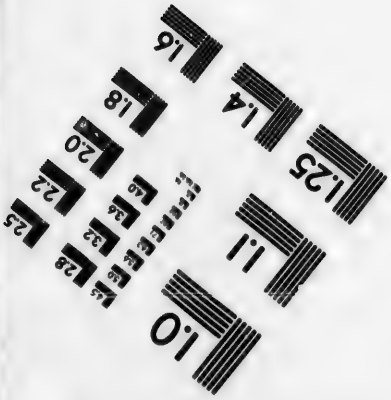


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)









APPLIED IMAGE, Inc
1653 East Main Street
Rochester, NY 14609 USA
Phone: 716/482-0300
Fax: 716/288-5989

© 1993, Applied Image, Inc., All Rights Reserved

Je t'ai aimé, je t'aime,
Je t'aimerai toujours.
Pour toi mon cœur soupire
Toujours.

La maison de chez nous
C'est un lieu solitaire :
On n'y voit pas souvent
Divertir ces amants.
Pour des amants qu'on aime,
Qu'on aim' si tendrement,
On aimerait les voire
Souvent.

—Si j'étais hirondelle,
Vers toi, bell' demoiselle,
Par derrièr' ces rochers
J'irais prendr' ma volée.
Sur vos genoux, la belle,
J'irais me reposer,
Pour raconter la peine
Que j'ai.

MA BOULE ROULANT.

AIR : *Connu.*

Derrièr' chez nous y a-t-un étang,
En roulant ma boule ;
Trois beaux canards s'en vont baignant,
Rouli, roulant,
Ma boule roulant,
En roulant, ma boule roulant,
En roulant ma boule.

Trois beaux canards s'en vont baignant,
En roulant ma boule ;
Le fils du roi s'en va chassant,
Rouli, roulant, etc.

Le fils du roi s'en va chassant,
En roulant ma boule :
Avec son grand fusil d'argent,
Rouli, roulant, etc.

Avec son grand fusil d'argent,
En roulant ma boule ;
Visa le noir, tua le blanc,
Rouli, roulant, etc.

Visa le noir, tua le blanc,
En roulant ma boule,
O fils du roi, tu es méchant !
Rouli, roulant, etc.

O fils du roi, tu es méchant !
En roulant ma boule ;
D'avoir tué mon canard blanc,
Rouli, roulant, etc.

D'avoir tué mon canard blanc,
En roulant ma boule ;
Pardessous l'aile il perd son sang,
Rouli, roulant, etc.

Pardessous l'aile, il perd son sang,
En roulant ma boule ;
Par les yeux lui sort des diamants,
Rouli, roulant, etc.

Par les yeux lui sort des diamants,
En roulant ma boule ;
Et par le bec l'or et l'argent,
Rouli, roulant, etc.

Et par les yeux l'or et l'argent,
En roulant ma boule;
Toutes ses plum's s'en vont au vent,
Rouli, roulant, etc.

Toutes ses plum' s'en vont au vent,
En roulant ma boule;
Trois dam' s'en vont les ramassant,
Rouli, roulant, etc.

Trois dam' s'en vont les ramassant,
En roulant ma boule;
C'est pour en faire un lit de camp,
Rouli, roulant, etc.

C'est pour en faire un lit de camp,
En roulant ma boule;
Pour y coucher tous les passants,
Rouli, roulant. etc.

LE ROSIER DE MAI.

Chant de Voyageurs Canadiens.

AIR: *Connu.*

PAR derrière chez ma tante
Il y a un bois joli,
Le rossignol y chante
Et le jour et la nuit:
Gai lon la, gai le rosier
Du joli mois de mai.

Le rossignol y chante
Et le jour et la nuit,
Il chante pour ces dames
Qui n'ont point de mari:
Gai lon la, etc.

Il chante pour ces dames
Qui n'ont point de mari,
Il ne chant' pas pour moi,
Car j'en ai un joli:
Gai lon la, etc.

Il ne chant' pas pour moi,
Car j'en ai un joli :
Il n'est pas dans la danse,
Il est bien loin d'ici :
Gai lon la, etc.

Il n'est pas dans la danse,
Il est bien loin d'ici,
Il est dans la Hollande,
Les Hollandais l'ont pris :
Gai lon la, etc.

Il est dans la Hollande,
Les Hollandais l'ont pris.
Que donneriez-vous, belle,
Qui l'amènerait ici ?
Gai lon la, etc.

Que donneriez-vous, belle,
Qui l'amènerait ici ?
Je donnerais Québec,
Sorel et Saint-Denis :
Gai lon la, etc.

Je donnerais Québec,
Sorel et Saint-Denis,
Et la belle fontaine
De mon jardin joli :
Gai lon la, etc.

PAPILLON, TU ES VOLAGE.

Papillon tu es volage !
Tu ressembles, à mon amant.
L'amour est un badinage,
L'amour est un passe-temps ;
Quand j'ai mon amant,
J'ai le cœur content.

—Croyez-vous, Mademoiselle,
Que je viens ici pour vous ?
J'en ai d'autre', à ma demande,
Qui sont plus belles que vous.
Croyez-moi, Mamzelle,
Je me ris de vous.

—Monsieur, pour d'ingratitude,
Votre cœur n'en manque pas :

Vous avez souvent l'habitude,
Bien souvent de changer d'appas.
Croyez-moi, Monsieur,
N'y revenez pas.

—Croyez-vous, Mademoiselle,
Que je pens' de revenir ?
J'estim' mieux vider bouteille
Avec un de mes amis.
Adieu mes amours !
Adieu mes plaisirs !

Si l'amour avait des ailes
Comme toi, beau papillon,
Il irait de ville en ville
Pour rejoindre mon amant,
Lui faire assavoir
De mes compliments.

LA COMPLAINTE DE CADIEUX.

Petit Rocher de la Haute Montagne,
Je viens finir ici cette campagne !
Ah ! doux échos, entendez mes soupirs,
En languissant je vais bientôt mourir !

Petits oiseaux, vos douces harmonies,
Quand vous chantez, me rattach' à la vie :
Ah ! si j'avais des ailes comme vous,
Je s'rais heureux avant qu'il fut deux jours.

Seul en ces bois que j'ai eu de soucis !
Pensant toujours à mes si chers amis,
Je demandais : hélas ! sont-ils noyés ?
Les Iroquois les auraient-ils tués ?

Un de ces jours que m'étant éloigné,
En revenant je vis une fumée ;
Je me suis dit : Ah ! Grand Dieu, qu'est ceci ?
Les Iroquois m'ont-ils pris mon logis ?

Je me suis mis un peu à l'ambassade,
Afin de voir si c'était embuscade ;
Alors je vis trois visages français,
M'ont mis le cœur d'une trop grande joie !

Mes genoux plient, ma faible voix s'arrête,
Je tombe..... Hélas ! à partir ils s'apprêtent :
Je reste seul..... Pas un qui me console,
Quand la mort vient par un si grand désole !

Un loup hurlant vint près de ma cabane
Voir si mon feu n'avait plus de boucane ;
Je lui ai dit : Retire-toi d'ici ;
Car, par ma foi, je perc'rai ton habit !

Un noir corbeau, volant à l'aventure,
Vient se percher tout près de ma toiture :
Je lui ai dit : Mangeur de chair humaine,
Va-t-en chercher autre viande que mienne.

Va-t-en là-bas, dans ces bois et marais,
Tu trouveras plusieurs corps iroquois ;
Tu trouveras des chairs, aussi des os ;
Va-t-en plus loin, laisse-moi en repos !

Rossignolet, va dire à ma maîtresse,
A mes enfants qu'un adieu je leur laisse,
Que j'ai gardé mon amour et ma foi,
Et désormais faut renoncer à moi !

C'est donc ici que le monde m'abandonne !.....
Mais j'ai recours en vous, Sauveur des hommes !
Très-Sainte Vierge, ah ! m'abandonnez pas,
Permettez-moi d'mourir entre vos bras !

J. C. Taché.

LE DRAPEAU DE CARILLON.

O Carillon, je te revois encore !
Non plus hélas ! comme en ces jours bénis,
Où dans tes murs la trompette sonore
Pour te sauver nous avait réunis.
Je viens à toi quand mon âme succombe
Et sent déjà son courage faiblir.
Oui, près de toi, venant chercher ma tombe,
Pour mon drapeau je viens ici mourir.

Mes compagnons, d'une vaine espérance,
Berçant encor leurs cœurs toujours Français,
Les yeux tournés du côté de la France,
Diront souvent : reviendront-ils jamais ?
O l'illusion consolera leur vie,
Moi, sans espoir, quand mes jours vont finir,
Et sans attendre une parole amie,
Pour mon drapeau je viens ici mourir.

Cet étendard qu'au grand jour des batailles,
Noble Montcalm, tu plaças dans ma main,
Cet étendard qu'aux portes de Versailles,
Naguère, hélas ! je déployais en vain,

RILLON.

ore !
en ces jours bénis,
ite sonore
unis.
e succombé
blir.
cher ma tombe,
oi mourir.

espérance,
ujours Français;
la France,
ils jamais ?

ours vont finir,
nie,
i mourir.

des batailles,
s ma main,
Versailles,
n vain,

Je le remets aux champs où de ta gloire
Vivra toujours l'immortel souvenir,
Et dans ma tombe emportant ta mémoire;
Pour mon drapeau je viens ici mourir.

Qu'ils sont heureux ceux qui, dans la mêlée,
Près de Lévis, moururent en soldats !
En expirant, leur âme consolée
Voyait la gloire adoucir leur trépas.
Vous qui dormez dans votre froide bière,
Vous que j'implore à mon dernier soupir,
Réveillez-vous. Apportant ma bannière,
Sur vos tombeaux, je viens ici mourir,

OCTAVE CRÉMAZIE.

EN FILANT MA QUENOUILLE.

MON père aussi m'a mariée,
Gai lon la, je m'en vais rouler ;
Un incivil il m'a donné.
Je me roule, je me roule ;
Gai lon la, je m'en vais rouler
En filant ma quenouille.

Un incivil il m'a donné,
Gai lon la, je m'en vais rouler,
Qui n'a ni maille, ni denier.
Je me roule, etc.

Qui n'a ni maille, ni denier,
Gai lon la, je m'en vais rouler,
Qu'un vieux bâton de vert pommier.
Je me roule, etc.

Qu'un vieux bâton de vert pommier,
Gai lon la, je m'en vais rouler,
Avec quoi m'en bat les côtés.
Je me roule, etc.

Avec quoi m'en bat les côtés,
Gai lon la, je m'en vais rouler.
Si vous m'battez je m'en irai!
Je me roule, etc.

Si vous m'battez je m'en irai,
Gai lon la, je m'en vais rouler;
Je m'en irai au bois jouer.
Je me roule, etc.

Je m'en irai au bois jouer,
Gai lon la, je m'en vais rouler,
Avec ces gentils écoliers.
Je me roule, etc.

Avec ces gentils écoliers,
Gai lon la, je m'en vais rouler.
Ils m'apprendront, j'leur apprendrai.
Je me roule, etc.

Ils m'apprendront, j'leur apprendrai,
Gai lon la, je m'en vais rouler,
Le jeu de cart', aussi de dés,
Je me roule, je me roule ;
Gai lon la, je m'en vais rouler
En filant ma quenouille.

LE VÉRITABLE AMOUR.

Romance.

AIR : *Connu.*

Tu demandes, Marie,
Si l'amour est menteur :
Si deux fois dans la vie,
On peut donner son cœur ?.....
Non, non, mon ange, non, non, mon ange,
Jamais le cœur ne change,
L'amour d'un jour, l'amour d'un jour,
Ce n'est pas de l'amour.

Celle qui, sur la terre,
Seule a pu nous charmer,
On l'aima la première,
On doit toujours l'aimer.
Crois-moi, mon ange, etc.

Mais l'amour pur rayonne ;
Le temps le rajeunit,
Le malheur le couronne,
Et le ciel le bénit !.....
Oh ! non, mon ange, etc.

Lorsque vient la mort même,
Le cœur va, sans regret,
Attendre ce qu'il aime !.....
Revoir ce qu'il pleurait !.....
Oui, dans le Ciel, dans le Ciel même,
Toujours, toujours on s'aime !
Comme le Ciel, comme le Ciel,
L'amour est éternel !

EUG. L'ECUYER.

JE NE CHERCHE QUE TA GLOIRE.

AIR : *Un jour pur éclaire mon âme.*

Je ne cherche que ta gloire
Et ton bonheur, ô mon pays,
Que les palmes de la victoire
Couronnent le front de tes fils !
Jeune guerrier, l'amour m'enflamme,
Mais connaissez-vous mon amour ?
Ah ! j'aime, tu le sais, mon âme,
Le sol où j'ai reçu le jour. } bis.

Qu'un autre chante sa folie
Et les attraits de son Iris,
Moi, je chanterai ma patrie,
Elle seule aura mes souris ;
Je veux lui conserver ma flamme
Et lui faire à jamais la cour,
Car j'aime, etc.

Pour elle, autrefois, dans les plaines
Nos aïeux ont versé leur sang,
Ils ont su repousser les chaînes,
Moi, je veux soutenir leur rang.
Et si mon pays me réclame,
Je saurai périr à mon tour,
Car j'aime, etc.

M. G. LAJOIE.

JAMAIS JE NOURRIRAI DE GEAI.

J'AI bien nourri le geai sept ans,
Dedans ma cage ronde ;
Au bout de la septième année
Mon geai a pris son vol, oh ! gai.
Jamais je nourrirai de geai,
De geai jamais je nourrirai.

Au bout de la septième année
Mon geai a pris son vol.
—Reviens, mon geai, mon joli geai,
Dedans ma cage ronde, oh ! gai.
Jamais je nourrirai, etc.

Reviens, mon geai, mon joli geai,
Dedans ma cage ronde ;
Mon petit geai me fit réponse :
—Je veux faire le drôle, oh ! gai.
Jamais je nourrirai, etc.

Mon petit geai me fit réponse :
—Je veux faire le drôle.
Je m'en irai dedans Paris
Pour fonder une école, oh ! gai.
Jamais je nourrirai, etc.

Je m'en irai dedans Paris
Pour fonder une école.
Toutes les dames de Paris
Viendront à mon école, oh gai.
Jamais je nourrirai, etc.

Toutes les dames de Paris
Viendront à mon école.

Je choisirai la plus jolie,
Je renverrai les autr's, oh ! gai.
Jamais je nourrirai de geai,
De geai jamais je nourrirai.

LE BEAU DUNOIS.

AIR : *L'hyménée nous rassemble.*

PARTANT pour la Syrie,
Le jeune et beau Dunois
Venait prier Marie
De bénir ses exploits.
Faites, reine immortelle,
Lui dit-il en partant,
Que j'aime la plus belle, } bis.
Et sois le plus vaillant.

Il trace sur la pierre
Le serment de l'honneur,
Et va suivre à la guerre
Le comte son seigneur.
Aux nobles vœux fidèle,
Il dit en combattant:
" Amour à la plus belle, } bis.
" Honneur au plus vaillant.

" Je te dois la victoire,
" Dunois, dit son seigneur;
" Puisque tu fais ma gloire,
" Je ferai ton bonheur.
" De ma fille Isabelle
" Sois l'époux à l'instant:
" Car elle est la plus belle,
" Et toi le plus vaillant. " } bis.

A l'autel de Marie
Ils contractent tous deux
Cette union chérie
Qui doit les rendre heureux.
Chacun dans la chapelle
Disait, en les voyant:
" Amour à la plus belle!
" Honneur au plus vaillant! " } bis.

LA LYRE D'OR.

AIR : *Connu.*

REGARDEZ cette beauté fière :
Ses cheveux sur son front pleuvant,
Jaillissent comme la lumière
Des sources roses du levant ;
Et, signe d'invincible force,
Au-dessus du cou ses cheveux
Se dressent en colonne torse,
En branche d'érable noueux :
Sa voix savante et belle
Exprime un tel accord,
Qu'alentour on l'appelle :
La lyre d'or, la lyre d'or.

Cette voix sonore et vibrante
Tient à la fois du chant d'oiseau
Et de la forêt murmurante.
Des bruits du vent, des bruits de l'eau.
Comme au sein des flots une rame
Produit mille ondulations,
Elle remue au fond de l'âme
Les plus sourdes émotions.
Sa voix savante et belle, etc.

La montagne à cime glacée
Cache les métaux précieux;
Son front mat couve une pensée
Qui se révèle par ses yeux:
Ses yeux bleus comme les grands fleuves
Et voilés d'un glauque reflet,
Disent des choses toutes neuves
Où l'on est pris comme au filet.
Sa voix savante et belle, etc.

Ondoyant comme la panthère,
Et dédaignant les vains atours,
Son beau corps apprend à la terre
Le secret des divins contours.
Quelle adorable nonchalance!
Faites approcher ce coursier,
D'un bond de tigre elle s'élance
Et galope à franc étrier.
Sa voix savante et belle, etc.

Elle passe montagne et plaine,
Du Caucase au sable africain,
Elle s'en va tout d'une haleine
Poursuivant le secret divin;
Vents! ramenez-la sur vos ailes,
Que je vive encore une fois

A la clarté de ses prunelles,
Que je meure au son de sa voix !
Sa voix savante et belle, etc.

PIERRE DUPONT.

PERTE D'UN AMI.

AIR : *Connu.*

AUTREFOIS, j'étais votre amie
Mais ce bonheur n'a eu qu'un jour.
J'ai cru ma puissance affermie ;
Je comptais trop sur votre amour.
Aujourd'hui près d'une autre belle,
Vous oubliez mes tendres vœux ;
Vous l'aimez, restez-lui fidèle,
Sous vos sourires soyez heureux.

Ne redoutez pas ma colère,
Pour mon extrême désespoir ;
Si cette belle a su vous plaire,
Avec bonheur je veux la voir ;
Pour troubler cette douce ivresse,
Je porte un cœur trop généreux ;
Ma vengeance est dans ma tendresse,
Oubliez-moi, soyez heureux.

Quand sous mes tourments je succombe,
Le malheur qui m'a pris la main,
Sans bruit me conduit vers la tombe,
Peut-être irai-je demain.
Pour rendre à mon heure dernière,
Pour vous, faisant encore des vœux;
Je redirai dans ma prière,
Je meurs, je meurs, soyez heureux.

ENEZ, VOILÀ, SI VOUS VOULEZ CHANTER, UN SOUVENIR DU TEMPS PASSÉ.

Je suis amant malheureux dans le monde,
Je suis aimé, trahi dans mes amours,
Je m'en irai dans un lieu solitaire:
Finir mes jours à l'ombre d'un rocher. (bis.)

Sous ce rocher y a une fontaine,
Entrelacé d'un beau rosier d'amour,
Allons-y donc, mon aimable bergère;
Allons-y donc, d'amour nous parlerons. (bis.)

Que faut-il donc, belle Iris, que je fasse,
Tous mes parents me défendent de t'aimer;
Ils ont beau faire, ils ont beau me défendre,
Jamais mon cœur ne cessera de t'aimer. (bis.)

Que faut-il donc, belle Iris, pour vous plaire,
C'est-il mon sang, il est prêt à couler,
Si c'est ma mort, je suis prêt à la rendre;
Mais, belle Iris, vous n'avez qu'à parler. (bis.)

Quand je serai mort vous regretterai ma perte,
Vous y serai, moi je n'y serai plus;
Mais vous direz quelquefois en vous-même;
Hélas! hélas! mon amant revient pas. (bis.)

LA HURONNE.

Musique de C. Lavigueur.

Brune et gentille est la Huronne,
Quand au village on peut la voir,
Perles au col, mante mignonne,
Et le cœur dans un grand œil noir.
Sa veine a du sang de ses pères,
Les maîtres des bois autrefois:
Vive les Huronnes si fières
De leurs guerriers, de leurs grands bois! } bis

Regardez-la dans l'onde pure
Mirer son front brun et poli,
Et la fleur qu'à sa chavelure
Suspendit un amant chéri.
Son œil tout chargé de lumières
Dicte alors de suaves lois :
Vive les Huronnes, etc.

De sa tribu presqu'effacée,
Sous le beau ciel qu'elle aimait tant,
Elle redit l'heure passée
Auprès d'un sépulcre béant :
Sans cesse aux antiques poussières
Elle donne son cœur, sa foi ;
Vive les Huronnes, etc.

P. G. Huot.

CHARLOTTE LA RÉPUBLICAINE.

Pendant ces trois grands jours,
Leste comme la foudre,
Je portais de la poudre
Aux enfants des faubourgs.
Au nez des fantassins,

Mitraillant nos mansardes,
Je faisais des cocardes
Pour nos républicains.

REFRAIN.

C'est moi qu'on nomme avec orgueil,
Charlotte la Républicaine,
Je suis la rose plébéienne,
Du quartier Montorgueil.

De mon ciel toujours pur,
Dieu protége l'étoile ;
Mon vaisseau n'a pour voile,
Que mes grands yeux d'azur.
Sous ces bosquets charmants,
Où l'amour recueille,
En folâtrant j'effeuille
Les fleurs de mon printemps.
C'est moi qu'on nomme avec orgueil, etc.

Sous toutes les lois du lien
Un jour si je me range,
Je veux que mon bon ange
Ne soit plus mon gardien.
Riche de préjugés,
Quand mon Arthur me gruge,
Sans le secours d'un juge,

Je signe son congé.
C'est moi qu'on nomme avec orgueil, etc.

Riches, vos diamants
Ne me font point envie,
J'ai, pour dorer ma vie,
Une foule d'amants.
Dotez vos Marions,
Rivales des Duchesses,
Qui vendent leurs caresses
A l'ombre d'un blazon.
C'est moi qu'on nomme avec orgueil, etc.

J'aime la liberté,
Je donnerai pour elle,
La dernière étincelle
De ma folle gaieté.
Fille d'un Montagnard,
Pour frapper dans l'arène,
Je porte dans ma gaine
Un terrible poignard.
C'est moi qu'on nomme avec orgueil, etc.

Du temple de la peur,
Toi qui jamais ne bouge,
La République rouge,

Te comble de stupeur.
Ton trône vieux et neuf
En vain on le restaure,
La France n'est encore
Qu'à son quatre-vingt-neuf.
C'est moi qu'on nomme avec orgueil, etc.

Défenseurs courageux.
De l'œuvre sociale,
Immolés par la balle
Des bourgeois furieux,
Sur vos tombeaux sans croix,
Sans crainte pour vos charmes,
J'irai verser des larmes
Et prier quelquefois.
C'est moi qu'on nomme avec orgueil, etc.

POUR UN SOURIRE.

AIR : *Connu.*

J'AI des palais aux fronts superbes,
Et les palmiers montent en gerbes
Dans leurs jardins enchantés ;
J'ai des cavales d'Arabie,
De fiers lions de Numidie
Que mon bras seul a domptés ;
Mais pour toi, Grecque divine,
Pour l'amour que je devine
Dans ton regard plein d'éclairs,
Je quitterais mon vaste empire,
Si tu daignais, dans un sourire,
Me montrer les cieux ouverts. } bis.

J'ai sous mes lois, voguant par groupes,
Tartanes, bricks, brûlots, chaloupes
A couvrir de larges mers.
Pour mes plaisirs, j'ai tant d'esclaves,
Tant de spahis toujours plus braves,
Qui peuploraient les déserts.
Mais pour toi, Grecque divine,

Pour l'amour que je devine
Dans ton regard plein d'éclairs,
Je quitterais mon vaste empire,
Si tu daignais, etc.

Dans mon harem brillent sans voiles
Plus de beautés qu'au ciel d'étoiles,
Un regard me les soumet :
Et mes sultanes sont si belles
Que je pourrais, au milieu d'elles,
Rendre jaloux Mahomet.
Dans tes yeux, je le devine,
Tu voudrais, Grecque divine,
Voir ce beau sérail désert.
Règne donc seule en cet empire !
Moi, je ne veux que ton sourire
Où j'ai vu les cieux ouverts. } bis.

LA MARSEILLAISE.

Air : *Connu.*

Allons, enfants de la patrie,
Le jour de gloire est arrivé ;
Contre nous de la tyrannie
L'étendard sanglant est levé. (bis.)

Entendez-vous dans nos campagnes
Mugir ces féroces soldats ?
Ils viennent jusque dans vos bras,
Egorger vos fils, vos compagnes !
ux armes ! citoyens, formez vos bataillons ;
larchons (bis), qu'un sang impur abreuve nos sillons.

Que veut cette horde d'esclaves,
De traîtres, de rois conjurés ?
Pour qui ces ignobles entraves,
Ces fers dès longtemps préparés ? (bis.)
Français, pour nous, ah ! quel outrage,
Quels transports il doit exciter ?
C'est nous qu'on ose méditer
De rendre à l'antique esclavage !
ux armes ! citoyens, formez vos bataillons ;
archons (bis), qu'un sang impur abreuve nos sillons.

Quoi ! ces cohortes étrangères
Feraient la loi dans nos foyers !
Quoi ! ces phalanges mercenaires
Terrasseraient nos fiers guerriers ? (bis.)
Grand Dieu ! par des mains enchaînées
Nos fronts sous le joug se ploieraient !
De vils despotes deviendraient

Les maîtres de nos destinées !
Aux armes ! citoyens, formez vos bataillons ;
Marchons (bis), qu'un sang impur abreuve nos sillons.

Tremblez, tyrans, et vous, perfides,
L'opprobre de tous les partis !
Tremblez ! vos projets parricides
Vont enfin recevoir leur prix ! (bis.)
Tout est soldat pour vous combattre.
S'ils tombent nos jeunes héros,
La France en produit de nouveaux,
Contre vous tout prêts à se battre.
Aux armes ! citoyens, formez vos bataillons ;
Marchons (bis), qu'un sang impur abreuve nos sillons.

Français, en guerriers magnanimes,
Portez ou retenez vos coups ;
Epargnez ces tristes victimes
A regret s'armant contre nous. (bis.)
Mais ces despotes sanguinaires,
Mais les complices de Bouillé,
Tous ces tigres qui, sans pitié,
Déchirent le sein de leurs mères !...
Aux armes ! citoyens, formez vos bataillons :
Marchons (bis), qu'un sang impur abreuve nos sillons.

Nous entrerons dans la carrière.
Quand nos aînés ne seront plus;
Nous y trouverons leur poussière,
Et la trace de leurs vertus. (bis.)
Bien moins jaloux de leur survivre
Que de partager leur cercueil,
Nous aurons le sublime orgueil
De les venger ou de les suivre.
Aux armes! citoyens, formez vos bataillons;
Marchons (bis), qu'un sang impur abreuve nos sillons.

Amour sacré de la patrie,
Conduis, soutiens nos bras vengeurs;
Liberté, liberté chérie,
Combats avec tes défenseurs! (bis.)
Sous nos drapeaux que la victoire
Accoure à tes mâles accents!
Que tes ennemis expirants
Voient ton triomphe et notre gloire.
Aux armes! citoyens, formez vos bataillons;
Marchons (bis), qu'un sang impur abreuve nos sillons.

ROUGET DE LISLE.

JE NE M'EN SOUVIENS PLUS.

Chansonnette.

AIR : *Connu.*

POURQUOI gronder, ô mon ancienne amie,
Si ma mémoire a suivi mes amours ?
J'avais, dis-tu d'un air de bonhomie,
Fait le serment de t'adorer toujours.
Employant tout pour te rendre sensible,
Je t'appelais et Ninon et Vénus,
J'ai dit cela, ma chère, c'est possible,
Mais aujourd'hui je ne m'en souviens plus ;
J'ai dit cela, c'est possible,
Mais aujourd'hui je ne m'en souviens plus,
Non, non, non, je ne m'en souviens plus,
Non, non, non, je ne m'en souviens plus.

Voulant bientôt, contre mon inconstance,
Te rassurer par un nœud éternel,
Perdant pour toi ma douce indépendance,
J'ai désiré te conduire à l'autel.
Me marier ne m'était point pénible,
Je te trouvais des grâces, des vertus,
J'ai dit cela, etc.

Bref, tu prétends, et je veux bien le croire,
Que je t'ai dit : si je deviens trompeur,
Pour me punir d'une action si noire,
Je te permets de me percer le cœur.
Ah ! ne va pas, dans un transport terrible,
Te préparer des regrets superflus.
On dit cela, ma chère, c'est possible,
Le lendemain on ne s'en souvient plus ;
On dit cela, c'est possible,
Le lendemain on ne s'en souvient plus,
Non, non, non, on ne s'en souvient plus,
Non, non, non, non, non, non, on ne s'en souvient plus.

L'INCENDIE.

CHANT DES POMPIERS.

A l'heure calme où tout sommeille,
Hormis l'inflexible destin,
L'incendie en secret s'éveille :
D'abord il vacille incertain ;
Longtemps se traîne la fumée,
Arrive un grand souffle du vent :
Les étincelles vont pleuvant,

Enfin la torche est allumée.
Au feu ! au feu !
L'incendie éclate,
La flamme écarlate
Rougit le ciel bleu.
Au feu ! au feu !

Le tocsin dans les capitales
Annonce au loin que le fléau
Combat de ses larges rafales
Les luttes sifflantes de l'eau ;
La foule inquiète,
Au sein du brasier étouffant,
La mère emporte son enfant,
L'avare serre sa cassette.
Au feu ! au feu ! etc.

Avez-vous vu dans la campagne,
Quand le chaume enflammé se tord,
Le paysan et sa compagne
Errer plus pâles que la mort ?
Le bétail pris sous la toiture
Mugit dans le fourrage ardent,
Le coq mêle son cri strident
A cette navrante peinture.
Au feu ! au feu ! etc.

En ces calamités publiques,
Toujours les premiers à courir,
Nos pompiers, soldats pacifiques,
Savent aussi vaincre et mourir.
Que de familles éplorées,
Au désespoir, les yeux hagards,
Hommes, femmes, enfants, vieillards,
Par eux des flammes retirés !
Au feu ! au feu !

Sous le choc des maisons croulantes,
Ils mettent leurs pompes en jeu,
Marchant sur les poutres branlantes,
Ils disputent sa proie au feu ;
La lance au poing, le casque en tête,
Par la ceinture suspendus,
Que de beaux services rendus
Et quelle modeste conquête !
Au feu ! au feu !

L'histoire, de qui la louange
Élève si haut les guerriers,
A cette intrépide phalange
Devrait garder ses purs lauriers.
Quand un de ces héros succombe,

Comme on fait pour tous les vainqueurs,
On devrait des plus grands honneurs
Entourer cette simple tombe.
Au feu ! au feu !

PIERRE DUPONT.

LES LOUIS D'OR.

AIR : *Connu.*

UN soir le long de la rivière,
Sous l'ombre des noirs peupliers,
Près du moulin de la meunière,
Passait un homme de six pieds.
Il avait la moustache grise,
Le chapeau rond, le manteau bleu ;
Dans ses cheveux soufflait la bise :
C'était le diable ou le bon Dieu.
Sa voix, qui sonnait comme un cuivre
Et qui rendait le son du cor,
Me dit : " Au bois il faut me suivre,
" Je te promets cent louis d'or ! "

Je le suivis sans résistance,
Par son œil rouge ensorcelé ;
Il m'aurait montré la potence,
Que je n'aurais pas reculé.
Il marchait plus vite qu'un lièvre
Et n'avait pas l'air de courir ;
La frayeur m'en donnait la fièvre,
Je croyais que j'allais mourir.
Mais lui, pour me faire revivre,
Disait, rendant le son du cor :
" Au fond du bois il faut me suivre,
" Je te promets cent louis d'or ! "

Au fond du bois nous arrivâmes ;
Il faisait nuit, les arbres verts
Jetaient dans l'air de vertes flammes ;
Je crus entrer dans les enfers.
J'entends un bruit épouvantable
Et je vois mon homme tout nu :
Holà ! je reconnais le diable
A sa queue, à son front cornu.
Il me fait voir ouvert un livre
Où rien n'était écrit encor,
Et me dit de sa voix de cuivre :
" Veux-tu gagner cent louis d'or ?

" Jure ton sang, jure ton âme,
" Jure le diable et jure Dieu,
" Que tu n'épouseras pas femme
" Ni du hameau, ni d'autre lieu,
" Au moins avant ta quarantaine,
" Et qu'on te verra tous les jours
" Courir de fredaine en fredaine,
" Sans te fixer dans tes amours !"
Quand sa griffe eût rougi le livre,
Sa voix résonna comme un cor;
Il me dit : " Signe et je te livre,
" En or sonnant, cent louis d'or !"

Au lieu de signer sur la page
Où le diable avait mis ses doigts,
Je songeai qu'il était plus sage
De faire un grand signe de croix.
Le diable partit en fumée,
Et je fus transporté soudain
Chez ma meunière bien aimée,
Dans une chambre du moulin.
Elle disait : " Tiens, je te livre
" Mon cœur, mon moulin, mon trésor."
Elle avait en gros sous de cuivre,
La belle avait cent louis d'or.

LE NID DE FAUVETTE.

AIR : *Connu.*

Je le tiens, ce nid de fauvette ;
Ils sont deux, trois, quatre petits !
Depuis si longtemps je vous guette ;
Pauvres oiseaux, vous voilà pris.

Criez, sifflez, petits rebelles ;
Débattez-vous, oh ! c'est en vain :
Vous n'avez pas encor vos ailes,
Comment vous sauver de ma main ?

Mais, quoi ! n'entends-je pas leur mère
Qui pousse des cris douloureux !
Oui, je le vois ; oui, c'est leur père
Qui vient voltiger autour d'eux.

Et c'est moi qui cause leur peine ;
Moi, qui, l'été dans ces vallons,
Venais m'endormir sous un chêne
Au bruit de leurs douces chansons !

Hélas ! si du sein de ma mère
Un méchant venait me ravir,
Je le sens bien, dans sa misère,
Elle n'aurait plus qu'à mourir.

Et je serais assez barbare
Pour vous arracher vos enfants !
Non, non, que rien ne vous sépare
Non, les voici : je vous les rends.

Apprenez-leur dans le bocage
A voltiger auprès de vous :
Qu'ils écoutent votre ramage,
Pour former des sons aussi doux.

Et moi, dans la saison prochaine,
Je reviendrai dans ces vallons,
Dormir quelquefois sous un chêne
Au bruit de leurs jeunes chansons.

LE MOIS DE MAI.

Refrain.

Savez-vous où gîte
Mai, ce joli mois,
Qui s'enfuit plus vite
Que la biche au bois ?

Au sein des plus closes retraites
Que le printemps sait se choisir,
Dans la verdure et les fleurettes
Gîte ce doux mois du plaisir.
Les zéphires lui font cortège
Et de fleurs brodent les sentiers;
Comme pour lui jeter leur neige,
Devant lui ploient les vieux pommiers.
Savez-vous où gîte, etc.

Le soleil a quitté le signe
Du taureau sous les deux jumeaux.
Avec l'épi fleurit la vigne
Consolatrice de nos maux;
Quel parfum de ces fleurs émane

Sur ces champs de pourpre voilés ?
Quelle vive musique plane
D'oiseaux et d'insectes ailés ?
Savez-vous où gîte, etc.

Avant l'aube part l'alouette :
Pour les oiseaux c'est le signal,
Chacun sur sa branche répète
Son petit refrain matinal ;
Au sein des blés la voix rappelle
De la caille ou de la perdrix ;
L'hirondelle au chaume fidèle
Perce l'air de ses petits cris.
Savez-vous où gîte, etc.

A midi les roches brûlantes
Redisent le chant des coucous,
Les tourterelles roucoulantes
Font vibrer les feuilles de houx ;
Quand la forêt deviendra brune,
Le rossignol aura son tour,
Aux fraîches clartés de la lune,
Pour achever l'hymne d'amour.
Savez-vous où gîte, etc.

Un sein de bergère où s'abrite
L'amour naissant au renouveau
Passe muguet et marguerite,
Fraîcheur de source et chœur d'oiseau.
Ah ! que ma paysanne est belle,
Quand elle mène, vers le soir,
En bonnet rond et sans dentelle
Son troupeau blanc à l'abreuvoir.
Savez-vous où gîte, etc.

SI J'AVAIS C'QUE J'N'AI PAS.

Chansonnette.

AIR : *Connu.*

PAUV' Nicolas, c'est ainsi qu'on m'appelle,
Je n'm'en fâche point, car jamais je n'fait d'bruit.
En travaillant, j' chant' ma p'tite ritournelle,
Et puis, le soir, j'm'endors dans mon réduit.
Mon lit est dur, mais j'y dors, peu m'importe ;
Dans les palais sur le v'lours et l'damas,
On a souvent qu'les soucis pour escorte,
Dormirais-j' mieux si j'avais c'que j'n'ai pas ? (bis.)

Je n'manqu'rais pas d'amis, si j'étais riche,
Qui m'aideraient à croquer tout mon bien ;
J'n'ai qu'un ami, c'est Médor, mon caniche,
Pour l'or des grands, je n'donnerais pas mon chien.
Sans lui d'mander d'serment, il est fidèle,
C'n'est déjà pas si commun ici-bas ;
Que d'gens en place, qui tir'nt sur la ficelle,
Et dis'nt toujours : Si j'avais c'que j'n'ai pas.(bis.)

J'ai vu plus d'un d'ces beaux lions qu'on admire,
Trichant au jeu, se fair' grec, ou voleur ;
Et sur la lionne qu'emportât son délire,
La soie et l'or ont remplacé l'honneur ;
Oui, mais plus tard on rapporte au village,
A sa vieill' mère, et la honte et l' trépas ;
Tout ça, pourquoi ? parc' que dans son village,
On a trop dit : Si j'avais c'que j'n'ai pas. (bis.)

Pourtant c'mot-là parfois aussi m'échappe,
Quand j'vois l'malheur sans pouvoir le s'courir,
Un vieux soldat tombe au bout d'son étape,
Parc'que j'n'ai rien, dois-j' le laisser mourir ?
Ou bien encore l'orphelin qui grelotte,
Tête et pieds nus, tout couvert de frimats ;
M' fait dire, hélas, l'œil mouillé, saperlotte :
Mon pauv' petit, si j'avais c'que j'n'ai pas. (bis.)

Du bien d'autrui j'neus jamais nulle envie,
Je n'mange que l'pain qu'j'ai su gagner bravement,
Je m'laisse aller sans peur vers l'autre vie,
Où sans l'voler, j'veux donner d'l'agrément.
L'douanier d'là haut visitant mon bagage,
N'trouvera pas d'fraude ; mais que de gens, hélas !
S'mordront les pouces, mais ne f'ront plus d'tapage,
Et n'diront plus : Si j'avais c'que j'nai pas. (bis.)

PETITE FLEUR DES BOIS.

ROMANCE DE F. MASINI.

Petite fleur des bois,
Toujours, toujours cachée,
Longtemps je t'ai cherchée
Dans les prés, dans les bois,
Pour te dire une fois
Ce mot, ce mot suprême :
Oh ! je t'aime, je t'aime,
Petite fleur des bois. (bis.)

Ta naïve beauté,
N'offre rien de frivole,
De ta blanche corole

Tombe la volupté.
Aussi chaste et divine,
Où ma lèvre s'incline,
Sans trouver ces douleurs
Qui font verser des pleurs.
Petite fleur, etc.

Tout forme nos liens;
Dans un rayon de flamme
Je te verse mon âme,
Tes plaisirs sont les miens.
J'aime l'oiseau qui chante
L'aube rafraîchissante,
La mouche aux ailes d'or
Reprenant son essor.
Petite fleur, etc.

Celle qui sait charmer
Porte un nom qu'on adore;
Le tien, elle l'honore,
Comment ne pas l'aimer ?
Te chercher dans l'absence,
T'apporter ma souffrance,
Te dire: Sois à moi,
Et m'enivrer de toi.
Petite fleur, etc.

LA FILLETTE AUX CHANSONS.

AIR : *Connu.*

Il est dans ce village
Un enfant à l'œil noir,
C'est Jeanne au frais visage,
Chantant matin et soir.

Elle est rieuse et belle,
Et dans nos environs,
Tout le monde l'appelle :
La fillette aux chansons, } bis.
Trala-la-la-la-la.

Dès que l'oiseau s'éveille,
Jeanne suit les glaneurs ;
Mettant dans sa corbeille
Les épis et les fleurs,
Elle est rieuse et belle, etc.

Mais à l'enfant frivole,
Le pauvre tend la main ;
Car Jeanne le console,
Et lui donne son pain.
Elle est rieuse et belle, etc.

MA BRETAGNE.

ROMANCE.

QUAND je vous vois sous cet ombrage
Où vous chantez heureux,
Je vais seul au loin sur la plage,
Rêver à d'autres cieux ;
Je pense à ma pauvre Bretagne,
Où l'on pleure en chantant,
Je pense aux airs de la montagne
Que mon cœur aime tant.
Oui, je préfère, amis,
Les doux refrains de mon pays... } bis.
Quand reverrai-je ma Bretagne
Que mon cœur (bis) aime tant !

Lorsque là-bas, sous les charmilles,
Où vous dansez joyeux,
Je regarde ces blondes filles,
Des pleurs voilent mes yeux.
Mais autrefois dans ma Bretagne,
Toujours, toujours content,
J'allais danser sur la montagne
Que mon cœur aime tant !
Oui, je préfère, etc.

Quand vous passez dans la prairie,
En cueillant chaque fleur,
Je rêve à cette fleur chérie
Que j'ai là sur mon cœur :
Elle me vient de la Bretagne
Où le bonheur m'attend,
Elle a fleuri sur la montagne
Que mon cœur aime tant !
Oui, je préfère, etc.

JEANNE, JEANNETTE, JEANNETON.

AIR : *Connu.*

JEANNE, Jeannette, Jeanneton,
Toutes les trois jeunes et gentilles,
Veulent déjà par le canton,
M'a-t-on dit, ne plus rester filles ;
Moi qui suis le roi villageois,
On m'en donne une en mariage ;
Or, il me faut donc faire un choix,
C'est là ce qui me décourage.
A moi seul, que me donne-t-on } bis.
Jeanne, Jeannette, Jeanneton. }

Jeanne a les yeux du plus beau noir,
Sa bouche est toute mignonnette
Rien qu'en cela, j'aime la voir
Et tout autant que ma Jeannette;
Mais Jeannette a le teint si frais
Qu'en pâlit la fleur printanière,
Et Jeanneton si doux attraits,
Que je ne sais qui je préfère.
A moi seul, etc.

De Jeanne le tout petit pied
Me trouble et brouille ma cervelle,
Ah ! que n'est-elle ma moitié ?
Je serais si bien avec elle ;
Mais Jeanneton a le cœur bon,
Malgré sa mine si lutine
Jeannette tant d'argant mignon
Que mon embarras se devine.
A moi seul, etc.

Puisqu'il le faut décidément,
Je me marie avec Jeannette,
Et si le ciel me la reprend,
J'épouse Jeanne la brunette.
S'il m'arrive un second malheur,
A son tour entrant en ménage,

Jeanneton fera mon bonheur,
Pour me consoler du veuvage.
Et j'aurai de cette belle façon
Jeanne, Jeannette, Jeanneton. } bis.

LE REFRAIN DES OUVRIERS.

AIR : *Connu.*

REFRAIN.

CHANTONS, chantons dans chaque métier :
Le chant ranime un bon ouvrier.
Le chant nous délasse,
Pour que le temps passe :
Chantons, chantons dans chaque métier,
Le chant nous délasse ;
Pour que le temps passe,
Chantons, chantons dans chaque métier,
Oui, dans chaque métier.

Tel qui gagne à peine
Pour une semaine,

Chante à perdre haleine
Pour mieux s'étourdir ;
Un autre en revanche,
Rabottant sa planche,
Dit : Jusqu'au dimanche,
C'est mon seul plaisir.
Chantons, chantons, etc.

Trop jeune pour être
Habile à connaître
L'état de son maître,
Que dit l'apprenti ?
Et que lui réplique,
Soit dans sa boutique,
Soit dans sa fabrique,
L'ouvrier fini ?...
Chantons, chantons, etc.

Pour faire un chef-d'œuvre,
Dès l'aurore à l'œuvre,
Le pauvre manœuvre
Croiserait ses bras,
Et sur son ouvrage,
Le front tout en nage,
Il perdrait courage,
S'il ne disait pas :
Chantons, chantons, etc.

Gentille ouvrière,
Jeune couturière,
Modeste frangère,
Chacune à son tour
Presse sa toilette,
Et, dans sa chambrette,
Au travail répète
Dés le point du jour :
Chantons, chantons, etc.

Couvreur, ébéniste,
Menuisier, lampiste,
Maçon, machiniste,
Doreur, tonnelier,
Chacun d'eux se vante
D'avoir, lorsqu'il chante,
L'âme plus contente
Qu'un riche banquier :
Chantons, chantons, etc.

LA JUIVE.

Air : *Connu.*

Jeune fille, oh ! toi que j'adore,
A genoux je viens te bénir,
Je puis mourir si jeune encore,
Hélas ! que vas-tu devenir ?
Viendras-tu prier sur la pierre
Qui doit me cacher à tes yeux ?
Mais d'une Juive une prière,
Hélas ! ne va pas jusqu'aux cieux. } bis.

Que ta croyance soit la mienne,
Fille du désert, viens à moi ;
Ma main va te faire chrétienne,
Te faire enfant de sainte loi ;
Regarde le soleil qui brille,
Sur ton front doux et gracieux,
Mais cette brise, oh ! jeune fille,
Portera ton nom jusqu'aux cieux. } bis.

Jeune fille, goutte à goutte,
Reçois l'eau qui baptisa Dieu,

Ma main va te tracer la route,
Et te faire enfant du saint Dieu.
Une croix sur ton front placée,
Sera le guide mystérieux,
Ne pleure plus, ma fiancée,
Nous nous retrouverons aux cieux. } bis.

LA PENSÉE.

Dès qu'un rayon perce la brume
Dans les plus agrestes jardins,
Sur la terre humide qui fume
Pousse une fleur sans art ni soins :
Mélancolique et nuancée
D'améthyste, de jais et d'or,
Fleur de velours, c'est la pensée,
Dont l'ovale est un triple accord.

Refrain.

La grâce infinie étincelle
Des jardins verts au cœur des bois,
Et pour moi la fleur la plus belle
Est la dernière que je vois,

Je voudrais percer le mystère
D'amour, de grâce et de bonheur
Que notre nourrice, la terre,
Nous dérobe dans chaque fleur ;
Avec la clé de ce langage
Comme on serait plus vite instruit !
Chaque fleur devient une image
Qui se reflète dans l'esprit.
La grâce infinie étincelle, etc.

En attendant que l'on comprenne
Ces signes vivants et muets,
Les amoureux que l'instinct mène
Les font servir à leurs secrets :
La pensée à cette infidèle
Qui d'un pied de gazelle a fui,
Au détour du jardin rappelle
Qu'il faut encor penser à lui.
La grâce infinie étincelle, etc.

En ces jours où l'âme glacée
N'entrevoit plus un seul rayon,
Qu'à vos pieds luise une pensée
Aussi rêveuse que son nom.
L'âme jusqu'alors engourdie,
Par ce regard mise en éveil,

Comme une tige reverdie,
Étale ses fleurs au soleil.
La grâce infinie étincelle, etc.

L'ENFANT PERDU.

Sur les marches de notre église,
Au son de l'Angelus du soir,
Pleurante et par la nuit surprise,
Un enfant un jour vint s'asseoir ;
Pauvre petite abandonnée,
Dans le bois, toute la journée,
Elle avait crié vainement.
Orpheline, on l'avait perdue,
Et sa voix était entendue
Que des grands arbres et du vent.

Refrain.

L'enfant perdu, que sa mère abandonne;
Trouve toujours un asile au saint lieu;
Dieu qui la voie, la défend de son trône ;
L'enfant perdu, c'est l'enfant du Bon Dieu.

Le lendemain, à demi-morte,
On recueillit la pauvre enfant :
Chacun alors d'ouvrir sa porte,
Pour réchauffer son corps tremblant.
Rosette bégayait à peine,
Et n'osait, timide incertaine,
Au foyée tendre sa main ;
Et bientôt reprenant courage,
Avec les enfants du village
Elle jouait sur le chemin.
L'enfant perdu, etc.

Ainsi, depuis seize ans, Rosette
Chaque jour grandit près de nous,
Elle est aujourd'hui, la pauvrette,
Belle comme l'ange à genoux.
Lorsqu'elle prie dans sa chaumière,
Dans le silence sa prière
S'exhale en murmure joyeux,
Sa sagesse, à la douceur unie,
Sa voie seul, est une harmonie,
Son regard un reflet divin.
L'enfant perdu, etc.

BONHEUR DE SE REVOIR.

ROMANCE.

AIR : *Après un an d'exil, etc.*

BONHEUR de se revoir, après les jours d'absence,
Qui de tant de plaisir réalise l'espoir ;
Plus je souffre, plus je bénis ta jouissance,
Bonheur de se revoir, bonheur de se revoir.
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! } bis.
Qu'il est doux de se revoir.

Le voilà, c'est bien lui, la voilà c'est bien elle !
Quel regard, quel accent, quel magique pouvoir !
Tu rends l'amant plus tendre et l'amante plus belle,
Bonheur de se revoir, bonheur de se revoir.
Ah ! ah ! ah ! etc.

On se redit des mots qui charment l'absence,
Sur le même gazon on vient encor s'asseoir ;
Tu rends la paix à l'âme, au cœur sa confiance,
Bonheur de se revoir, bonheur de se revoir.
Ah ! ah ! ah ! etc.

LE ROYAL TAMBOUR.

AIR : *Connu.*

REFRAIN.

Je suis royal tambour;
J'aime ma pomponnette,
Dont la main si coquette
Me mène à la baguette.
A la baguette comme on fait au royal séjour,
Aussi ma pomponnette, ma pomponnette
Est ma Pompadour:
Ma pomponnette, c'est ma Pompadour;
Oui, c'est la Pompadour
Du royal tambour.

Frais carmin sur la bouche,
Poudre dans les cheveux;
Sur la joue une mouche,
Moins noire que ses yeux;
Une taille qui penche,
Légère et sans effort,
Une main douce et blanche,

Petite et frappant fort.
Je suis royal tambour, etc.

Œil qui vous assassine,
Sans remords, sans pitié ;
Un pied, qui, certes, en Chine,
Serait un petit pied ;
Un vrai cœur de tigresse,
Qui ne plaisante pas,
Par excès de tendresse,
Me mets toujours au pas.
Je suis royal tambour, etc.

Pour toi viennent lui dire
Les galants de la cour :
Nous souffrons le martyre,
Et nous brûlons d'amour.
Des galants la cruelle
N'entend pas les discours ;
Mais moi, tambour fidèle,
Elle m'entend toujours.
Je suis royal tambour, etc.

MA PLACE EST LA-BAS!

ROMANCE.

AIR : *Mon pays m'appelle.*

MÈRE, écoutez... le canon tonne...
Ce bruit retentit dans mon cœur;
Songez que c'est la mort qu'il donne,
La mort qui répand la terreur. (bis.)
Pour l'honneur de notre patrie
Un seul peut décider du sort;
Adieu, ma mère, Adieu, Marie,
Je vais chercher (bis) la gloire ou la mort!

REFRAIN.

Le tambour résonne,
Et le canon tonne;
Le devoir l'ordonne,
Volons au trépas.
Déjà plus d'un frère
Meurt à la frontière:
Au revoir, ma mère...
Ma place est là-bas!

Loin de Marie et de ma mère,
Comment vivrai-je désormais ?
Je vais, pensant à ma chaumière,
Me consumer en vains regrets. (bis.)
Imitez-moi... prenez courage,
Là-bas, du moins, au champ d'honneur,
Le souvenir de ce village
Me soutiendra (bis) dans mon malheur.
Le tambour, etc.

Mère, voyez sur la montagne
Les conscrits, victimes du sort,
Comme moi, quittant la campagne
Pour aller affronter la mort. (bis.)
Embrassez-moi... séchez ces larmes ;
Auprès d'eux je me rends soudain.
Le pauvre Pierre prit ses armes...
Puis il partit (bis) disant en chemin :
Le tambour, etc.

LUNE DE MIEL.

AIR : *Connu.*

Des garçons de la plaine,
C'était le plus gentil,
Il me disait, dit-il :
Ma bonne Magdelaine,
Prends-moi pour ton époux ;
Tes goûts seront mes goûts,
T'aimer et t'obéir
Sera mon seul désir.
Et moi, pauvre innocente,
Naïve et confiante,
Je lui dis : Je veux ben ;
François, voilà ma main. (bis.)

Lune de miel,
O mes amours,
Vous devriez durer toujours ! (bis.)

Pendant tout une semaine,
Il fut tendre et gentil,
Il me disait, dit-il :
Ma bonne Magdelaine,

Me trouves-tu galant,
As-tu de l'agrément ?
Tiens, je voudrais mourir
Si ça t' fesait plaisir.
Moi, charmée et surprise
D'entendre c'te bêtise,
Je lui disais : Ma foi,
Faut que tu vives pour moi. (bis.)
Lune de miel, etc.

Au bout d'un mois à peine,
Il ne fut plus gentil,
Il me disait, dit-il :
Madame Magdelaine,
Verrai-je encor' longtemps,
Tous ces beaux soupirants,
Qui semblent, près de vous,
Rire de votre époux ?
Quand j'ai pris une femme,
C'était pour moi, madame :
Pour finir cet abus,
Vous ne sortirez plus. (bis.)

Lune de miel,
O mes amours !
C'en est donc fait ;
Et pour toujours,
Lune de miel,

O mes amours !
Adieu, Adieu,
Et pour toujours !

LA SÉRÉNADE DU PAYSAN.

Sur mon visage aux frais contours,
Quand fleurit la cire des prunes
Et des pêches le doux velours,
J'aimais les blondes et les brunes ;
Je les guettais à l'herbe, aux champs,
Aux noisettes, jusqu'à l'église,
Perdant mes amours et mon temps :
Je ne connaissais pas Denise.

L'une avait le pied pas plus grand
Qu'au jour même de son baptême ;
Une autre l'œil bleu transparent ;
De la fleur qui dit : je vous aime :
Une était rouge, s'il vous plaît ;
Une blonde au teint de cerise ;
Une autre, brune au teint de lait ;
Je ne connaissais pas Denise.

L'oiseau bleu n'avait pas chanté
Cette romance langoureuse
Qui nous fait mettre de côté
Toute autre que notre amoureuse.
Mais il en a chanté, Dieu merci !
Depuis j'en ai la tête prise,
Tout le corps et le cœur aussi :
Depuis j'ai rencontré Denise.

Elle demeurait loin de tous,
Toujours close dans sa chambrette,
Aussi piquante que le houx
Pour ceux qui lui contait fleurette.
Quand je l'ai vue, elle a souri
Du coup à ma bonne franchise.
" Je veux être votre mari, "
Ai-je dit, " voulez-vous Denise ? "

Elle vaut cinq dots à la fois,
Trait les vaches comme une reine,
Fait ce qu'elle veut de ses doigts
Sans avoir l'air d'y prendre peine.
Elle est belle comme le jour ;
Parée ou simple dans sa mise,
Je l'appellerais fleur d'amour,
Si je n'aimais pas mieux Denise.

POUR ENTRER EN MÉNAGE.

AIR : *Connu.*

CHACUN dit que je suis coquette,
Ils n'ont pas tort, j'en fais l'aveu;
Mais, hélas! quand on est jeunette,
Il faut bien se faire valoir un peu
Moi qui n'a pour toute richesse,
Qu'un peu de gentillesse,
Je voudrais bien aussi
Trouver un bon mari.

REFRAIN.

Pour entrer en ménage,
Suivons le vieil adage;
Aidons-nous, aidons-nous,
Et le ciel nous aidera.

Je voudrais de notre chaumière,
Un cœur fidèle et défenseur;
Un bon fils qui, de mon vieux père,
Aurai-je là sur la terre,
Mais pauvre, comment faire?

Il faut chercher à plaire,
Pour attirer, hélas!
L'époux qui ne veut pas
Pour entrer en ménage, etc.

Parfois ma coquetterie
N'a pas toujours ses beaux atours;
C'est la fleur de notre prairie,
Mon vieil habit de tous les jours.
C'est l'églantine blanche,
Que je mets au dimanche,
Et ma coiffure bleue,
Quand je vais prier Dieu.
Pour entrer en ménage, etc.

LE BAPTEME DU PAUVRE.

ROMANCE.

AIR : *Un beau navire, etc.*

Je méditais une ode, ou pis peut-être,
Quand tout à coup grand bruit dans le quartier :
A l'entresol un garçon vient de naître :

" Notre portière accouche d'un portier. "
Quoique vêtu de langes un peu sales,
Je l'ai vu beau, tout comme un fils de roi,
Pleurer au bruit des cloches baptisma les :
Dors, mon enfant, rien n'a sonné pour toi. (bis.)

A ton baptême, un curé, bon apôtre,
Quelques voisins, quelques brocs de vin vieux,
Cela suffit ; te voilà comme un autre,
Cohéritier du royaume des cieux.
Convive ailleurs d'un plus friand baptême,
Si quelque saint, gras martyr de la foi,
Bénit tout haut, puis murmure : " Anathême ! "
Dors, mon enfant, dors, ce n'est pas sur toi. (bis.)

Tu n'as point vu la robe et la finance
Crier bravo, lorsque tu vagissais ;
Tu n'as point eu, comme un enfant de France,
A digérer un discours peu français.
Pour premier bruit, le monde à ton oreille
N'a point jeté des paroles sans foi :
Près d'un berceau, si la trahison veille,
Dors, mon enfant, dors, ce n'est pas chez toi. (bis.)

Dors, fils du pauvre !.. On dit qu'il est une heure
Lente à passer sur les fronts criminels ;

Le fils du riche alors s'éveille et pleure,
Au bruit que font les remords paternels.
Lorsque minuit descend plaintif des dômes,
En secouant leur linceul et l'effroi,
On dit qu'alors il revient des fantômes :
Dors, mon enfant, Dieu seul entre chez toi. (bis.)

A l'hôpital, sur le champ de bataille,
Chair à scalpel, chair à canon, partout
Tu souffriras ; et lorsque sur la paille
Tu dormiras, la faim criera : debout !
Tu seras peuple enfin..... mais bon courage !
Souffrir, gémir, c'est la commune loi.
Sur un palais j'entends gronder l'orage ;
Dors, mon enfant, il glissera sur toi. (bis.)

MA BRUNETTE.

Refrain.

Le doux chant de ma Brunette,
Toute mignonnette,
Toute joliette,
Le doux chant de ma Brunette
Me fait nuit, et jour,
Rêver d'amour !

Parmi les fleurs de sa fenêtre,
Aux douces lueurs du matin,
Il faut la voir soudain paraître,
Montrant son visage lutin ;
Jamais l'oiseau que l'aube éveille,
Ne trouva même au fond des bois,
Un chant fait pour charmer l'oreille,
Comme celui que dit sa voix. (bis.)
Le doux chant, etc.

Il faut la voir, alerte et folle,
Oublieuse de son chemin,
Bondir après l'oiseau qui vole,
Et le poursuivre de la main.
Sur le cristal de la fontaine,
Elle se penche pour se voir ;
Brunette aux longs cheveux d'ébène
N'a jamais eu d'autre miroir. (bis.)
Les cheveux de ma Brunette, etc.

Il faut la voir chaque dimanche,
Avec son joli corset noir,
Son pied mignon, sa robe blanche,
Dans la chapelle du manoir.
Quelle est belle! O vierge Marie,
Avec son air chaste et pieux!

Il faut la voir, quand elle prie,
Lever ses yeux noirs vers les cieux. (bis.)
Ah!..les yeux noirs de ma Brunette, etc.

LES GIRONDINS.

Chant Révolutionnaire.

Air : *Connu.*

Par la voix du canon d'alarme
La France appelle ses enfants ;
Allons, dit le soldat, aux armes !
C'est ma mère, je la défends.
Mourir pour la patrie, (bis.)
C'est le sort le plus beau,
Le plus digne d'envie !
C'est le sort le plus beau,
Le plus digne d'envie !

Nous, amis, qui, loin des batailles,
Succombons dans l'obscurité,
Vouons du moins nos funérailles
A la France, à sa liberté !
Mourir pour la patrie, (bis.)
C'est le sort le plus beau, etc.

Frères, notre tâche s'achève,
Ensemble il nous faudra mourir;
En s'éteignant comme un doux rêve,
Chacun de nous tombe martyr.
Mourir pour la patrie, (bis.)
C'est le sort le plus beau, etc.

OH! DOUX AGE D'UN RÊVE.

AIR: *Connu.*

Oh! doux âge d'un rêve,
J'aimerais bien à courir
Sur la brillante grève,
Où les flots, où les flots vont mourir.
Mais un plus doux mystère
Met mon cœur en émoi,
Et ce que je préfère, (bis.)
Oh! chère amié, c'est toi.

J'aime un oiseau qui chante,
Le plus pur parfum des fleurs,
Une grâce touchante,
Un front lys, un front lys de candeur.

Mais un plus doux mystère
Met mon cœur en émoi,
Et ce que je préfère, (bis.)
Oh ! chère amie, c'est toi.

Si quelquefois Urgande,
Un royaume m'offrait ;
A cette riche offrande,
Oui, mon cœur, oui, mon cœur répondrait :
C'est beau sur cette terre,
D'être aimé comme un roi ;
Mais ce que je préfère, (bis.)
Oh ! chère amie, c'est toi.

Si ce temps renommé
Venait vite au trésor,
Oh ! fille bien aimée,
Oui, mon cœur répondrait encore :
C'est beau sur cette terre,
D'être aimé comme un roi,
Mais ce que je préfère, (bis.)
C'est d'être aimé de toi.

MA CHAUMIÈRE.

Pastorale.

AIR : *Connu.*

Pour trouver le parfait bonheur,
Dont le séjour est un mystère,
Consultez toujours votre cœur,
Que ce guide seul vous éclaire.
De vos ambitieux désirs
Fuyez la trompeuse lumière,
Et pour goûter de vrais plaisirs, (bis.)
Venez me voir dans ma chaumière. (ter.)

Là, vous jouirez des faveurs
Que me prodigue la nature,
Vous y verrez des fruits, des fleurs
Et le crystal d'une onde pure.
Si vous aimez un doux sommeil,
Venez dormir sur ma fougère;
Si vous aimez un doux réveil, (bis.)
Réveillez-vous dans ma chaumière. (ter.)

Zéphyr y parfume les airs
Des odeurs que la rose exhale ;
Vous entendrez les doux concerts
De la fauvette matinale.
Et si vous aimez la gaîté
Que donne un travail salutaire,
On la trouve avec la santé, (bis.)
Dans le jardin de ma chaumière. (ter.)

La fortune, pas des remords,
Souvent nous fait payer ses charmes ;
Moi, je vous offre des trésors
Qui ne coûtent jamais de larmes :
La paix du cœur, de vrais amis,
Mon chien, ma lyre et ma bergère,
Peu de livres, mais bien choisis, (bis.)
Voilà les biens de ma chaumière. (ter.)

JEAN NE MENT PAS.

AIR : *Connu.*

Tous les jours, pourquoi ma chère,
T'asseoir au bord du ruisseau ?
Ah ! ça n'est pas, je l'espère,
Pour te regarder dans l'eau.
Mais si, reprit Magdelaine,
Je ne vais à la fontaine
Rien que pour me voir là-bas :
Car Jean dit que je suis belle.
Et je veux, ajouta-t-elle,
Savoir si Jean ne ment pas. (bis.)

Pour bien voir ton doux visage,
C'est perdre là bien du temps,
Il suffira, je le gage,
Au plus de quelques instants.
Mais non, reprit Magdelaine,
Un mois suffirait à peine
Pour me tirer d'embarras.
Jean dit qu'en moi tout sait plaire,
Or, il faut du temps, grand'mère,
Pour voir si Jean ne ment pas. (bis.)

Çà, allons, dis-moi, ma fille,
Qu'a répondu le ruisseau;
Te dit-il la plus gentille
Du village et du hameau ?
Mais oui, reprit Magdelaine,
Baissant ses grands yeux d'ébène
Et en souriant tout bas.
Il vantait toute ma figure,
Mon pied, ma main, ma tournure,
Et dit que Jean ne ment pas. (bis.)

LE VIEUX CAPORAL.

AIR : *du Vilain, ou de Ninon chez madame Sévigné.*

UN avant! partez, camarades,
L'arme au bras, le fusil chargé.
J'ai ma pipe et vos embrassades;
Venez me donner mon congé.
J'eus tort de vieillir au service;
Mais pour vous tous, jeunes soldats,
J'étais un père à l'exercice. (bis.)
Conscrits, au pas!
Ne pleurez pas,

Ne pleurez pas,
Marchez au pas,
Au pas, au pas, au pas, au pas !

Un morveux d'officier m'outrage ;
Je lui fends !... il vient d'en guérir.
On me condamne, c'est l'usage :
Le vieux caporal doit mourir.
Poussé d'humeur et de rogomme,
Rien n'a pu retenir mon bras,
Puis, moi, j'ai servi le grand homme.
Conscrits, etc.

Conscrits, vous ne troquerez guères
Bras ou jambes contre une croix ;
J'ai gagné la mienne à ces guerres
Où nous bousculions tous les rois.
Chacun de vous payait à boire
Quand je racontais nos combats.
Ce que c'est pourtant que la gloire !
Conscrits, etc.

Robert, enfant de mon village,
Retourne garder tes moutons.
Tiens, des jardins vois l'ombrage :
Avril fleurit mieux nos cantons.

Dans nos bois, souvent dès l'aurore,
J'ai déniché de frais appas.
Bon Dieu ! ma mère existe encore !
Conscrits, etc.

Qui là-bas sanglote et regarde ?
Eh ! c'est la veuve du tambour.
En Russie, à l'arrière-garde,
J'ai porté son fils nuit et jour.
Comme le père, enfant et femme,
Sans moi restaient sous les frimas :
Elle va prier pour mon âme,
Conscrits, etc.

Morbleu ! ma pipe s'est éteinte.
Non, pas encore. Allons ! tant mieux.
Nous allons entrer dans l'enceinte ;
Çà, ne me bandez pas les yeux.
Mes amis, fâché de la peine,
Surtout ne tirez point trop bas,
Et qu'au pays Dieu vous ramène !
Conscrits, etc.

TU ME DIRAS POURQUOI JE PLEURE.

AIR : *Connu.*

Tu me diras pourquoi je pleure,
Quand je n'ai rien pour m'attrister,
Pourquoi je suis sombre à toute heure
Et pourquoi je vis sans gaîté;
Ma vie est couverte d'un voile
Qui intercepte le bonheur,
La nuit est pour moi sans étoiles,
Et le soleil est sans chaleur.

A vingt ans, dans la vie commune,
On a déjà beaucoup souffert;
Soit l'amour ou l'infortune,
A nos foyers viennent s'asseoir.
A cet âge où tout doit sourire,
Il y en a qui n'ont plus de pleurs,
Et dont l'âme ne peut suffire
A l'abondance des douleurs.

Toute coupe me fut amère,
Et jamais l'amour m'a sourit;

L'indifférence fut ma mère,
Et j'ai eu pour père l'oubli.
Jamais une âme douce et tendre
N'a paru comprendre mon cœur,
Et jamais je n'ai vu répandre
Une larme sur mes douleurs.

Toi à qui j'ai confié ma peine,
Ton noble cœur a tout compris ;
J'attends que tu me dises : je t'aime,
Pour la première fois de ma vie,
Dis-moi, puis-je espérer encore
Qu'une année sèchera mes pleurs ;
Ton regard est pour moi si fort,
Que j'espère encore au bonheur.

LE SOLEIL DE JUILLET.

AIR : *Connu.*

Vous souvient-il de ce jour où la France,
Prête à périr, sut changer son destin,
Quand l'éternel posa dans sa balance

Les droits du peuple et ceux d'un roi divin.
O juillet ! (ter) tu redis encore :
Liberté, (bis) fais luire ton soleil,
Sous notre drapeau tricolore,
Encore une nouvelle aurore,
La France (bis) sourit à ton réveil. } bis.

Vous souvient-il, dans sa profonde haine,
Qu'un roi bigot, dans sa déloyauté,
Avait rêvé l'inquisition des chaînes ?
Mais nous avions juré la liberté.
O juillet, etc.

Vous souvient-il de ce preux Lafayette,
Ce bon vieillard plus noble que les rois ?
Vous l'avez vu marcher à notre tête,
Guider le peuple et défendre ses droits.
O juillet, etc.

Vous souvient-il de ces jeunes élèves,
De ces héros, soldats improvisés ?
Ils s'écriaient en saisissant leurs glaives :
O liberté, tes fils seront vengés !
O juillet, etc.

Vous souvient-il qu'en rompant nos entraves,
Chacun de nous pleurait sur ses succès,
Paris entier sur la tombe des braves,
Fit résonner l'hymne des Marseillais.
O juillet, etc.

Vous souvient-il de ce cri de victoire,
Se mariant à l'écho des tambours ?
Oh ! de juillet conservons la mémoire,
A l'univers parlons de ces trois jours !
O juillet, etc.

LA VAGUE SE BRISE.

AIR : *Connu.*

REFRAIN.

La vague se brise,
Sur ma Yole où toujours
Je cherche la brise
Qui berce nos amours.

Nella, mon amoureuse,
Cette belle penseuse,
Quant la mer est houleuse
Se presse sur mon cœur;
Aussi quand la tempête
Vient gronder sur ma tête,
Je ris, je me fais fête, } bis.
Nella tremble de peur.

Quand le jour s'illumine
Par sa chaleur divine,
Nella sur ma poitrine
Cache son teint vermeil;
Pendant qu'elle respire,
Sur mon cœur qui soupire,
De loin l'on m'entend dire: } bis.
Brille encore, beau soleil.

BRISE DU SOIR.

AIR : *Connu.*

BRISE du soir, qui vient sur ma fenêtre
Bercer mes résédas et mes rosiers en fleurs ;
Brise errante du soir, tu passeras peut-être
Où vont tous mes soupirs, les rêves de mon [cœur. } bis.

Brise du soir, que ta plus douce haleine,
Ton souffle le plus doux et le plus amoureux,
S'épuise à soulever et déroule avec peine,
Sur son cou libre et nu, l'or de ses blonds [cheveux. } bis.

Brise du soir, murmure à son oreille,
Pour l'endormir tes bruits, tes concerts les plus doux,
Tandis que dans les pleurs, en priant, moi je [veille,
Et chante dans la nuit, seul, loin d'elle, à ge- [noux } bis.

LE ROI DE LA ROCHE.

Je suis roi de la roche,
On tremble à mon approche.

J'ai mon troupeau pour me nourrir,
Mon troupeau de chèvres errantes;
Et leur lait, qui ne peut tarir,
Sent le thym et les amarantes.
Un brigand du pays voisin,
Pour un peu de lait de ces chèvres,
Chaque soir approche à mes lèvres
Son outre de vin.

Je suis roi de la roche,
On tremble à mon approche.

La montagne abonde en chevreuil;
Malheur au gibier qui s'arrête
A la distance de mon œil;
J'ai toujours une balle prête.
Je suis bon pour un coup de main,
Et les brigands de la contrée
Me font partager la curée
Sur le grand chemin.

Je suis roi de la roche,
On tremble à mon approche.

J'ai des refrains et des chansons
Pour les bergères des collines
Qui cueillent parmi les buissons
Les mûres et les avelines.
Ma voix est un souffle du mal,
Malheur à celle qui m'écoute !
Mon chant lui verse goutte à goutte
Un philtre infernal.

Je suis roi de la roche,
On tremble à mon approche.

ADIEUX DE MARIE STUART.

AIR : *Connu.*

Adieu, charmant pays de France,
Que je dois tant chérir !
Berceau de mon heureuse enfance,
Adieu ! te quitter, c'est mourir.

Toi que j'adoptai pour patrie,
Et d'où je crois me voir bannir,
Entends les adieux de Marie,
France, et garde son souvenir.
Le vent souffle, on quitte la plage ;
Et peu touché de mes sanglots,
Dieu, pour me rendre à ton rivage,
Dieu n'a point soulevé les flots !
Adieu, etc.

Lorsqu'aux yeux du peuple que j'aime
Je ceignis les lys éclatants,
Il applaudit au rang suprême
Moins qu'aux charmes de mon printemps.
En vain la grandeur souveraine
M'attend chez le sombre Ecossais ;
Je n'ai désiré d'être reine
Que pour régner sur des Français.
Adieu, etc.

L'amour, la gloire, le génie,
Ont trop enivré mes beaux jours.
Dans l'inculte Calédonie
De mon sort va changer le cours.
Hélas ! un présage terrible
Doit livrer mon cœur à l'effroi !

J'a cru voir, dans un songe horrible,
Un échafaud dressé pour moi.
Adieu, etc.

France, du milieu des alarmes,
La noble fille des Stuarts,
Comme en ce jour qui voit ses larmes,
Vers toi tournera ses regards.
Mais, Dieu ! le vaisseau trop rapide
Déjà vogue sous d'autres cieux ;
Et la nuit, de son voile humide,
Dérobe tes bords à mes yeux !
Adieu, etc.

QUAND DE LOIN JE TE VOIS.

Romance.

Air : *Je n'ai qu'un seul désir.*

Quand de loin je te vois,
Parcourir la montagne ;
Le vent seul accompagne
Les doux sons de ta voix.

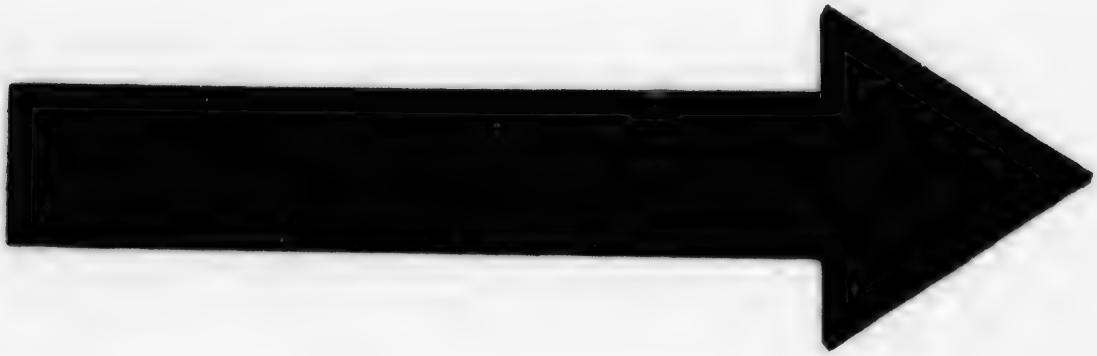
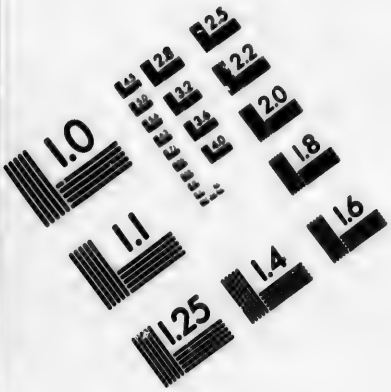
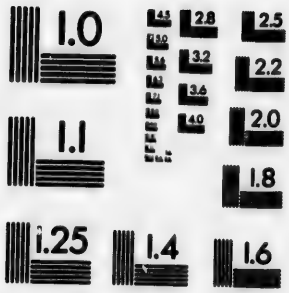
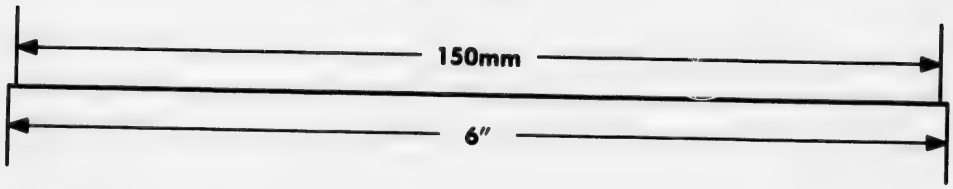


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







APPLIED IMAGE, Inc
1653 East Main Street
Rochester, NY 14609 USA
Phone: 716/482-0300
Fax: 716/288-5989

© 1993, Applied Image, Inc., All Rights Reserved

1.0
2.5
2.2
2.0
1.8
1.6
1.1
1.0

A ce vent qui soupire,
Ce que j'aime à redire,
Ne peux-tu, sans sourire,
L'écouter une fois ?
Ah, ah, ah, ah, ah, ah,
Ah, ah, ah, ah, ah, ah,
Ah, ah, ah, ah, ah, ah,
Ah,... ah,... ah,... ah,...

Quand de loin je te vois,
Te glisser sous l'ombrage,
Et te plaire aux ramages
Des oiseaux de nos bois,
J'essaie à t'apprendre
Un langage plus tendre;
Ne peux-tu pour l'entendre
T'arrêter une fois ?
Ah ! ah, ah, etc.

Quand de loin je te vois
Traverser la prairie,
Et les fleurs tant chéries
S'effeuiller sous tes doigts.
Je me dis : doux emblême,
La verrai-je de même,
Pour savoir si je l'aime,
S'effeuiller une fois ?
Ah ! ah, ah, etc.

LE VÉRITABLE AMI.

ROMANCE.

AIR : *Quand sur nos bords, elle me dit : je t'aime.*

J'IGNORE encor ce qu'amour me destine;
Mais l'amitié me dit en ce séjour :
Lindor, Lindor, laisse-là ta Caroline,
Et que l'honneur l'emporte sur l'amour.
Je ne dois plus d'une plainte incessante
Importuner l'Eternel aujourd'hui ;
Oui, je perdrai le cœur de mon amante
Pour conserver celui de mon ami ! } bis.

Jeunes amants, que le désir enflamme,
A votre amour gardez-vous d'obéir :
On peut aimer, adorer une femme;
Mais un ami, nous devons le chérir.
N'éteignez pas des sentiments durables,
Puisqu'en ce siècle on n'aime qu'à demi ;
Vous trouvez mille femmes aimables;
Mais pourrez-vous rencontrer un ami ?

De la forêt je traverse l'enceinte,
En voyageant dans l'ombre de la nuit.
Oh ! l'existence en ce lieu semble éteinte ;
L'oiseau nocturne à mon aspect s'enfuit.
Son cri plaintif vient frapper mon oreille,
Et dans mon cœur jette un mortel ennui :
Dieu ! tout ici repose et tout sommeille,
Et moi je pleure un généreux ami !

Dans la douleur et la monotonie
Un malheureux coule de tristes jours ;
Pour lui la nuit est pleine d'insomnie,
Et le chagrin le tourmente toujours.
En vain son bras repousse la misère,
La mort déjà le surmonte à demi ;
Mais tout à coup il se dresse, il espère :
Sur son chemin il rencontre un ami !

Jeunes beautés, on vous fait des outrages ;
Sexe enchanteur, dédaigne nos serments !
Fidèle ami, peut-être amant volage,
C'est de Lindor les plus vrais sentiments.
Et puis, un jour, à mon heure dernière,
Dans le tombeau pour toujours endormi,
Oh ! que mon corps, vaine et froide poussière
Soit arrosé des larmes d'un ami !

LE VAGUE.

AIR : *Connu.*

DANS le vague où je suis plongée
Et dans les intimes douleurs,
Je ne suis jamais soulagée
Que par mes soupirs et mes pleurs :
Au milieu du luxe où je nage,
Sur mes lèvres étincelant
Comme un éclair dans un nuage,
Mon rire n'est qu'un faux semblant.

O recherche incertaine !
O problême fatal !
Ah ! que grande est ma peine
A chercher l'idéal.

Rien ne me charme et ne m'attire
Parmi les choses que je vois,
Et c'est à peine si j'admire
La voûte du ciel ou des bois ;
Quand j'erre dans les avenues
De mon parc aux arbres taillés,

Je rêve par delà les nues
Des horizons plus émaillés.
O recherche, etc.

Des fleurs si rares de mes serres
Je n'ai plus souci désormais,
Ni de hôtes de mes volières,
Ni de tant de choses que j'aimais.
Je verrais sans pleurer la perte
De mes oiseaux de paradis,
Et de toi, ma perruche verte,
Qui répète ce que je dis!
O recherche, etc.

Que me fait ma jument de race
Dont l'œil noir est plein de douceur,
Vite comme le vent qui passe,
Qui m'aime à l'égal d'une sœur?
Que me font ma colombe blanche,
Mon angora, mon épagneul?
Qu'avec eux je joue et m'épanche,
Mon cœur n'en reste pas moins seul.
O recherche, etc.

Au sein de la foule dorée
Qui tourbillonne autour de moi,
Et m'appelle son adorée,

Plus d'un veut m'engager sa foi ;
Lequel choisir, lequel est digne
De cet amour illimité ?
Qui veut être pur comme un cygne
Et durer une éternité ?
O recherche, etc.

LES GUEUX.

AIR : *Connu.*

REFRAIN.

Les gueux, les gueux
Sont des gens heureux,
Ils s'aiment entr'eux,
Vivent les gueux !

Des gueux chantons la louange,
Que de gueux hommes de bien !
Il faut qu'enfin l'esprit venge
L'honnête homme qui n'a rien.
Les gueux, etc.

Oui, le bonheur est facile
Au sein de la pauvreté ;
J'en atteste l'évangile
J'en atteste ma gaîté.
Les gueux, etc.

Au Parnasse la misère
A longtemps régné, dit-on ;
Quel bien possédait Homère ?
Une besace, un bâton.
Les gueux, etc.

Vous qu'afflige la détresse,
Songez que plus d'un héros,
Dans le soulier qui le blesse,
Peut regretter ses sabots.
Les gueux, etc.

Du faste qui vous étonne,
L'exil punit plus d'un grand :
Diogène dans sa tonne
Brave en paix un conquérant.
Les gueux, etc.

D'un palais l'éclat vous frappe,
Mais l'ennui vient y gémir ;

On peut bien manger sans nappe,
Sur la paille, on peut dormir.
Les gueux, etc.

Quel Dieu se plait et s'agite
Sur ce grabat qu'il fleurit ?
C'est l'amour qui rend visite
A la pauvreté qui rit.
Les gueux, etc.

L'amitié que l'on regrette
N'a point quitté nos climats ;
Elle trinque à la guinguette,
Assise entre deux soldats.
Les gueux, etc.

ADIEUX DE LA MARIÉE.

Je viens vous faire mes adieux.
Moitié triste, moitié contente,
Du milieu de vous je m'absente,
Chères compagnes de mes jeux.
C'est le sort de toutes ; chacune

Un matin quitte la maison,
Pour suivre en tous lieux le garçon,
Qu'il fasse nuit ou clair de lune;

REFRAIN.

Chacune me suivra plus tard;
Ne me regrettez point, fillettes:
Accompagnez mon gai départ
De chansons et de chansonnettes.

Adieu, ma couchette au blanc ciel,
Toujours fraîche et toujours parée,
A quatre épingles étirée
Comme la nappe d'un autel;
La nuit, quand, les fenêtres closes,
La pluie à mes vitres battait,
Mon cœur allait et ressautait
Comme une mouche dans les roses.
Chacune me suivra plus tard; etc.

Adieu, les fleurs et les oiseaux!
Adieu, les fraises, les noisettes,
Et rondes aux sons des musettes,
Souliers fins et petits ciseaux!
Dès demain je serai fermière,
Peut-être mère avec le temps:

Pour soigner les petits enfants
Nous emmènerons la grand'mère.
Chacune me suivra plus tard ; etc.

L'ACCORD PARFAIT.

AIR : *C'est de s'aimer avec constance.*

La chose la plus nécessaire
Est le sujet que j'ai choisi :
Par son moyen jamais de guerre ;
Il cause à moi seul du souci ;
N'ayant point la voix robuste,
Je ne puis être satisfait
Q'en parvenant à chanter juste
L'accord parfait.

Pour le chanter, il faut connaître
Dans quels lieux il doit être admis ;
Cherchons, je le verrai peut-être
Entre les parents, les amis.
Non, car dans plus d'une famille
Je vois, pour cause d'intérêt,
Rompre du père et de la fille
L'accord parfait.

Observons bien si l'homme en place
Avec le public est d'accord ;
Non, non, quelque chose qu'il fasse
Le monde juge qu'il a tort.
C'est sans doute le mariage
Qui rendrait l'homme satisfait,
S'il pouvait rentrer en ménage
L'accord parfait.

Si les loges et le parterre
Sont d'un air tout différent,
L'auteur, l'acteur ne peuvent guère
Accommoder leur différend,
Ici, moi-même je m'anime,
Sans pouvoir trouver tout-à-fait,
De la raison et de la rime
L'accord parfait.

Est-ce à Paris, est-ce en province,
Qu'on peut rencontrer l'union,
Lorsque le sujet le plus mince
Peut diviser la nation ?
C'est donc à tort que je m'applique
A vouloir traiter ce sujet,
Puisqu'on ne trouve qu'en musique
L'accord parfait.

OUI, LE VOILA CELUI QUE J'AIME.

AIR: *Las! il fuit loin de son amie.*

N'ENTENDS-TU pas, dans nos campagnes,
Le chant joyeux de nos guerriers?
Ne vois-tu pas, dans nos montagnes,
De loin descendre leurs coursiers?
Mais le signal, à l'instant même,
Touche mes sens, frappe mon cœur.
Oui, le voilà celui que j'aime,
Il est constant, il est vainqueur. } bis.

Il m'a promis que si Bellone
Le ramenait sur nos remparts,
De loin je verrais sa couronne
Suspendue à ses étendards.
Mais le signal, à l'instant même,
Touche mes sens, frappe mon cœur.
Oui, le voilà, celui que j'aime,
Il est constant, il est vainqueur. } bis.

Le souverain de la nature
En m'offrant tes traits si jolis,

Orna ton aimable figure
Des trois couleurs que je chéris.
Malgré ta blancheur éclatante,
Tes yeux bleus peignent la douceur,
Ta bouche vermeille et charmante, } bis.
J'adore en toi ces trois couleurs.

O ma cocarde si jolie!
Je vais te faire mes adieux.
Quoi! tu pourrais, ma chère amie,
A jamais en priver mes yeux!
Blanc est candeur, bleu est constance,
Rouge nous point les feux d'amour;
Puisqu'on les abandonne en France, } bis.
Qu'amour les adopte à son tour.

LE SOMMEIL DU GRAND HOMME.

Romance.

Il dort ce héros dont la gloire
Verra la fin de l'avenir!
Il dort! on entend la victoire
Le rappeler par un soupir.

Tous avec moi versez des larmes,
Guerriers que respecta la mort !
Car vous direz, posant vos armes :
Il dort ! il dort ! (bis.)

Il dort ! hélas il faut le dire,
Pour ne se réveiller jamais !
Il dort et Clio va redire
Quel fut pour lui le nom français.
Oui, ce beau nom, vous dira-t-elle,
Pourrait être terrible encor.....
Mais le héros que je rappelle,
Il dort ! il dort ! (bis.)

Il dort, et sa tête repose
Sur les lauriers dûs au vainqueur.
Il dort et son apothéose
Se grave au temple de l'honneur.
Tous avec moi, versez des larmes,
Guerriers que respecta la mort ;
Car vous direz, posant vos armes :
Il dort ! il dort ! (bis.)

N. Aubin.

LA SUISSE LIBRE.

Flatteur, quand ta muse vénale
D'un maître altier fait l'objet de tes chants ;
Alors que ta lyre banale
Va ramper aux pieds des tyrans ;
Sur les bords du lac de Genève
Ma voix plus librement s'élève,
Son élan n'est point arrêté.
De l'Helvétie,
O ma patrie !
Moi, je chante la liberté. (ter.)

Quand par des tyrans avilie,
L'Europe esclave agite en vain ses fers ;
Quand le despotisme en furie
Parcourt, en grondant, l'univers ;
Du sein riant de ses campagnes,
Jusqu'au sommet de ses montagnes,
La Suisse dit avec fierté :
De l'Helvétie,
O ma patrie !
Moi, je chante la liberté. (ter.)

Liberté, lien de nos âmes,
Lorsque des rois enchaînent ton autel,
Embrâse toujours de tes flammes
Les cœurs des descendants de Tell.
Accours, Déesse fugitive ;
Puisse à jamais sur cette rive
Chacun dire avec vérité :
De l'Helvétie,
O ma patrie !
Moi, je chante la liberté. (ter.)

N. Aubin.

LA PRIÈRE D'UNE ORPHELINE.

Romance.

Air : *L'hyménée vous rassemble.*

J'entends dans nos montagnes
Le son du chalumeau,
Et déjà mes compagnes
S'assemblent sous l'ormeau.
Auprès de ma chaumière,
Seule je vais errer :
Las ! qui n'a plus de mère,
Ne songe qu'à pleurer. } bis.

Le chagrin, dès l'enfance,
M'environna toujours;
Mon père, loin de la France,
Vit terminer ses jours.
Auprès de ma chaumière,
Seule je vais errer;
Car, sans lui, sans ma mère,
Je n'ai plus qu'à pleurer.

Vainement, à la ville,
Jeune et riche seigneur,
En m'offrant un asile,
Me promet le bonheur.
Auprès de ma chaumière,
J'aime bien mieux errer;
Là repose ma mère,
Et là je veux pleurer.

Je ne trouve de guide
Que dans mon souvenir.
Des cieux où tu résides,
Daigne encor me bénir!
Auprès de ma chaumière
Où tu me vois errer,
Veille sur moi, ma mère,
Toi que j'aime à pleurer.

LA PARISIENNE.

AIR: *Peuple buveur, ami du verre.*

PEUPLE Français, peuple de braves,
La liberté rouvre ses bras;
On nous disait: Soyez esclaves!
Nous avons dit: Soyons soldats!
Soudain Paris, dans sa mémoire,
A retrouvé son cri de gloire:
En avant, marchons
Contre leurs canons;
A travers le fer, le feu des bataillons,
Courons à la victoire. (bis.)

Serrez vos rangs, qu'on se soutienne!
Marchons! chaque enfant de Paris
De sa cartouche citoyenne
Fait une offrande à son pays.
O jour d'éternelle mémoire!
Paris n'a plus qu'un cri de gloire:
En avant, etc.

La mitraille en vain nous dévore,
Elle enfante des combattants;
Sous les boulets voyez éclore
Ces vieux généraux de vingt ans.
O jour d'éternelle mémoire!
Paris n'a plus qu'un cri de gloire:
En avant, etc.

Pour briser leurs masses profondes,
Qui conduit nos drapeaux sanglants?
C'est la liberté des deux mondes,
C'est Lafayette en cheveux blancs.
O jour d'éternelle mémoire!
Paris n'a plus qu'un cri de gloire:
En avant, etc.

Les trois couleurs sont revenues,
Et la colonne avec fierté
Fait briller, à travers les nues,
L'ar-en-ciel de la liberté.
O jour d'éternelle mémoire!
Paris n'a plus qu'un cri de gloire:
En avant, etc.

Soldat du drapeau tricolore,
D'Orléans, toi qui l'as porté,

Ton sang se mêlerait encore
A celui qu'il nous a coûté.
Comme aux beaux jours de notre histoire,
Tu rediras ce cri de gloire :
En avant, etc.

Tambours, du convoi de nos frères
Roulez le funèbre signal ;
Et nous, de lauriers populaires
Chargeons leur cercueil triomphal.
O temple de deuil et de gloire !
Panthéon, reçois leur mémoire !
Portons-les, marchons,
Découvrons nos fronts.
Soyez immortels, vous tous que nous pleurons,
Martyrs de la victoire.

C. Delavigne.

RESTONS AU BAL.

AIR : *Connu.*

RESTONS au bal, ma sœur, écoute,
Il doit ici porter ses pas.
Il reviendra, je crois, sans doute ;
Que crains-tu, je ne l'aime pas,
Je le verrai sans jalousie.
Mais qui peut donc le retarder ;
Par pitié, ma sœur, je t'en prie,
O laisse-moi le regarder.

C'est lui, près d'une autre il s'avance,
Pour elle, a-t-il cueilli des fleurs ?
Va-t-ill'inviter à la danse ?
Il lui parle, oh ! cachons mes pleurs,
Son trouble le rend plus joli ;
Que peut-il donc lui demander ?
Par pitié, ma sœur, je t'en prie,
O laisse-moi le regarder.

Il vient vers nous, ma sœur, je tremble,
Mon cœur bat de crainte et d'espoir,

Reste avec moi, causons ensemble,
Mais non, non, je ne dois plus le voir.
Pour mieux punir sa perfidie,
Je veux tout ce soir le bouder ;
Mais le voici, je t'en supplie,
O laisse-moi le regarder.

PRÈS DU BERCEAU.

Romance.

Air : *Connu.*

Comme un pêcheur, quand l'aube est près d'éclore,
Cours épier le réveil de l'aurore
Pour lire au ciel l'espoir d'un jour serein,
Ta mère, enfant, rêve à ton beau destin :
Ange des cieux, que seras-tu sur terre ?
Homme de paix, ou bien homme de guerre ?
Prêtre à l'autel, beau cavalier au bal,
Brillant poète, orateur, général ?
En attendant, sur mes genoux,
Ange aux yeux bleus, endormez-vous !
En attendant, sur mes genoux,
Ange aux yeux bleus, endormez-vous !

Son œil le dit, il est né pour la guerre :
De ses lauriers comme je serai fière !
Il est soldat, le voilà général !
Il court, il vole, il devient maréchal !
Le voyez-vous, au sein de la bataille,
Le front radieux, traverser la mitraille ?
L'ennemi fuit : tout cède à sa valeur.
Sonnez, clairons ; car mon fils est vainqueur.
En attendant, sur mes genoux,
Beau général, endormez-vous ! }

Mais non, mon fils, ta mère en ses alarmes
Craindrait pour toi le jeu sanglant des armes ;
Coule plutôt tes jours dans le saint lieu,
Loin des périls, sous les regards de Dieu !
Sois cette lampe à l'autel allumée,
De la prière haleine parfumée ;
Sois cet encens qu'offre le séraphin
A l'Eternel avec l'hymne divin !
En attendant, sur mes genoux,
Mon beau lévite, endormez-vous ! } bis.

Pardon, mon Dieu, dans ma folle tendresse,
J'ai de vos lois méconnu la sagesse.
Si j'ai péché, ne punissez que moi !
J'ai seule, en vous, Seigneur, manqué de foi !

Près d'un berceau, le rêve d'une mère
Devrait toujours n'être qu'une prière.
Daignez, mon Dieu, choisir pour mon enfant,
Vous voyez mieux et vous l'aimez autant.
Et toi, mon ange aux yeux si doux,
Repose en paix sur mes genoux !

NINETTE.

AIR : *Connu.*

REFRAIN.

Comme l'oiseau qui vole,
Fais glisser ma gondole ;
Dejà la barcarole
Retentit alentour.
Du doge c'est la fête,
St. Marc au jeu s'apprête ;
Narguons vents et tempête,
Pour nous, ah ! quel beau jour !
Au souffle de la bise,
Vite, gagnons Venise,
Ninette m'est promise, } bis.
Implore mon retour. }

Ah! quel plaisir, quel bonheur,
Quand, aux pieds de ma jeune maîtresse,
Je viendrai déposer le prix de ma tendresse,
De ses tendres serments que réclame son cœur.
Comme l'oiseau qui vole, etc.

Hâtons-nous, hâtons-nous,
C'est demain que Pédro, mon vieux père,
Pour combler tous mes vœux, s'unissant à ma mère,
D'allégresse enivré, doit bénir notre hymen.
Comme l'oiseau qui vole, etc.

LES LANCIERS POLONAIS.

Air : *Ici commence ton voyage.*

Dans la froide Scandinavie,
Du héros retentit le nom ;
Soudain la Pologne asservie
Se lève pour Napoléon.
Il avait brisé les entraves
De ce peuple ami des Français,
La France au rang de ses braves
Compta les lanciers Polonais.

Sans regret quittant leur patrie,
Pour Napoléon les guerriers
Vont au fond de la Sibérie
Cueillir des moissons de lauriers.
Partout la gloire les appelle,
Ils volent à de beaux succès,
Et partout la gloire est fidèle
Aux braves lanciers Polonais.

Quand la fortune trop volage
Et la plus noire trahison
Ensemble ont trahi le courage
De notre grand Napoléon,
Il fit, en déposant les armes,
De tristes adieux aux Français,
Et l'on vit répandre des larmes
Aux braves lanciers Polonais.

Napoléon, l'âme attendrie,
Leur dit dans ce cruel moment :
Retournez dans votre patrie,
Je vous remets votre serment.
Il croyait, dans son triste asile,
N'être suivi que des Français,
Mais il trouva encore dans son île
Ses braves lanciers Polonais.

O vous qu'à nos belles journées
La gloire a fait participer,
Polonais, de vos destinées
Le ciel enfin doit s'occuper.
Mais fussiez-vous dans les alarmes,
Amis, nous n'oublierons jamais
Que nous avions pour frères d'armes
Les braves lanciers Polonais.

CHRÉTIENNE AUX GRANDS YEUX BLEUS.

AIR : *Quand je veux, etc.*

CHRÉTIENNE aux grands yeux bleus,
Dont mon âme est épriso,
Il faut donc te quitter ;
Bientôt je dois partir,
En te disant adieu ;
Mon pauvre cœur se brise.
Dans les premiers combats,
Oui, je voudrais mourir.

Refrain.

Pourquoi faut-il que la loi me défende
De m'attacher à toi, pour qui j'ai tout quitté.
Je dois partir, Allah me le commande,
Pour conquérir et gloire et liberté.

Enfant, j'aurais voulu
Te consacrer ma vie,
Vivre de ton amour,
Mourir à tes genoux.
J'aurais quitté pour toi
Mon frère, ma patrie,
Cahol mon noir coursier,
Dont l'ennemi est jaloux.
Pourquoi faut-il que la loi me défende, etc.

Je vois ton doux regard
Se voiler d'une larme,
Tu souffres comme moi;
D'un adieu sans espoir,
Enfant, cache-le moi,
Car céder à tes charmes,
Ce serait parjurer
Et trahir mon devoir.
Pourquoi faut-il que la loi me défende, etc.

LE BON PASTEUR.

AIR : *Connu.*

Bons habitants du village,
Prêtez, l'oreille un moment ;
Ma morale est douce et sage,
Et toute de sentiment.
Vous saurez bien me comprendre,
C'est mon cœur qui parlera ;
Quand vous pourrez, venez m'entendre,
Et le bon Dieu vous bénira.

Aux vignes, dans les vendanges,
Aux champs, pendant les moissons,
De Dieu chantez les louanges,
Il sourit à vos chansons :
Quand le plaisir, dans la plaine,
Le soir vous appellera,
Dansez gaîment sous le vieux chêne,
Et le bon Dieu vous bénira.

Un soldat que le froid glace,
Le soir vient-il à pas lents

Vous demander une place
Près de vos foyers brûlants;
Sans connaître la bannière
Sous laquelle il s'illustra,
Vite, ouvrez-lui votre chaumière,
Et le bon Dieu vous bénira.

De vos gerbes si nombreuses
Pour moi ne détachez rien :
Vos familles sont heureuses,
Leur bonheur suffit au mien,
Ménagez votre abondance
Pour celui qui pâtira :
Payez la dîme à l'indigence,
Et le bon Dieu vous bénira.

Loin des cendres de sa mère,
Chez vous un pauvre exilé
Dévorait sa peine amère;
Vers lui Dieu l'a rappelé.
Qu'importe si sa prière
De la vôtre différa;
Priez pour lui, c'est votre frère,
Et le bon Dieu vous bénira.

DE T'ADORER SANS JALOUSIE.

AIR : *Quand tout renait à l'espérance.*

De t'adorer sans jalousie,
Mon cœur ne peut te l'assurer,
Mais de t'aimer toute ma vie,
A tes pieds je viens te le jurer.
Semblable au papillon volage,
Toutes les fleurs s'entrouvreront pour toi ;
Peu m'importe tous les badinages, } bis.
Pourvu que tu n'aimes que moi.

Si le temps, chargé d'un nuage,
Parfois vient troubler nos amours ;
Va, ne crains rien, après l'orage,
Il va renaître de beaux jours.
De t'adorer c'est mon bien suprême,
Mon seul bonheur n'existe que par toi.
Va, je serai toujours le même, } bis.
Pourvu que tu n'aimes que moi.

Quand viendra la mort elle-même,
Plus tôt m'arracher de tes bras,

Parti pour la rive lointaine,
Dis-moi, tu me regretteras ;
Tu m'entendras dans l'autre vie,
Tout doucement je t'appellerai vers moi.
Tu reviendras, mon bon ami, } bis.
Jure que tu n'as aimé que moi.

CHANT DE L'OUVRIER.

AIR : *Connu.*

BON ouvrier, voici l'aurore
Qui te rappelle à tes travaux ;
Ce matin, travaillons encore,
Le soir sera pour le repos.
Tout seul on s'ennuie à l'ouvrage,
Pour l'abréger on le partage,
A ton aide chacun viendra ;
Du courage, à l'ouvrage,
Les amis sont toujours là. (bis.)

Bon ouvrier, c'est le dimanche
Que tout chagrin est oublié ;
Quelle gaîté naïve et franche !

Trinquons un verre à l'amitié.
Boire seul est un outrage,
En bon compagnon l'on partage
Cette bouteille que voilà.
Du courage, etc.

Bon ouvrier, quand la tendresse
De l'hymen te fait une loi ;
Quand à ta gentille maîtresse
Tu donnes ton cœur et ta foi :
Prends garde, ne sois pas volage ;
Car si tu négliges ton ouvrage,
Un autre te remplacera.
Du courage, etc.

LA BÉNÉDICTION D'UN PÈRE.

AIR : *Connu.*

Ma fille, ô ma fille chérie,
Pour me quitter tu te mets à genoux,
Tu vas donc laisser ta patrie
Et le toit paternel,
Pour le toit d'un époux.

Pour la première fois ta chambre sera vide,
J'irai prêter l'oreille au doux bruit de tes pas ;
Dans le foyer désert, dans le jardin aride,
Pour la première fois, je ne l'entendrai pas.

Et pourtant sois heureuse, } bis.
Suis l'époux }
Avec qui je t'unis.
Et pourtant sois heureuse,
Enfant, je te bénis.

Mais Dieu commande à la femme
De tout quitter pour suivre son époux ;
Sans pleurs, sans regret dans ton âme,
Tu dois suivre celui qui t'exile de nous.
Donne-lui tout ton cœur et ta pensée entière ;
A lui seul maintenant, à lui tout ton amour.
Mais garde un souvenir, mon enfant, pour ton père,
Qui, séparé de toi, va pleurer plus d'un jour.

Et vous, vous à qui je confie
Un bien si doux, un bien si précieux,
Je vous donne plus que ma vie ;
A seize ans, je la nommais le plaisir de mes yeux.
Vous me remplacerai près d'elle sur la terre,
Vous me l'avez juré, vous le jurez encore.

Et puis si vous l'aimez comme l'aimait son père,
Ah ! vous aurez payé le prix de mon trésor.

Si ma fille est heureuse,
Dans mon cœur, } bis.
Ah ! vous serez unis,
Dans mon cœur avec elle :
Tous deux, je vous bénis.

LE LAURIER ET LA ROSE.

Air : *Lorsque jadis l'aile de la victoire.*

Noble laurier sait parer la vaillance ;
Rose d'amour est la reine des fleurs ;
Rose d'amour embellit l'existence,
Noble laurier fait verser bien des pleurs,
Mais dans ces lieux où la gloire repose,
Dans mon pays où tout homme est guerrier,
Chaque Français se pare d'un laurier
Comme une belle d'une rose. } bis.

Vaillant, heureux, en amour comme en guerre,
Si le Français brave tous les hasards

Que l'on rencontre au temple de Cythère,
Que l'on rencontre aux nobles champs de Mars,
De cette ardeur sachez quelle est la cause :
C'est qu'au retour d'un combat meurtrier,
Près de sa belle il dépose un laurier,
Qu'il échange contre une rose. } bis.

Si nos soldats, bravant la mort en face,
Surent trouver un glorieux trépas,
Dans tous nos cœurs n'ont-ils pas une place ?
A cette mort je trouve des appas.
Sur leurs tombeaux que mainte larme arrose,
Pour rendre hommage à plus d'un preux guerrier,
Nous planterons pour ombrage un laurier,
Nous effeuillerons une rose. } bis.

Pour établir un juste parallèle,
Noble laurier nous offre la valeur,
Rose d'amour nous montre la plus belle :
Auprès des deux l'on trouve le bonheur.
Près de Vénus des fleurs à peine écloses,
Mars n'est-il pas un de nos grenadiers ?
Le soldat meurt sur un lit de lauriers,
La beauté sur un lit de roses. } bis.

LA GUERRE EST DÉCLARÉE.

AIR : *Connu.*

MON fils, la guerre est déclarée,
J'entends le canon retentir,
Laisse-là ta mère éplorée ;
Mon fils, mon fils, il faut partir.
Du palais et de la chaumière,
Du fond des villes et des hameaux
Chacun accourt sous les drapeaux,
En s'écriant : à la frontière. (bis.)

REFRAIN.

Mon fils, mon fils, fais-toi soldat,
Laisse-là ta mère chérie,
Je prierai Dieu, vole au combat ;
L'homme combat, la femme prie.
Honneur, honneur, oh ! mon enfant,
A qui succombe en combattant,
En combattant pour la patrie,
Pour la patrie.

Il m'en souvient, c'était à ton âge,
Qu'un jour, un jour comme aujourd'hui,
Ton père quitta le village,
Au bruit du canon ennemi,
Une croix à sa boutonnière ;
Deux ans plus tard il m'épousa,
Tout le village te le dira :
Combien j'étais heureuse et fière ! (bis.)

L'an d'après notre mariage,
La guerre, hélas ! recommença,
Et mécontent de son courage,
Ton père tous deux nous laissa.
Cette fois, douleur bien amère,
Au retour de tous nos soldats,
Lui seul, mon fils, ne revint pas.
Juge des larmes de ta mère,
Mon fils, il faut venger ton père. (bis.)

LES SOUVENIRS.

AIR : *O mon pays ! heureuse terre !*

COMBIEN j'ai douce souvenance
Du joli lieu de ma naissance !
Ma sœur, qu'ils étaient beaux ces jours
De France !
O mon pays, scis mes amours !
Toujours !

Te souvient-il que notre mère,
Au foyer de notre chaumière,
Nous pressait sur son cœur joyeux,
Ma chère ?
Et nous baisions ses blancs cheveux,
Tous deux.

Te souvient-il du lac tranquille
Qu'effleurait l'hirondelle agile ?
Du vent qui courbait le roseau
Mobile,
Et du soleil couchant sur l'eau,
Si beau ?

Ma sœur, te souvient-il encore
Du château que baignait la Daure,
Et de cette tant vieille tour
Du Maure,
Dont l'airain sonnait le retour
Du jour ?

Te souvient-il de cette amie,
Tendre compagne de ma vie ?
Dans les bois, en cueillant la fleur
Jolie,
Hélène pressait sur son cœur
Mon cœur !

Oh ! qui me rendra mon Hélène;
Et ma montagne et le grand chêne ?
Leur souvenir fait tous les jours
Ma peine :
Mon pays sera mes amours
Toujours !

LE VIEUX DRAPEAU.

AIR : *Connu.*

De mes vieux compagnons de gloire
Je viens de me voir entouré ;
Mes souvenirs m'ont enivré,
Le vin m'a rendu la mémoire :
Fier de mes exploits et des leurs,
J'ai mon drapeau dans ma chaumière.
Quand secoûrai-je la poussière } bis.
Qui ternit ses nobles couleurs ? }

Il est caché sous l'humble paille
Où je dors pauvre et mutilé,
Lui qui, sûr de vaincre, a volé
Vingt ans de bataille en bataille !
Chargé de lauriers et de fleurs,
Il brilla sur l'Europe entière.
Quand secoûrai-je, etc.

Ce drapeau payait à la France
Tout le sang qu'il nous a coûté :
Sur le sein de la liberté,

Nos fils jouaient avec sa lance.
Qu'il prouve encore aux oppresseurs
Combien la gloire est roturière !
Quand secoûrai-je, etc.

Son aigle est resté dans la poudre,
Fatigué de lointains exploits :
Rendons-lui le coq des Gaulois ;
Il sut aussi lancer la foudre.
La France, publiant ses douleurs,
Le rebénira libre et fière.
Quand secoûrai-je, etc.

Las d'errer avec la victoire,
Des lois il deviendra l'appui ;
Chaque soldat fut, grâce à lui,
Citoyen aux bords de la Loire.
Seul il peut voiler nos malheurs ;
Déployons-le sur la frontière.
Quand secoûrai-je, etc.

Mais il est là près de mes armes ;
Un instant osons l'entrevoir.
Viens, mon drapeau ! viens, mon espoir !
C'est à toi d'essuyer mes larmes,
D'un guerrier qui verse des pleurs

Le ciel entendra la prière :
Oui je secoûrai la poussière } bis.
Qui ternit tes nobles couleurs ! }

L'ORAGE.

AIR : *Louise, ma bien-aimée.*

LISE, ma douce amie,
Vois donc le temps qu'il fait ;
Déjà tombe la pluie,
Rentrons dans ce châlet.
Regarde ce nuage,
Il est tout chargé d'eau ;
Laissons passer l'orage, (bis.)
Le temps deviendra beau. (ter.)

Lise, ma douce amie,
Toi qui sais tant charmer,
Que j'aimerais la vie,
Si tu voulais m'aimer.
Car si ta foi me jure
Amour jusqu'au tombeau,
Pour moi je te l'assure, (bis.)
Le temps deviendra beau. (ter.)

Lise, ma douce amie,
Un baiser seulement,
Un baiser, je t'en prie,
A ton fidèle amant.
Non, non, dit la bergère,
Car on trompe au hameau ;
Adieu, près de ma mère (bis.)
Le temps deviendra beau. (ter.)

SI ÇA T'ARRIVE ENCORE.

AIR : *Connu.*

Je ne veux pas vous regarder ;
Monsieur, cessez votre prière ;
Quoi ! vous osez me demander
Ce qui peut causer ma colère ?
De rubans vous avez paré
La houlette d'Isaure.....
Ah ! Colin, je me fâcherai,
Si ça t'arrive encore,
Ah ! Colin, je me fâcherai,
Si ça t'arrive encore.

L'autre soir, sous ce bois épais,
Tout occupé de la coquette,
Vous lui répétiez les couplets
Que vous avez faits pour ma fête.
On ne chante un tendre refrain
Qu'à celle qu'on adore.
Colin, je mourrai de chagrin,
Si ça t'arrive encore,
Colin, je mourrai de chagrin,
Si ça t'arrive encore.

Moi ! je pourrais vous pardonner !
Allez ! vous n'avez plus d'amante.
Ah ! c'est assez me chagriner :
Je pleure..... mais je suis contente.
Tous vos serments sont superflus,
Retournez près d'Isaure.
Pour moi je ne vous aime plus,
Si ça t'arrive encore,
Non, non, je ne vous aime plus,
Si ça t'arrive encore.

CHANSON BACHIQUE.

AIR : *Connu.*

Verse, verse, verse à plein verre;
Verse, verse jusqu'à demain !

BUVONS toujours, ne craignons rien, mon frère;
Nous savons bien
Que le vin nous soutient :
Aux buveurs d'eau déclarons tous la guerre,
Enivrons-nous de ce bon jus divin.
Verse, verse, verse à plein verre,
Verse, verse jusqu'à demain.

Je fus épris d'une beauté trop fière ;
Un franc mépris
De mes feux fut le prix.
Je la pleurai pendant une heure entière,
Mais le bon vin dissipa mon chagrin.
Verse, verse, verse à plein verre,
Verse, verse jusqu'a demain.

Et quand je bois je règne sur la terre,
Et je me crois
Le plus puissant des rois.
Je brave tout, la grêle, le tonnerre;
En franc buveur je nargue le destin.
Verse, verse, verse à plein verre,
Verse, verse jusqu'à demain.

Sots médecins, qui dépeuplez la terre,
A tous nos maux
Vos remèdes sont faux.
Mais le bon vin fut toujours salutaire;
A tous les maux ce remède est certain.
Verse, verse, verse à plein verre,
Verse, verse jusqu'à demain.

Un jour le temps, de sa main meurtrière,
De mes vieux ans
Tranchera les instants.
A mes amis, en fermant la paupière,
Je redirai, tenant un verre en main:
Verse, verse, verse à plein verre,
Verse, verse, verse tout plein!

MON AIEULE.

AIR : *Connu.*

Je ne crois pas qu'elle soit morte,
Ma belle aïeule aux cheveux blancs ;
Chaque soir, elle ouvre ma porte,
Et vers mon lit vient à pas lents :
Seulement je la vois plus belle ;
L'azur vif est moins radieux
Que son visage et sa prunelle,
Ravivés aux splendeurs des cieux.

REFRAIN.

Mon aïeule au jeune sourire,
Des cieux lointains votre séjour,
A notre ciel revenez luire
Pour y consoler mon amour.

Quand le coq matinal vous chasse
Et vous renvoie à votre lieu,
Nul autre ne tient votre place
A votre table au coin du feu.
Absente je vous vois encore,

J'entends encore, où vous étiez,
Sous vos doigts le fuseau sonore,
Le rouet bruyant sous vos pieds.
Mon aïeule au jeune sourire, etc.

Quand mon âme penche inquiète
Entre deux projets hasardeux,
J'attends votre signe de tête
Avant d'oser dire : Je veux !
Aucune erreur ne vous égare,
Victorieuse de la mort,
Et vos yeux doivent être un phare
Qui mène toujours à bon port.
Mon aïeule au jeune sourire, etc.

Quand ma trame sera tissée,
Quand mon œil jettera mourant
Les vestiges d'une pensée
A l'eau du terrestre torrent,
Au seuil de la vie éternelle,
Mon aïeule, je vous attends ;
C'est vous qui pousserez mon aile
A franchir les bornes du temps.
Mon aïeule au jeune sourire, etc.

V'LA C'QUE C'EST QUE D'ÊT' PAPA.

AIR : *V'la c'que c'est qu'd'aller au bois.*

MON Dieu ! mon Dieu ! quel embarras
Qu'd'avoir un' fille sur les bras.
On se dit, dès son plus bas âge :
" Sera-t-elle sage ?
Heureuse en ménage ?"
Pendant quinze ans on n'pens' qu'à ça...
V'la c'que c'est que d'êt' papa.

A quatre ans quel maudit sabat !
Ça crie, ou ça mord, ou ça bat :
Pour rendre l'espiègle muette
On lev' la jaquette,
On soufflette, on fouette :
Puis un baiser vient gâter ça...
V'la c'que c'est que d'êt' papa.

A huit ans ça veut babiller,
Ça veut trancher, ça veut briller :
Soir et matin la p'tit' coquette
N'rêve que toilette ;

Il faut qu'on achète
Colliers par-ci, brac'lets par là...
V'là c'que c'est que d'êt' papa.

C'est à douze ans qu'faut voir venir
Des maîtres à n'en plus finir !
Danse, dessin, musique, histoire,
Enflent la mémoire...
C'est la mer à boire !
Au bout du mois faut payer ça...
V'là c'que c'est que d'êt' papa.

Mais p'tit à p'tit v'là qu'ça grandit,
Qu'çà s'embellit, qu'ça s'arrondit...
D'not' fille on vante la figure,
L'esprit, la parure,
Le ton, la tournure,
Et nous mordons à c't ham'con là...
V'là c'que c'est que d'êt' papa.

Un beau garçon s'présente enfin,
Doux, honnête et l'cœur sur la main ;
D'plaisir, d'amour son cœur pétille...
Il plaît à la fille,
A tout' la famille ;
L'père enchanté dit : Touchez-là...
V'là c'que c'est que d'êt' papa.

Les bans sont bientôt publiés,
Et les jeunes gens mariés ;
Au Cadran-Bleu l'festin s'ordonne ;
L'mari qui le donne
D'plaisir déraisonne,
En pensant qu'un jour il dira :
V'là c'que c'est que d'ét' papa.

A la fin du joyeux repas,
Au couple heureux on tend les bras ;
L'un quittant sa place et son verre,
Saute au cou d'la mère,
L'autre au cou du père
Qui pleure, et dit en voyant ça :
V'là c'que c'est que d'ét' papa.

MARGUERITE.

Air : *Connu.*

Ma fleur, ce n'est pas la pervenche ;
Ma fleur d'amour, mon doux trésor,
C'est une marguerite blanche
Que nuance un beau reflet d'or.

Mais, las ! autour d'elle bourdonne
Essaim folâtre et dangereux :
Faut-il que sa blanche couronne
S'effeuille aux doigts des amoureux !

REFRAIN.

Que Dieu t'abrite
Contre l'aquilon,
O marguerite,
Astre du vallon !

Tes sœurs, moins que toi fortunées,
Heureuse fleur ! le plus souvent,
Dans la prairie abandonnées,
Voient leurs débris jetés au vent ;
Mais toi, l'ombrage d'un grand chêne
Te garantira des autans,
Et l'eau d'une claire fontaine
Éternisera ton printemps.
Que Dieu t'abrite, etc.

Pourtant, s'il faut que l'on te cueille,
Que ce soit un naïf amant
Qui te répète à chaque feuille :
" Je l'aime passionnément,
Et, pour prix d'une telle flamme,

Je n'ose demander à Dieu
Qu'une parcelle de son âme.
Blanche fleur ! m'aime-t-elle un peu ? "
Que Dieu t'abrite, etc.

LE LAVOIR.

AIR : *Connu.*

REFRAIN.

Tous les jours, moins le dimanche,
On entend (bis.) le gai battoir
Battre la lessive blanche
Dans l'eau verte du lavoir.

UNE rigole en vieux chêne
Au lavoir amène l'eau
De la colline prochaine
Où se tient caché l'écho,
L'écho qui jase et babille,
Et redit tous nos luzzis :
Car nous lavons en famille
Tout le linge du pays.
Tous les jours, etc.

La margelle est une pierre
Aussi lisse qu'un miroir ;
Un vieux toit fourni de lierre
Tient à l'abri le lavoir :
De l'iris les feuilles vives
Y dardent leurs dards pointus,
Pour embaumer nos lessives
Sa racine a des vertus.
Tous les jours, etc.

La vieille branlant mâchoire,
Qui se souvient de cent ans,
Conte aux jeunes quelque histoire
Aussi vieille que le temps.
C'est satan qui se démène
Dans le corps d'un vieux crapaud,
Ou bien c'est quelque âme en peine,
Qui, la nuit, vient troubler l'eau.
Tous les jours, etc.

Tout en jasant, la sorcière
Tord son linge à tour de bras,
Auprès fume une chaudière,
C'est comme aux anciens sabbats.
Mais dans un coin la fillette
Qui veut plaire à son galant,
Mire dans l'eau sa cornette,

Sa ceinture et son bras blanc.
Tous les jours, etc.

PIERRE DUPONT.

LES BOSSUS.

AIR : *Connu.*

DEPUIS longtemps je me suis aperçu
De l'agrément qu'on a d'être bossu.
Polichinelle en tous lieux si connu,
Toujours chéri, partout si bien venu,
Qu'en eût-on dit s'il n'eût été bossu ?

Loin qu'une bosse soit un embarras,
De ce paquet on fait un fort grand cas.
Quand un bossu l'est derrière et devant,
Son estomac est à l'abri du vent,
Et ses épaules sont plus chaudement.

Tous les bossus ont ordinairement
Le ton comique et rempli d'agrément.
Quand un bossu se montre de côté,
Il règne en lui certaine majesté,
Qu'on ne peut voir sans en être enchanté.

Si j'avais eu les trésors de Crésus,
J'aurais rempli mon palais de bossus.
On aurait vu près de moi, nuit et jour,
Tous les bossus s'empresser tour à tour
De montrer leur éminence à ma cour.

Dans mes jardins, sur un beau piédestal,
J'aurais fait mettre un Esope en métal,
Et, par mon ordre, un de mes substituts
Aurait gravé près de ces attributs :
Vive la bosse et vivent les bossus !

Concluons donc, pour aller jusqu'au bout,
Qu'avec la bosse on peut passer partout ;
Qu'un homme soit ou fantasque ou bourru,
Qu'il soit chassieux, malpropre, mal vêtu :
Il est charmant, pourvu qu'il soit bossu.

LA VARSOVIENNE.

AIR : *Connu.*

IL s'est levé, voici le jour sanglant ;
Qu'il soit pour nous le jour de délivrance !
Dans son essor, voyez notre aigle blanc
Les yeux fixés sur l'arc-en-ciel de France.
Au soleil de juillet, dont l'éclat fut si beau,
Il a repris son vol, il fend les airs, il crie :
Pour ma noble patrie,
Liberté, ton soleil ou la nuit du tombeau !

REFRAIN.

Polonais, à la baïonnette !
C'est le cri par nous adopté ;
Qu'en roulant le tambour répète :
A la baïonnette !
Vive la liberté !

" Guerre !...A cheval, Cosaques des déserts !
" Sabrons, dit-il, la Pologne rebelle.
" Point de Balkans : ses champs nous sont ouverts ;
" C'est au galop qu'il faut passer sur elle."

Halte! n'avancez pas: ses Balkans sont nos corps;
La terre où nous marchons ne porte que des braves,
Rejette les esclaves,
Et de ses ennemis ne garde que les morts.
Polonais, etc.

Pour toi, Pologne, ils combattront tes fils,
Plus fortunés qu'au temps où la victoire
Mêlait leur cendre aux sables de Memphis,
Où le Kremlin s'écroula sous leur gloire.
Des Alpes au Thabor, de l'Ebre au Pont-Euxin,
Ils sont tombés, vingt ans, sur la rive étrangère;
Cette fois, ô ma mère!
Ceux qui mourront pour toi dormiront sur ton sein.
Polonais, etc.

Viens, Kosciuszko, que ton bras frappe au cœur
Cet ennemi qui parle de clémence;
En avait-il quand son sabre vainqueur
Noyait Praga dans un massacre immense?
Tout son sang va payer le sang qu'il prodigua,
Cette terre en a soif, qu'elle en soit arrosée:
Faisons, sous sa rosée,
Reverdir les lauriers des martyrs de Praga.
Polonais, etc.

Allons, guerriers, un généreux effort !
Nous les vaincrons ; nos femmes les défient.
O mon pays, montre au géant du Nord
Le saint anneau qu'elles te sacrifient,
Que par notre victoire il soit ensanglanté ;
Marche, et fais triompher au milieu des batailles
L'anneau des fiançailles,
Qui l'unit pour toujours avec la liberté.
Polonais, etc.

A nous, Français ! les balles d'Iéna
Sur ma poitrine ont inscrit mes services !
A Marengo, le fer la sillonna ;
De Champ-Aubert comptez les cicatrices.
Vraincre et mourir ensemble autrefois fut si doux !
Nous étions sous Paris... Pour de vieux frères d'armes
N'aurez-vous que des larmes ?
Frères, c'était du sang que nous versions pour vous !
Polonais, etc.

O vous, du moins, dont le sang glorieux
S'est, dans l'exil, répandu comme l'onde,
Pour nous bénir, mânes victorieux,
Relevez-vous de tous les points du monde !
Qu'il soit vainqueur, ce peuple, ou martyr comme vous !
Sous le bras du géant, qu'en mourant il retarde,

Qu'il tombe à l'avant-garde,
Pour couvrir de son corps la liberté de tous.
Polonais, etc.

PRIÈRE DES ENFANTS.

AIR : *Connu.*

DIEU ! le petit enfant
Sur ta gloire infinie
En sait autant
Que le savant,
Que le plus grand génie.

Le plus petit oiseau
S'évertue à te plaire ;
L'humble roseau,
La terre et l'eau
Te chantent leur prière.

Répands à pleines mains
Tes dons sur la nature :
Les fruits, les grains,
Les doux raisins,
Que tous aient leur pâture !

Fais que les ennemis,
Oubliant leurs querelles,
Vivent unis
Et soient épris
Des beautés éternelles!

Dieu de bonté, répands
Des trésors de tendresse
Sur nos parents :
Que leurs enfants
Honorent leur vieillesse!

FLEUR DE MARIE.

ROMANCE.

AIR : *Dès mon enfance cet auteur.*

FLEUR de Marie a dû souffrir,
Aimant Rodolphe comme un frère ;
Elle ose à présent le chérir,
Car il n'est autre que son père.
Elle n'aime, jusqu'à ce jour,
Que Dieu, le grand air, la nature,

Son rosier, la douce verdure,
Car elle ignorait l'autre amour. (bis.)

Enfin, ses tourments vont finir,
Elle vient de quitter la France.
Mais son destin doit s'accomplir
Dans le malheur et la souffrance.
A Gérolstein, riant séjour,
Chacun de l'adorer s'empresse ;
Son père a tout sa tendresse :
Elle n'aura pas d'autre amour. (bis.)

Son cousin sait toucher son cœur,
Elle l'aime, et tout lui présage
Que lui seul fera son bonheur ;
Il la demande en mariage,
Son rosier décroît chaque jour ;
Ce triste emblême de sa vie
Lui rappelle qu'elle est flétrie :
Elle donne à Dieu son amour. (bis.)

Pauvre Marie, à dix-huit ans,
Ange de douce rêverie,
Veut tout quitter : amis, parents,
Au couvent terminer sa vie !
Elle abandonne sans retour,

A Dieu, son rang, son cœur, son âme.
Pour lui prouver sa vive flamme
Elle n'aura pas d'autre amour. (bis.)

Au monde elle a fait ses adieux ;
On la conduit à la chapelle ;
Elle va prononcer ses vœux.....
Mais, là..... son courage chancelle,
De son rosier, le même jour,
Elle a vu la dernière rose ;
La pauvre fleur à peine éclose,
Meurt sans avoir eu d'autre amour,
Sans avoir jamais eu d'amour.

DU PLAISIR QU'ON ACHETE.

Air : *Connu.*

GRAND'mère sur un vieux air
Me disait à la veillée :
Du plaisir qui me coûte si cher,
N'en soit pas émerveillé.
A ton jeune âge, heureux temps,
Le vrai plaisir Dieu le donne ;

Avant les fruits de l'automne,
Brillent les fleurs du printemps.

REFRAIN.

Fi, du plaisir qu'on achète,
Car c'est la mauvaise emplette,
Mais celui qui vient de Dieu,
Celui-là coûte si peu. (bis.)

Grand'mère disait encore :
Quand j'avais seize ans à peine,
Un seigneur m'offrit de l'or,
Pour devenir châtelaine ;
Aimant quelqu'un, l'aimant bien,
Cet or ne me tenta guère ;
Et j'ai épousé ton grand'père,
Qui, comme moi, n'avait rien.
Fi, du plaisir qu'on achète, etc.

Grand'mère disait ainsi :
Sans orgueil, sur cette terre,
Au pauvre il faut aussi
Faire du bien et se taire.
Va partager ton pain noir,
C'est du bonheur d'être bonne,
Mais n'en dis rien à personne,

Là haut, Dieu saura le voir,
Fi, du plaisir qu'on achète, etc.

LA BATELIÈRE DU RHIN.

Barcarole.

AIR : *Connu.*

Ne rame plus, la belle batelière,
Ne rame plus, en chantant sur le Rhin ;
Le feu du Ciel a brûlé ta chaumière,
Tout a péri, ton malheur est certain !
Et pourquoi donc me désoler ?
Si mon fiancé m'est fidèle,
L'amour saura me consoler,
Et, pauvre, en serai-je moins belle ?
Tant que le ciel bénira tes amours, } bis.
Rame, Mina, rame, rame toujours ! }

Ne rame plus, la belle batelière,
Ne rame plus, ce n'est pas tout encore :
Car, en voulant préserver ta chaumière,
Ton fiancé, Frank le chasseur, est mort !

Mais cette fois, frappée au cœur,
Sans dire un mot, la pauvre fille,
Pâle, tomba comme une fleur,
Comme une fleur sous la faucille !
Puisque le ciel t'a ravi tes amours,
Pauvre Mina, qu'il prennent aussi tes jours ! } bis.

Reviens à toi, la belle batelière,
Reviens à toi, ton malheur n'est pas grand ;
Je t'ai trompée...auprès de ta chaumière,
Frank le chasseur est là-bas qui t'attend !...
Mais à ces mots, la pauvre enfant,
Qui tout à l'heure semblait morte,
Sur ses deux pieds très lestement,
Se releva joyeuse et forte ;
Puisque le ciel t'a gardé tes amours,
Rame, Mina, rame, en chantant toujours ! } bis.

JEAN CRÉPIN LE CORDONNIER.

AIR : *Comme.*

Hier au soir, dans mon grenier,
Ne sachant que trop faire,
Je cherchais pour rimailler
Quelques dictons populaires.
De ne rien trouver, j'étais attristé ;
Lorsque j'entends l'voisin d'à côté
Dire à son enfant : méchant veux-tu t'aire,
Car si tu n'veux pas cesser de crier,
Tu vas me l'payer, tu vas me l'payer. (bis.)

L'autre jour chez un traiteur,
De j'ne sais de quelle manière,
Un pauvre consommateur
Fit éclater sa colère.
Morbleu ! disait-il, au marchand de vin,
Moi qui pensais manger l'meilleur des lapins,
Mais je m'aperçois qu'il sent la goutière ;
Ah ! tu m'vends du chat quand j'veux du gibier.
Tu vas me l'payer, tu vas me l'payer. (bis.)

Jean Crépin, le cordonnier,
Dans une échoppe demeure,
Poursuivait un écolier,
Au moins depuis un gros quart d'heure.
Ah ! mon petit gueux, disait-il furieux,
Il faut que j't'apprenne à te comporter mieux,
Toi qui fais semblant de d'mander l'heure,
Tu creves avec ta tête mes carreaux d'papier,
Tu vas me l'payer, tu vas me l'payer. (bis.)

Dis-moi donc, p'tit polisson,
Ecrivit l'professeur Blaise,
Apprends donc mieux ta leçon
Et ta grammaire française.
Au lieu d'étudier à te montrer actif,
Tu tailles mes bancs avec un canif,
Tu plantes des épingles au-dessous de ma chaise,
Tu mets des hannetons dans mon encrier.
Tu vas me l'payer, tu vas me l'payer. (bis.)

Quand tu m'es pris pour époux,
Dis-je à ma grosse Jeannette,
Tu n'aimais point les bijoux,
Et tu détestais la toilette.
Maintenant quand tu sors pour faire un petit tour,
Personne ne t'approche, t'es grosse comme une tour,

Si ça va comme ça il faudra que t'achète
Soixante mètres d'étoffes afin d't'habiller.
Tu vas me l'payer, tu vas me l'payer. (bis.)

Mon portier, ouvre-moi donc,
J'consens à y payer l'amende,
Dépêche-toi à tirer l'cordon,
Il est trois heures, que j'rente.
Enfin sur la porte je cogne à tour de bras,
Tu ronfles toujours, tu me réponds pas ;
Mais j'comprends bien, l'sommeil un peu t'commande,
Mais lorsque viendra le premier janvier,
Tu vas me l'payer, tu vas me l'payer. (bis.)

MA VOCATION.

AIR : *Connu.*

JETÉ sur cette boule,
Laid, chétif et souffrant,
Etouffé dans la foule
Faute d'être assez grand,
Une plainte touchante
De ma bouche sortit.

Le bon Dieu me dit : Chante,
Chante, pauvre petit.

Le char de l'opulence
M'éclabousse en passant ;
J'éprouve l'insolence
Du riche et du puissant ;
De leur morgue tranchante,
Rien ne nous garantit.
Le bon Dieu, etc.

D'une vie incertaine
Ayant eu de l'effroi,
Je rampe sous la chaîne
Du plus modique emploi ;
La liberté m'enchante,
Mais j'ai grand appétit.
Le bon Dieu, etc.

Chanter, ou je m'abuse,
Est ma tache ici-bas :
Tous ceux qu'ainsi j'amuse,
Ne m'aimeront-ils pas ?
Quand un cercle m'enchante,
Quand le vin divertit,
Le bon Dieu me dit : Chante,
Chante, pauvre petit.

L'AMOUR FIDÈLE.

AIR : *Connu.*

HERMAND d's à sa belle :
Charmante fleur d'amour,
Tes yeux noirs étincellent
Comme l'astre du jour.
La nuit n'a plus d'azur,
Et ton chant mélodieux
A quelque chose de plus pur
Que la lumière des cieux.

REFRAIN.

Ah ! si j'étais le roi d'Espagne,
Tu serais la reine de ma foi.
Mais pauvre enfant de la montagne,
Je n'ai qu'un cœur, il est à toi. (bis.)

Souvent dans le bocage,
Quand je suis près de toi,
J'aime sur le feuillage
A me rappeler ta voix.

Mais pourtant, pour ta parure,
J'aime à cueillir de mes mains,
Pour orner ta chevelure,
Des jolies fleurs de jasmins.
Ah ! si j'étais le roi d'Espagne, etc.

Mais quand je dis : Je t'aime,
Crois donc à mon amour,
Veux-tu, beauté suprême,
Me payer de retour ?
Que servirait la vie,
Toujours chargée de douleurs ;
Ah ! si j'avais une amie,
Pour y mêler le bonheur.
Ah ! si j'étais le roi d'Espagne, etc.

L'ÉGALITÉ.

AIR : *Amis, voici la riante semaine.*

RICHE d'amour, d'espérance et de vie,
Dans un grenier je brave les grandeurs,
Et vois passer avec philosophie
Des jours charmants au milieu des malheurs.

Si quelqu'ennui vient agiter mon être,
Assombrissant mes rêves les plus beaux,
Le riche peut, dis-je, me méconnaître;
Après la mort nous serons tous égaux. (bis.)

Combien de gens qui, pour un vil salaire,
Osent des grands aller baiser la main;
Par eux, ce soir, évitant la misère,
Plus durement la trouveront demain.
Quoi! s'avilir pour un instant de grâce?
Quoi! pour un jour, voir retarder ses maux!
Non, j'attendrai que le présent s'efface,
Après la mort nous serons tous égaux. (bis.)

Du sot orgueil, quand j'entends l'opulence,
Pour se flatter vous offrir son soutien;
Oh! c'est alors que j'aime l'indigence
Qui m'affranchit d'un pareil entretien.
La liberté m'apparaît comme un phare,
Je serai libre et toujours en repos:
Si la fortune ici-bas nous sépare,
Après la mort nous serons tous égaux. (bis.)

LE MASQUE DE FER.

Air : *Connu.*

Sous ce bandeau de fer, hélas ! prison infâme,
Nul ne peut m'approcher, leur frayeur le défend.
Que je serais ému des accents d'une femme !
Que je serais heureux de la voir d'un enfant !

Refrain.

Car je suis toujours seul avec ma peine amère,
Moi, de pas un ami je n'attends le retour,
Moi, je n'ai point connu le baiser d'une mère,
Et pour elle, ô mon Dieu, j'aurais eu tant d'amour ! (bis.)

La nuit s'enfuit au loin et l'étoile rayonne,
La cloche tout là-bas dans l'air vient de gémir.
De diamants la nuit parseme sa couronne,
Que je serais heureux si je pouvais dormir !
Car je suis toujours seul avec ma peine am[illegible] etc.

Plus de somm[illegible] pour moi, tout mon [illegible] est flétrie ;
O mon Dieu, par pitié, daigne me sec[illegible]

O toi seul grand, rends-moi mon ciel, douce patrie,
Que je serais heureux si je pouvais mourir !
Car je suis toujours seul avec ma peine amère, etc.

AMOUR ET PAUVRETÉ.

Romance.

Air : *Que ne suis-je la fougère.*

Seul sur le chemin de la vie,
J'errais triste, sans but certain ;
Mes jours s'écoulaient sans envie,
N'attendant rien du lendemain.
Je te vis, adorable Elvire,
Ton aspect ranima mon cœur ;
J'étais heureux de ton sourire,
Et je connaissais le bonheur.

Mais, hélas ! ô douleur amère !
O destin fatal et cruel !
Le bonheur est une chimère,
Et je le crois éternel !
C'est en vain qu'à ta main j'aspire,

Il faut fuir, m'éloigner de toi ;
Je suis pauvre, adieu, chère Elvire,
Puisses-tu me garder ta foi !

Je vais, sur la terre étrangère,
Chercher, au prix de tout mon sang,
Ce que me demande mon père,
Un nom, une fortune, un rang ;
Si le sort venait à détruire
Cet espoir si cher à mes vœux,
Pense à moi, chère et tendre Elvire,
Et je mourrai moins malheureux.

IL FAUT AIMER CE QUE L'ON A.

AIR : *Connu.*

C'EST ici-bas la loi commune,
De ne pas avoir ce que l'on veut ;
Au jour le jour vit la fortune,
Et le hasard fait ce qu'il peut.
Point de regret, point de blasphème,
Retenez bien cet avis là ;
Quand on a pas ce que l'on aime, } bis.
Il faut aimer ce que l'on a.

Ah ! plaignez un millionnaire
Qui ne peut pas vivre à son goût,
Mais j'aimerais un ordinaire
Simple, réglé, frugal surtout.
Mais on me sert toujours de même,
Truffe, champagne et malaga.
Quand on a pas ce que l'on aime, etc.

Je connais une demoiselle,
Qui vous déclare à sa façon,
De n'aimer qu'un mari modèle,
Un Adonis, un Apollon.
Mais pour répondre à cet emblême,
Que croyez-vous qu'on lui donna ?.....
Quand on a pas ce que l'on aime, etc.

L'objet aimé soudain vous quitte,
Ne doit-il jamais revenir ?
A l'amitié qu'on déshérite,
Du moins il reste un souvenir.
C'est un portrait, gage suprême,
Que sur son cœur il gardera ;
Quand on a pas ce que l'on aime,
Il faut aimer ce que l'on a. } bis.

MON PAUVRE PIERRE.

AIR : *Connu.*

Adieu ! ma bonne mère !
Je pars : le tambour bat...
Puisque j'suis militaire,
Faut que j'fasse mon état ;
Ne crains rien, à la guerre
J'aurai bien soin de moi,
Et le ciel, je l'espère,
Me conserve pour toi...
Ramplanplan, ramplanplan, ramplanplan,
Tambour battant
Oh ! ramplanplan.

M'sieur l'curé, j'viens vous faire
En partant mes adieux
Si quelque militaire
V'nait vous dire en ces lieux
Qu'il a vu mourir Pierre
Pour la France et son roi,
N'dites rien à ma mère,
Et priez Dieu pour moi.
Ramplanplan, etc.

L'sac sur l'dos vers la plaine,
Amis, dirigeons-nous !
J'sais ben qu'ça fait d'la peine ;
Mais il faut filer doux.
Dans un moment d'alarme,
Pour chasser le chagrin,
Renfonçons une larme,
Et chantons ce refrain :
Ramplanplan, etc.

Le cœur gros, l'œil humide,
L'habitant du hameau
Le voit d'un pas rapide
Descendre le côteau ;
Bientôt sur l'autre rive,
Ils se perdent enfin,
Et l'oreille attentive
Peut seul entendre au loin :
Ramplanplan, etc.

DEUX FOIS TRENTE HIVERS.

AIR : *Connu.*

DEUX fois trente hivers ont blanchi ma tête,
Je ne suis plus jeune et je chante encore;
Comme au temps passé, comme au jour de fête,
De mes doux refrains j'ouvre les trésors,
De mes premiers ans qu'emporte la flamme,
On dit toujours bien ce qui part de l'âme,
Sous un ciel d'azur, tant que j'entendrai
Chanter les oiseaux, moi je chanterai. } bis.

Tant que j'entendrai la cloche de l'Eglise
Sonner l'angelus au réveil du jour;
Tant que j'entendrai la voix de la brise
Chanter le printemps, soupirer l'amour;
Tant que dans nos bois la verte ramure,
Comme un chant naïf dira son murmure,
Sous un ciel d'azur tant que j'entendrai
Chanter l'eau qui coule, moi je chanterai. } bis.

Tant que l'harmonie et la bienfaisance,
Pour venir en aide à la pauvreté,

Se réuniront, je promets d'avance
Un concours, déjà ai-je bien des fois prêté.
Mon cœur est heureux lorsque ma voix donne
Au concert des pauvres un chant pour aumône.
Avec ma chanson tant que je pourrai } bis.
Essuyer des pleurs, moi je chanterai. }

LE VIEUX GROGNARD.

AIR : *Connu.*

APRÈS trente ans d'honorables services,
Depuis quinze ans, on m'a fait caporal ;
A moi le pompon pour faire l'exercice,
Et encore loin pour passer général.
Avec fierté je porte la cocarde,
Je suis l'soutien de mon vieil étendard,
Du drapeau blanc ! que l'tonnerr' les bombarde !
Je suis grognard ! morbleu ! je suis grognard ! (bis.)

Au premier temps que j'étais à l'armée,
Du régiment j'étais le plus galant ;
J'avais toujours cinq à six bien-aimées,
Elles m'appelaient toutes leur *cher amant.*

J'leur promettais, quand j'étais avec elles,
Fidélité quand j'étais à l'écart :
A ma patrie seule je suis fidèle,
Je suis grognard ! etc.

Au cabaret, quand je suis en goguette,
C'est moi qui tiens le discours le plus fin ;
Qu'ce soit au sabre ou à la baïonnette,
Je fais marcher au sort le plus malin.
En maraudant, quand j'fesais la campagne,
J'savais pincer chapons, poulets, canards,
Et d'un bivouac faire un pays de cocagne,
Je suis grognard ! etc.

Quand des conscrits arriv't à la caserne,
Comme plus ancien, je leur fais les honneurs ;
J'leur fais passer vessies pour des lanternes,
Et régaler le plus fin d'nos licheurs.
Leur racontant les effets d'la mitraille,
Les coups d'canon, les prises de nos remparts,
Ils paient à boire ou parlent de bataille,
Je suis grognard ! etc.

J'ai combattu la Prusse et l'Allemagne,
Et j'ai suivi notre auguste Empereur ;
J'fus en Russie en revenant d'Espagne,

J'ai marqué de larmes ma vieill' croix d'honneur.
Quand on réduit la patrie aux alarmes,
Quand on trahit notre nouveau Bayard,
En c'moment-là je sens couler mes larmes,
Je suis grognard ! etc.

L'ONCLE TOM.

CHANT DES NOIRS.

AIR : *Connu.*

NÈGRES que l'antique esclavage
Sous un joug de fer tient courbés,
Du créateur la vive image
Ne luit plus sur nos fronts plombés ;
A peine si notre œil recèle
Du divin soleil un éclair ;
Et quand il jette une étincelle,
Le fouet du blanc s'agite en l'air.

REFRAIN.

Quand finira notre misère ?
Qui nous tirera du néant ?

Qui nous conduira dans la terre
De Chanaan ?

Pour des colons ardents au lucre,
Qui nous menacent du bâton,
Nos labeurs font venir le sucre,
Le café d'or, le blanc coton.
Nous leur apportons la vanille,
Les grains du riz, le cacao ;
Ils nous laissent une guenille,
Un peu de maïs et de l'eau.
Quand finira notre misère ? etc.

Pourtant il arrive qu'un maître,
Prenant pitié de notre sort,
S'applique à nous faire connaître
Qu'un Homme-Dieu pour tous est mort ;
Dans la nuit où notre âme rampe
C'est un rayon tremblant d'espoir,
Comme la lueur d'une lampe
Au soupirail d'un cachot noir.
Quand finira notre misère ? etc.

Tom, dans une gentille case,
De ses négrillons entouré,
Près de sa femme paraphrase

Les versets du livre sacré;
Maître indulgent, douce maîtresse,
Lui font ce précieux loisir;
On le vend, un jour de détresse,
Tom! loin des tiens il faut partir!
Quand finira notre misère? etc.

Mais Tom ne perd point trop au change:
Évangéline aux yeux d'azur,
Aux cheveux d'or, véritable ange,
Le fait conduire en un port sûr.
Le vieux Tom de soins l'environne,
Met des fleurs dans ses vases blancs,
S'en fait comme une autre madone
Et ne sert qu'à pas tremblants.
Quand finira notre misère? etc.

Il faut qu'Évangéline meure,
Et son père bientôt la suit;
Voilà de nouveau Tom qui pleure
Et qui retombe dans sa nuit.
Que sa destinée est amère!
Adieu l'espoir longtemps goûté
De voir ses enfants et leur mère,
Et d'obtenir sa liberté.
Quand finira notre misère? etc.

Un nouveau maître le torture;
Au sentiment de son devoir
Immolant sa forte nature,
Tom succombe comme un Christ noir.
Instruments de la barbarie,
Quand ils expirent sous vos coups,
Le sang des noirs vers le ciel crie:
Craignez qu'il retombe sur vous!
Quand finira notre misère? etc.

Mais voici qu'une grande aurore
Blanchit la cîme des palmiers;
L'Évangile nous dit encore:
Les derniers seront les premiers.
Une femme, ange à la voix douce,
Fait appel à tout l'univers
Pour que, sans meurtre et sans secousse,
Les nègres voient tomber leurs fers.
Quand finira notre misère?
Qui nous tirera du néant?
Qui nous conduira dans la terre
De Chanaan?

P. Dupont.

LE ROCHER DE ST. MALO.

AIR: *Connu.*

REFRAIN.

A tout je préfère
Le toit de ma mère,
Mon rocher de St. Malo,
Que l'on voit sur l'eau,
De loin sur l'eau. } bis.

MONSIEUR Duguay m'a dit : Pierre,
Veux-tu venir avec moi ?
Tu seras homme de guerre,
Montant la flotte du roi.
Va, laisse-là ton hameau,
Pour mon grand vaisseau si beau!
Non, non, je préfère, etc.

Après combats et naufrage,
De simple mousse du roi,
Tu deviens à l'abordage

Grand amiral comme moi !
Et tu verras les climats
Où vogue mon beau trois-mâts !
Non, non, je préfère, etc.

Au lieu de vieillir sans gloire,
Comme un obscur paysan,
On meurt un jour de victoire,
Pour tombe on a l'océan.
Puis du brave, le requin
Prend le corps pour son butin !
Non, non, je préfère,
Qu'ici l'on m'enterre,
Au rocher de St. Malo,
Que l'on voit sur l'eau,
De loin sur l'eau !

LE PESEUR D'OR.

AIR : *Connu.*

DANS une verte houppelande
Bordée au cou de petit-gris,
Un juif expulsé de Hollande
Vivait d'usure à Paris.
Il pesait avec des balances
Dont les plateaux étaient faussés,
Or, diamants et consciences :
Ses doigts étaient forts exercés.

REFRAIN.

Les souris vont se prendre
Au chat qui dort,
Et chacun allait vendre
Au peseur d'or.

On allait chercher la piqûre
De ce serpent dans un trou noir,
Bâillant sur une cour obscure :
Ce repaire était son comptoir.
A ceux qui, de cette cachette,

Osaient railler l'obscurité :
Le soleil est dans ma cassette,
Répondait l'avare éhonté.
Les souris vont se prendre, etc.

Ses yeux étaient deux escarboucles,
Son nez un triangle effilé ;
Il portait des souliers à boucles,
Du linge en Hollande filé ;
Il prisait avec des mains sèches
Du fin tabac de Portugal ;
Son crâne, orné de blanches mèches,
Eût effrayé le docteur Gall.
Les souris vont se prendre, etc.

De tout calcul indéchiffrable
Il se tirait en un instant,
Et d'une voix imperturbable
Il disait au chaland : C'est tant !
C'est tant ce virginal sourire ;
C'est tant votre anneau conjugal ;
C'est tant le sceptre et tant la lyre,
Tant la tombe et le piédestal !
Les souris vont se prendre, etc.

Qu'il monnaya d'âmes flétries !
Qu'il serra dans ses coffres-forts
D'or, de bijoux, de pierreries,
De châles, de tous les trésors !
La mort longtemps le laissa faire.
Un jour de hausse et de grand gain,
Elle emmena notre homme en terre,
Mort de joie et presque de faim.
Les souris vont se prendre, etc.

Le diable, qui toujours existe,
Ayant vu la nuit, en rôdant,
Notre squelette jaune et triste
Qui perdait sa dernière dent,
Dans un plateau de sa balance
Mit les restes du pauvre corps,
Et dans l'autre avec violence
Fit entrer ses nombreux trésors.
Les souris vont se prendre, etc.

" Tu pèses moins que tes richesses,
Dit le diable, viens en enfer !
Nous y vivrons de tes largesses ;
Tes os secs feront un feu clair ! "
Tirez profit de cette fable,
Vous tous qui rognez sur un liard !

Vous thésaurisez pour le diable,
Il vous surprendra tôt ou tard.
Les souris vont se prendre,
Au chat qui dort,
Et chacun allait vendre
Au peseur d'or.

PIERRE DUPONT.

LA SAVOYARDE.

ROMANCE.

AIR : *Connu.*

Tu vas quitter notre montagne,
Pour t'en aller bien loin, hélas!
Et moi, ta mère et ta compagne,
Je ne pourrai guider tes pas!
L'enfant que le ciel vous envoie,
Vous le gardez, gens de Paris;
Nous, pauvres mères de Savoie,
Nous le chassons loin du pays,

En lui disant : adieu ! } bis.
A la grâce de Dieu !
Adieu ! à la grâce de Dieu ! (bis.)

Ici commence ton voyage ;
Si tu n'allais pas revenir !
Ta pauvre mère est sans courage,
Pour te quitter, pour te bénir.
Travaille bien, fais ta prière,
La prière donne du cœur ;
Et quelquefois pense à ta mère,
Cela te portera bonheur.
Va, mon enfant, adieu ! etc.

Elle s'en va, douce exilée,
Gagner son pain sous d'autres cieux.
Longtemps, longtemps, dans la vallée
Sa mère la suivit des yeux ;
Mais lorsque sa douleur amère
N'eut plus sa fille pour témoin,
Elle pleura, la pauvre mère !
L'enfant qui lui disait de loin :
Ma bonne mère, adieu ! etc.

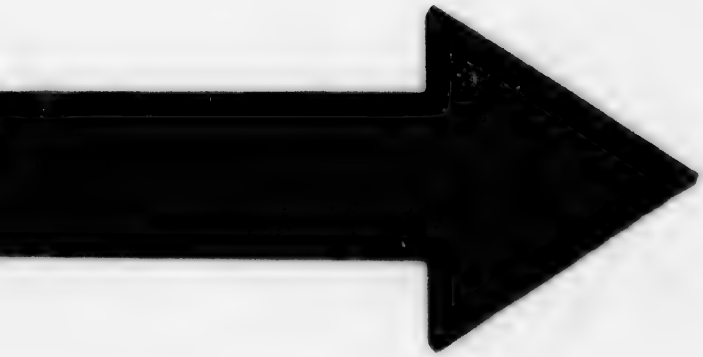
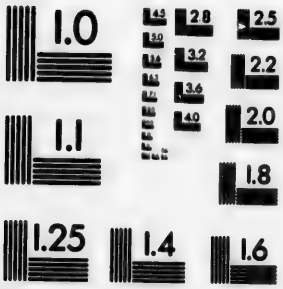


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



150mm

6"

APPLIED IMAGE, Inc
1653 East Main Street
Rochester, NY 14609 USA
Phone: 716/482-0300
Fax: 716/288-5989

© 1993, Applied Image, Inc., All Rights Reserved

2.5
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

MA PRISON OBSCURE.

AIR : *Connu.*

Lorsque blotis sous cet épais feuillage,
Mes beaux oiseaux, vous célébrez l'amour,
Que les accords de votre plus doux langage
Soit répété dans ce triste séjour.
Ah ! puissiez-vous dans mon âme meurtrie,
Laisser tomber un seul rayon d'espoir,
Si vous venez de ma belle patrie,
Ah ! dites-moi, pourrai-je la revoir ? bis.

Tous les matins dans ma prison obscure,
Vous revenez me saluer joyeux,
Dans vos chansons, vous fêtez la nature,
Dieu tout exprès vous envoya des cieux.
Vous savourez dans la verte prairie,
La liberté que je ne puis avoir ;
Si vous venez de ma belle patrie,
Ah ! dites-moi, pourrai-je la revoir ? (bis.)

Vous me fuyez dans ma douleur amère,
Je le sens bien, pour moi plus d'heureux jours,

Vous que j'aimais d'une amitié sincère,
Vous me quittez, adieu donc pour toujours.
Si vous allez dans ma belle patrie,
Redites-lui que je n'ai plus d'espoir ;
Mais cachez bien à ma mère chérie,
Que je mourrai sans jamais la revoir ! (bis.)

CONSERVONS L'ESPÉRANCE.

AIR : *de la Boulangère.*

Chacun a son lot, ici-bas,
De joie et de souffrance ;
N'importe où l'on tourne ses pas,
C'est toujours même chance.
Cependant l'homme, pour appui,
Doit garder l'espérance
Chez lui,
Doit garder l'espérance.

" Aide-toi, le ciel t'aidera, "
Nous dit une sentence ;
Celui dont l'esprit l'engendra,
N'était pas sot, je pense.

Bravons donc le sort jusqu'au bout,
Et gardons l'espérance
Dans tout,
Et gardons l'espérance.

Au milieu de mille hasards
Le monde se balance;
Eh bien! n'adressons nos regards
Qu'à l'heureuse occurrence.
Y perdons-nous parfois nos soins?
Conservons l'espérance,
Du moins,
Conservons l'espérance.

Rions de ces faiseurs d'avis,
Vautours de l'éloquence,
Prétendant que notre pays
Marche à la décadence.
Si leur front devient soucieux,
Conservons l'espérance
Bien mieux,
Conservons l'espérance.

L'honneur, les jeux et les plaisirs,
La gloire, l'abondance,
Jamais pour combler nos désirs,

Ne manqueront en France.
On nous alarme vainement,
Conservons l'espérance
Vraiment,
Conservons l'espérance.

" Mais nous vieillissons... par malheur !"
Crie avec doléance
Un voisin qui n'a de bonheur
Qu'en sa propre existence.
Nous avons des fils, des neveux !
Conservons l'espérance
Pour eux,
Conservons l'espérance.

Lorsqu'un mortel saute le pas,
On l'enterre en cadence ;
C'est que l'on doit aimer là-bas
La chanson, la romance.
Nous qui chantons de bon aloi,
Conservons l'espérance,
Ma foi !
Conservons l'espérance.

VIENS, BELLE NUIT.

AIR : *Connu.*

VIENS, belle nuit, me couvrir de ton voile,
Viens ranimer le calme de mon cœur ;
Oui, j'aime à voir au ciel briller l'étoile
Qui charme l'âme en rêvant le bonheur.
Quand le soleil fait place à la nuit sombre,
Viens doucement murmurer les zéphirs
Si je l'entends qui soupire dans l'ombre,
C'est un beau rêve, oh ! laissez-moi dormir. (bis.)

Un exilé sur la terre étrangère
Rêve souvent au pays ses amours,
Moi, comme lui, à celle qui m'est chère
En soupirant je murmure toujours :
Viens, belle nuit, dissiper mes alarmes,
Me rappeler des doux souvenirs.
Mais, ô bonheur ! elle sèche mes larmes,
C'est un beau rêve, oh ! laissez-moi dormir. (bis.)

Comme les feuilles en tombant desséchées,
Vont au hazard mes rêves amoureux,

Comme les fleurs de l'arbre détachées
Mes souvenirs s'envolent dans les cieux ;
Si je la vois paraître en fiancée,
Son cœur au mien toujours vient s'unir.
Elle est à moi, Louise, à mes pensées,
C'est un beau rêve, oh ! laissez-moi dormir. (bis.)

LE TRIN TRIN.

AIR : *J'aime la force dans le vin.*

DANS ce monde on aime le bruit,
Mais dans l'espèce l'on diffère,
Et chacun préfère celui
Qui convient à son caractère ;
Mais moi qui n'aime que le vin,
Un seul bruit flatte mon oreille,
C'est le trin trin, c'est le trin trin
De mon verre et de ma bouteille.

Pastourelles et pastoureaux
Aiment tendrement le murmure
Et des zéphirs et des ruisseaux,
Qui vont caressant la verdure.
Mais moi, etc.

Un orchestre a seul des attraits
Pour l'amateur de la musique;
Les frons, frons, frons de vingt archets
Pour lui sont un plaisir unique.
Mais moi, etc.

L'attente d'un billet galant
Occupe-t-elle une fillette,
Le cœur lui bat quand elle entend
Le pan, pan, pan de la claquette;
Mais moi, etc.

Pour le guerrier, dans les combats,
Tambour, clairons, artillerie,
Et des armes tout le fracas,
Voilà la plus belle harmonie;
Mais moi, etc.

MA CABANE AU BORD DE L'EAU.

ROMANCE.

AIR : *Un petit cœur.*

L'on m'avait dit : Sur un autre rivage
Tu dois chercher la paix et le bonheur ;
Dans la cité rien n'a séduit mon cœur,
Et je reviens à mon pauvre village.

REFRAIN.

Oh ! rendez-moi mon léger bateau,
L'azur du lac paisible,
Et ma rame flexible ;
Oh ! rendez-moi mon léger bateau
Et ma cabane au bord de l'eau.

Sous les lambris où la pourpre étincelle,
J'avais perdu ma douce liberté ;
Car au pays je laissai ma gaîté,
Et je perdis tout bonheur avec elle.
Oh ! rendez-moi, etc.

Le souvenir d'une cœur qui m'est chère
Me rappelait au sein de mon hameau ;
Car chez les grands la vie est au tombeau;
Et je reviens au foyer de mon père.
Oh! rendez-moi, etc,

ROGER BONTEMPS.

Air : *Ronde du camp de Grandpré.*

Aux gens atrabilaires
Pour exemple donné,
En un temps de misères
Roger Bontemps est né.
Vivre obscur, à sa guise,
Narguer les mécontents,
Eh gai ! c'est la devise
Du gros Roger Bontemps.

Du chapeau de son père
Coiffé dans les grands jours,
De rose ou de lierre
Le rajeunir toujours ;
Mettre un manteau de bure,
Vieil ami de vingt ans ;
Eh gai ! c'est la parure
Du gros Roger Bontemps.

Dire au ciel : je me fie,
Mon père, à ta bonté ;
De ma philosophie
Pardonne la gaîté ;
Que ma maison dernière
Soit encore un printemps ;
Eh gai ! c'est la prière
Du gros Roger Bontemps.

Vous, pauvres pleins d'envie,
Vous, riches désireux,
Vous, dont le char dévie
Après un cours heureux ;
Vous, qui perdrez peut-être
Des titres éclatants ;
Eh gai ! prenez pour maître
Le gros Roger Bontemps.

VESPER.

MUSIQUE DE A. PANSERON.

Astre enflammé que le soir fait éclore,
Et qui fleuris dans les plaines des cieux,
Lorsqu'en nos champs tout devient incolore,

De tes clartés tu réjouis mes yeux:
Quand le berger voit poindre ta lumière,
Vers le bercail il chasse les troupeaux,
Et, chaque soir, en fermant sa chaumière,
Il chante avant de prendre son repos :

REFRAIN.

Au ciel sans voile,
O mon étoile,
Astre du soir, luis doucement
Pour le berger et pour l'amant !

Le malheureux dont la vue est bornée
Aux murs étroits d'une obscure prison,
A ses barreaux, quand finit la journée,
Vient s'accouder et cherche à l'horizon.
Alors, s'il voit aux franges de la nue
Le doux reflet de ta blanche clarté,
Le prisonnier chante ta bienvenue
Dans ce refrain par le vent emporté :

Au ciel sans voile,
O mon étoile,
Astre du soir, luis doucement
Pour le berger et pour l'amant !

Sous d'autres cieux égaré sans boussole,
Le matelot te cherche du regard,
Ton doux aspect le charme, le console,
Et le reporte à l'instant du départ.
Quand il partit, sa chère Madeleine
Lui dit au port, essuyant son œil noir :
Embrassons-nous, et, pour chasser la peine,
Disons souvent à l'étoile du soir :

Au ciel sans voile,
O notre étoile,
Astre du soir, luis doucement
Et pour l'amante et pour l'amant !

Tout isolé qu'une triste mansarde
Retient captif loin du pays natal,
Dans l'azur clair chaque soir te regarde
Pour oublier que son cœur lui fait mal.
Il croit revoir son clocher du village
Par ta lueur mollement effleuré,
Et la rivière tremble ton image :
Enfin il chante, après qu'il a pleuré !

Au ciel sans voile,
Sois mon étoile,

Pourquoi lirais-tu seulement
Pour le berger et pour l'amant?

P. Dupont.

COUPLETS DE L'OPÉRA DE BARBE-BLEUE.

Boulotte.

Y'LA z'encor de drôles de jeunesses
Qui s'coalis'nt pour m'empêcher
D'approcher!
Rentrez vos griffes, mes princesses;
Car si l'on m'pousse à bout, oui-dà,
L'on verra!
Vous avez vos droits, j'ons les nôtres;
C't'honneur que vous d'sirez si fort,
Pourquoi j'l'aurions pas comme les autres
Puisque ça doit s'tirer au sort?

C'est vrai qu'en face d'un' galant'rie
Je n'prends pas des airs courroucés
Et pincés;
Chez moi, pas ombre de bégueul'rie,
Rien que de la bonne et grosse vertu,

C'est connu !
Aussi mes titr'e val'nt bien les vôtres ;
C't'honneur que vous d'sirez si fort,
Pourquoi qu'j'l'aurions pas comme les autres,
Puisque ça doit s'tirer au sort ?

L'INCONSTANT SANS LE VOULOIR.

ROMANCE.

AIR : *Tendre amitié, etc.*

J'AIMAIS hier la charmante Euriphise,
La posséder faisait tout mon bonheur !
Ce feu d'amour dont j'avais l'âme éprise
Semble aujourd'hui s'être éteint dans mon cœur.

Hier, hélas ! je la voyais si belle !
A l'admirer je trouvais le bonheur !
Je lui jurais d'être toujours fidèle ;
Sans le vouloir j'étais un imposteur.

Hier encor, d'une main caressante,
Elle bouclait avec soin mes cheveux :

Dieu ! qu'Euriphise était intéressante !
J'aimais encore, alors j'étais heureux !

Amour ! amour ! ah ! quel est ton empire ?
Un seul moment peut donc le renverser ?
Dans tes secrets, ah ! permets-moi de lire :
Dis-moi comment on peut cesser d'aimer ?

J'entends tes cris ; tu m'accuses, Euriphise ;
Des torts d'amour nous souffrons tous les deux ;
Si de ses feux, ce dieu te tyrannise,
De n'aimer plus, moi, je suis malheureux.

EXTRAIT DE L'OPÉRA DE LA GRANDE DUCHESSE.

A cheval sur la discipline,
Par les vallons
Je vais devant moi, j'extermin'rai
Les bataillons !
Le plus fier ennemi se cache,
Tremblant, penaud,
Quand il aperçoit le panache

Que j'ai là-haut.
Et pif! paf! pouf! tara pa poum!
Je suis, moi, le général Boum!

Dans nos salons, après la guerre,
Je reparais;
Et la plus belle, pour me plaire,
Se met en frais;
Elle caresse ma moustache
En souriant,
En ce moment-là mon panache
Est fort gênant.
Et pif! paf! pouf! tara pa poum!
Je suis, moi, le général Boum!

ENCORE ET TOUJOURS.

AIR : *Je loge au quatrième étage.*

VINGT fois on a changé le code;
Comme on change tout ici-bas,
Les usages suivent la mode
Et l'homme seul ne change pas.
Contre les abus qu'il déplore,

Bien qu'il fasse de beaux discours
Vieillard, vous en voyez encore,
Enfant, vous en verrez toujours.

Des crimes que l'amour fait faire
On nous a parlé si souvent,
Qu'il faut être bien téméraire
Pour aimer encore à présent.
Pourtant c'est un Dieu qu'on implore,
Et dans les filets des amours,
Vieillards, on vous prendrait encore,
Enfants, on vous prendra toujours.

Ce vin que nous aimons à boire,
Ce vin qui nous met en gaîté,
Un docteur veut nous faire croire
Qu'il altère notre santé.
Bien que ce jus qui nous colore,
De la vie arrête le cours,
Vieillards, vous en buvez encore,
Enfants, vous en boirez toujours.

C'est en vain qu'on se glorifie
De rendre le siècle plus beau,
En vain que la philosophie
Nous présente son flambeau ;

Rien ne nous annonce l'aurore;
L'ombre obscurcit nos plus grands jours;
Vieillards, vous sommeillez encore,
Enfants, vous dormirez toujours.

IL NE REVIENDRA PAS.

Il m'adorait, il m'appellait son ange,
Et pauvre enfant je ne rêvais qu'à lui.....
O jours d'ivresse, ô bonheur sans mélange!
Ah! pour jamais nos doux rêves ont fui.....
Un jour, hélas! l'orgueuil, ce roi du monde,
Troubla mes sens et me parla tout bas;
Je l'oubliai, l'injure fut profonde;
Ah! j'ai brisé son cœur, il ne reviendra pas.

Il était noble, et jamais plus belle âme
N'avait brûlé de cœur plus généreux;
Que je l'aimais, quand son œil plein de flamme
En m'enivrant se mirait dans mes yeux!
Longtemps, je fus sa seule idolâtrie;
Longtemps il fut mon seul bien ici-bas.....
Pour son pardon je donnerais ma vie;
Mais j'ai brisé son cœur, il ne reviendra pas.

Sans ce pardon, il faudra que je meure,
Il m'a maudite en son cœur outragé;
Ah! saura-t-il au moins que je pleure?
Ah! saura-t-il au moins qu'il m'a vengé?
S'il pouvait voir ma douleur insensée,
Un jour peut-être il me tendrait ses bras:
Il est si bon!..... Mais il m'a repoussé.....
Oui, j'ai brisé son cœur, il ne reviendra pas!

L. H. Fréchette.

LA FILLE DU PEUPLE.

Romance.

Air: *Ami fidèle, écho du bois sauvage.*

Fille du peuple, au chantre populaire
De ton printemps tu prodigues les fleurs.
Dès ton berceau tu lui dois ce salaire:
Ses premiers chants calmaient les premiers pleurs.
Va, ne crains pas que baronne ou marquise
Veuille à me plaire user ses beaux atours.
Ma muse et moi nous portons pour devise: } bis.
Je suis du peuple, ainsi que mes amours. }

Quand, jeune encor, j'errais sans renommée,
D'anciens châteaux s'offraient-ils à mes yeux,
Point n'invoquais, à la porte fermée,
Pour m'introduire, un nain mystérieux.
Je me disais : Tendresse et poésie
Ont fui ces murs chers aux vieux troubadours.
Fondons ailleurs mon droit de bourgeoisie ;
Je suis du peuple, ainsi que mes amours. } bis.

Fi ! des salons où l'ennui qui se berce
Brille entouré d'un luxe éblouissant !
Feu d'artifice éteint par une averse,
Quand vient la joie, elle y meurt en naissant.
En souliers fins, chapeau frais, robe blanche,
Tu veux aux champs courir tous les huit jours :
Viens : tu me rends les plaisirs du dimanche ;
Je suis du peuple, ainsi que mes amours. } bis.

Quelle beauté, simple dame ou princesse,
A plus que toi de décence et d'attraits ?
Possède un cœur plus riche de jeunesse,
Des yeux plus doux et de plus nobles traits ?
Le peuple enfin s'est fait une mémoire ;
J'ai pour ses droits lutté contre deux cours ;
Il te devait au chantre de sa gloire ;
Je suis du peuple, ainsi que mes amours. } bis.

DERNIER ADIEU

D'UNE JEUNE MÈRE MOURANTE À SA FAMILLE ÉPLORÉE.

AIR : *Connu.*

DANS peu de jours, pauvre chaumière,
Il me faudra quitter ce lieu ;
Vous n'y verrez plus votre mère,
Je vous fais mon dernier adieu.

Auprès de mon souverain Juge
Implorez pour moi la clémence ;
Qu'il m'accorde un heureux refuge
En sa divine providence.

Moi qui suis jeune, et de plus, mère,
N'ayant que quarante-et-un ans,
Il me faut donc laisser la terre,
Mes huit pauvres petits enfants.

Seigneur, exaucez ma prière,
Je vous supplie, Dieu tout-puissant ;

Sainte Vierge, soyez leur mère,
Sur la terre me remplaçant.

Adieu, adieu donc sur la terre,
Epoux, enfants, parents, amis;
Je vous laisse dans la carrière,
De moi vous direz: C'est fini!

Encore, je le réitère,
Adieu, adieu donc pour toujours;
Enfants, vous perdez votre mère,
Mais vous gardez tout son amour.

Si jamais de votre mémoire
S'efface mon souvenir,
Mon gîte sera le cimetière,
Enfants, vous pourrez y venir.

Là, mon corps sera dans la terre;
Vous y verrez mon nom gravé;
De vous j'implore la prière,
S'il vous plaît, dites-moi l'*Ave*.

LA DAME BLANCHE.

Romance.

Air : *Connu.*

D'ici voyez ce beau domaine
Dont les créneaux touchent le ciel ;
Une invisible châtelaine
Veille en tout temps sur ce castel.
Chevalier félon et méchant,
Qui trames complot malfaisant;
Prenez garde, (bis.)
La dame blanche vous regarde,
La dame blanche vous entend.

Sous ces voûtes, sous ces tourelles,
Pour éviter les feux du jour,
Parfois gentilles pastourelles
Redisent doux propos d'amour.
Vous, qui parlez si tendrement,
Jeune fillette, tendre amant,
Prenez garde, etc.

En tous lieux protégeant les belles,
Et de son sexe ayant pitié,
Quand les maris sont infidèles,
Elle en avertit leur moitié.
Perfide époux, cœur inconstant,
Qui trahissez votre serment,
Prenez garde, etc.

TON SOURIRE.

AIR : *Connu.*

Doux mystère d'amour,
Etoile de ma vie,
A tes genoux, Marie,
Laisse-moi chaque jour ;
L'ange au son de sa lyre,
Le seigneur et le roi
Sont moins heureux que moi,
Quand je vois ton sourire.

Je te dirais : Je t'aime,
Si jamais tes beaux yeux
De mon amour extrême

Réflétaient quelques feux.
Mais cela, sans richesse,
J'ai la fierté d'un roi,
Et cache ma tendresse;
Quand je suis près de toi.

Dans l'or et la grandeur,
Le plaisir, la molesse,
Chacun se dit sans cesse ;
Là règne le bonheur.
Le sceptre d'un empire
A nul ne l'a donné,
Moi, je l'ai deviné,
Ange, dans ton sourire.

Tu me disais toujours,
Qu'il est une autre vie,
Où l'âme épanouie
Respire de beaux jours ;
Bien ne peut me séduire
Quand je suis près de toi,
Et tout mon ciel à moi,
Ange, est dans ton sourire.

LES YEUX BLEUS.

Chansonnette.

AIR : *Qui fait battre les cœurs.*

REFRAIN.

Tes deux jolis yeux,
Bleus comme les cieux,
Tes deux jolis yeux
Ont ravi mon âme !
De tes jolis yeux,
Bleus comme les cieux,
La céleste flamme
A ravi mes yeux.

PAR un seul mot l'âme est ravie,
Le cœur ému donne sa foi :
Un regard peut troubler la vie
Et ton regard brille sur moi.
Tes deux jolis, etc.

Tu veux savoir, savoir sans cesse,
Dans tous les lieux où tu n'es pas,
Pourquoi la crainte et la tristesse
Volent soudain devant mes pas ?
Tes deux jolis, etc.

Enfin tu veux savoir encore
Pourquoi je change en te voyant,
Pourquoi mon front se décolore,
Pourquoi mon cœur est tout tremblant ?
Tes deux jolis, etc.

LES PIÈCES DE CENT SOUS.

AIR : *Connu.*

En ce siècle blasé la sordide avarice
Echange, pour de l'or, l'amour et la justice ;
Sur l'autel de Plutus poëtes et soldats
Immolent, sans pudeur, leurs chants et leurs combats.
Que, parfois, un rêveur dédaigne la richesse,
La misère et la faim le harcèlent sans cesse ;
Ce globe en macadam où nous pataugeons tous
Tourne sur un pivot de pièces de cent sous. (bis.)

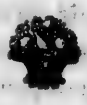
Moderne Cicéron, ce torrent d'éloquence,
Cet illustre avocat qui couche à l'audience,
Dans ses longs plaidoyers saupoudrés de latin,
Défend, à juste prix, la veuve et l'orphelin.
Pour son œil exercé il n'est jamais de trouble,
Pourvu que ses discours lui soient payés le double;
Il plaide pour les sots, les sages et les fous,
Mais il pèse d'abord leurs pièces de cent sous. (bis.)

Le voyez-vous passer, gourmé dans sa cravate,
Le grand praticien, disciple d'Hypocrate;
Confit dans son savoir, sentencieux, diffus,
Il a pour estafier la fièvre et le typhus.
Des excès d'ici-bas il ne s'affecte guère,
Il chérit la colique, il estime la guerre
Parasite du mal, les souffrances de tous
Pour lui sont la rosée, en pièces de cent sous. (bis.)

Contemplez un instant la charmante Elodie,
Et chez vous son œil noir allume l'incendie;
Vous êtes embrâsé, vous avez le transport,
Bientôt vous murmurez : Ton amour ou la mort.
Et puis si vous offrez un cœur, une chaumière,
La belle dit tout bas : Pas de ça, maître Pierre;
J'aime assez les dindons et leurs tendres glouglous,
Mais quand je fais polker leurs pièces de cent sous. (bis.)

Voyez passer là-bas cette belle ingénue,
Dont la taille en dix doigts pourrait être tenue,
Son regard enchanteur, son petit air câlin
Ont surprit votre cœur qui s'élance soudain.
Deux mots bien accueillis vous enflamment sur l'heure,
Vous la reconduisez jusqu'en sa demeure,
Vous lui dites : Je t'aime !... en tombant à genoux,
La belle dit: Comptons vos pièces de cent sous. (bis.)

Cent sous ! cent sous ! cent sous ! chacun crie à la ronde.
Ces deux mots argentins qui soulèvent le monde,
C'est une épidémie, un choléra quibus
Qui va des grands seigneurs aux cochers d'omnibus.
Naissez, vivez, aimé au son de la monnaie ;
Le diable seul s'amuse et c'est l'homme qui paie,
Bref, pour bâiller sur terre et pour dormir dessous,
Il faut toujours, toujours des pièces de cent sous. (bis.)



LES LAVEUSES DU COUVENT.

Romance.

Air : *Connu.*

Hola ! fillette brune et blanche,
La belle au panier sur la hanche,
Où vas-tu les bras nus au vent ?
— Beau cavalier, je vais sous l'arche,
Dans le courant de l'eau qui marche,
Laver les nappes du couvent. (bis.)

Refrain.

— Jeanne, Jeanne,
N'écoute pas douces paroles,
Jeanne, fuis les discours frivoles
D'un cavalier, d'un cavalier
Trompeur, trompeur et léger...

Jésus, la fille brune et blanche,
Tu dois être belle un dimanche,
Avec ton corset de velours.

— Beau cavalier, sur la grand' place
Plus d'un écolier, quand je passe,
Me trouve belle tous les jours. (bis.)
— Jeanne, Jeanne, etc.

Si tu veux être châtelaine,
J'ai trois villages dans la plaine
Et mon château ceint d'un fossé.
— Beau cavalier, je suis plus fière ;
Je veux avoir la terre entière,
Et j'ai pris Dieu pour fiancée. (bis.)
— Jeanne, Jeanne, etc.

On l'entendit prendre la fuite,
Dirent les laveuses ensuite,
Sur le cheval du cavalier.....
Le soir, on la revoit sous l'arche,
Mais c'est comme une ombre qui marche,
Chantant sous l'écho du pilier.....(bis.)
— Jeanne, Jeanne, etc.

OH! GARDEZ-VOUS D'AIMER.

AIR : *Connu,*

A peine que j'eus atteint l'âge
Que les filles doivent être aimées,
Qu'un garçon du village
Tenta de m'épouser,

REFRAIN.

Oh ! gardez vous, Bergerette,
Bergerette, oh ! gardez-vous d'aimer ;
Oh ! gardez-vous, Bergerette,
Bergerette, oh ! gardez-vous d'aimer.

Il avait l'air si sage,
Comment le refuser ?
A son joli langage
J'ai bien su résister.
Oh ! gardez-vous, Bergerette, etc.

J'ai pris par badinage,
Un innocent baiser ;

Mais l'ingrat fut volage,
Il a su m'oublier.
Oh ! gardez-vous, Bergerette, etc.

QUESTIONS DU JEUNE SAVOYARD.

AIR : *Connu.*

On m'assurait dans les montagnes
Qu'on faisait fortune à Paris :
Moi, j'allais quitter nos campagnes,
Quand l'oncle André m'dit, tout surpris :
— A Paris, crois qu'on n'peut rien faire
Qu'à force d'or....
Pauvre petit, ah ! reste encor
Dans ta chaumière !

J'li réponds : Mon oncl', dans c't' ville,
Est-c'que je n'trouv'rons pas d'amis ?
— Ah ! qu'i m'dit : Tu crois ça facile ;
Mais à ton âg', c'est ben permis ;
Des amis ! oui, l'on peut s'en faire
Quand on a d'l'or.....
Pauvre petit, etc.

J'li répliqu' : Pour ma faible enfance
Dieu m'donn'ra ben un protecteur.
— Non, m'fait-il, perds-en l'espérance ;
C'est un' chos' si rar' qu'un bon cœur !
On n'trouv' pas d'appui tutélaire,
C'est ceux qu'ont d'l'or.....
Pauvre petit, etc.

— Mon oncl', vous l'savez au pus juste,
J'ons d'l'honneur et d'la probité,
J'somm' travailleur, j'somm' franc, j'somm' juste ;
— Mon n'veu, tu dis la vérité ;
Mais tout ça n'te servira guère,
Tu n'as point d'or.....
Pauvre petit, etc.

— Mon oncl', où donc trouver, j'vous prie,
La bonté, la franche amitié ?
Pour l'orphelin une patrie,
Pour l'infortuné la pitié ?
— Mon n'veu, c'n'est là qu'un' vain' chimère,
Si l'on manqu' d'or.....
Pauvre petit, etc.

— Mon n'veu, n'cherche pas la fortune,
D's amis, ni d'plaisir à Paris ;

C'ti-là qu'est dans la class' commune
N'y trouv' que des r'fus, des mépris :
Et dans tout on n' s'y tir' d'affaire
Qu'avec de l'or,
Pauvre petit, etc.

SOUPIRS D'AMOUR.

AIR : *Connu.*

SOUPIRS d'amour, émotion de l'âme
Espoir doré, divin baume du ciel,
Bonheur passé, souvenir qui l'enflamme,
Non, non, sans vous, point de charme réel,
Seul, ô mon ange, isolé dans la vie,
Le cœur s'endort, pour lui point d'avenir.
Point de gaîté, de douce rêverie,
Il vit obscur et meurt sans souvenir.

Soupirs joyeux, quand ton beau sein palpite,
Quand ton cœur bat, quand je vois dans tes yeux,
Bonheur, espoir et soupir qui m'invitent ;
Amour constant, félicité des cieux,
Tendre soupir, quand tu verses des larmes,

Crois-moi, mon ange, amour doit en verser ;
Cœur bien sensible a souvent ses alarmes,
Toujours paisible, il ne saurait aimer.

Le souvenir, cultive-le, mon ange,
Car, tu le sais, pour nous tout est mortel ;
Dans nos destins, tout s'envole et tout change,
Ce souvenir, lui seul est immortel.
Serment d'amour que tu me fis, ma chère,
Passera-t-il, dis-le moi, dans mon cœur,
Cette promesse est-elle passagère ;
Chez toi, mon ange, amour est-il menteur ?

Espoir doré, si l'amour n'est qu'un rêve,
Un long délire, un inquiet sommeil
Qui cesse un jour et que l'hymen achève,
Dis-moi, mon ange, est-il plus doux réveil ?
Asile pur, où le ciel nous appelle,
Oui, c'est l'hymen, seul lien des amours,
Bonheur constant, gaîté toujours nouvelle
Qui nous enivre et nous charme toujours.

E. L'Ecuyer.

LES PAVÉS.

AIR : *Quand tout renait à l'espérance.*

AIMANT les vérités bien crues,
Messieurs, le pavé m'inspira ;
C'est un sujet qui court les rues,
Et le peuple m'applaudira.
Depuis dix-huit cent trente, en France,
On les a dix fois soulevés :
C'est un sujet de circonstance ;
Entendons-nous sur les pavés.

De tous côtés mon œil découvre
De vils flatteurs auprès des rois ;
On en a donc pavé le Louvre ?...
Ce sont les mêmes chaque fois.
En vain, pour leur donner la chasse,
Le peuple en armes s'est levé ;
La sottise est toujours en place
Et le talent sur le pavé.

En France, malgré l'anarchie,
Nos annales se conservaient ;

Les beaux faits de la monarchie
Sur le marbre se retrouvaient.
De l'empire les jours de gloire
Sur le bronze furent gravés :
Quant à notre dernière histoire....
On la lira sur les pavés....

On n'avait pas le temps d'attendre
Aux jours de nos premiers combats ;
Tous les matins, on allait prendre
Les officiers chez les soldats...
Ah ! si la France fait éclore
Tant de généraux éprouvés,
Le canon peut en faire encore
Sortir de dessous les pavés.

Mais changeons un peu de colloque ;
Les fumeurs battent le briquet,
Les amants battent la breloque,
Collé, Piron battent le guet ;
Sablons, comme eux, bordeaux, champagne
Et puis, le banquet achevé,
Nos cerveaux battant la campagne,
Nous battrons gaîment le pavé.

CELA FINIT TOUJOURS PAR LÀ.

AIR : *Connu.*

Si j'en crois sa colère
Ou bien son désespoir,
Il ne vient plus me voir :
Je ne sais plus lui plaire.
Mais quand le jour s'efface,
Vingt fois, je le sais bien,
Sous ma fenêtre il passe ;
Aussi, non, je ne crains rien.

REFRAIN.

Laissons-le faire,
Laissons-le faire ;
Il grondera,
Il boudera,
Il s'en ira,
C'est son affaire.
Mais à mes pieds
Il reviendra,
Il pleurera,
S'accusera.
Puis mon cœur pardonnera,
Cela finit toujours par là.

Vais-je au bal, il s'empresse
De courir sur mes pas,
Bien qu'il me dit sans cesse :
Pour moi n'y venez pas.
Mais quittai-je la fête,
Soudain, je sais bien,
A partir il s'apprête ;
Aussi, non, je ne crains rien.
Laissons-le faire, etc.

Sa voix cruelle et tendre,
Bien que j'aie retenu,
Hier me fit entendre :
Je ne vous aime plus.
Mais de cet instant même,
Ses yeux, je le sais bien,
Me dirent : Je vous aime;
Aussi, non, je ne crains rien.
Laissons-le faire, etc.

LA VENGEANCE CORSE.

AIR : *Connu.*

GUIDÉ, la nuit, par ma pâle lumière,
Un étranger à ma porte frappa ;
Je l'accueillis dans ma pauvre chaumière,
Le croirais-tu, mon fils, il me trompa !
Tu sais combien j'aimais ta sœur, Marie ?
Pour elle, hélas ! je ne puis que pleurer :
De la ravir, le lâche eut l'infamie.
Mais tu reviens, enfant, pour la venger :

REFRAIN.

Va droit à lui,
Courage, audace,
Point de merci ;
Attaque en face.
Va, ne crains rien ;
Songe à ta sœur,
Ajuste bien,
Et frappe au cœur.

Toi, qui servis pendant longtemps la France,
Tu sais, mon fils, tout le prix de l'honneur,
Oui, j'en suis sûr, de venger cette offense,
Impatient, tu sens battre ton cœur ;
Sur le terrain, où la mort nous rassemble,
Va, mon enfant, sois ferme et courageux,
Par la pensée, ô fils, soyons ensemble :
Car pour combattre, hélas! je suis trop vieux.
Va droit à lui, etc.

Vois ce rocher, c'est là qu'est sa demeure;
La nuit, de l'aigle il partage le sort ;
C'est là que doit sonner sa dernière heure ;
C'est là, mon fils, qu'il doit trouver la mort.
Oh ! le beau jour, que celui qui se lève!
Jour de vengeance ! enfin je suis heureux.
Que ce combat soit sans merci, ni trève ;
Pars, mon enfant, pour toi je fais des vœux.
Va droit à lui, etc.

LA PRIÈRE.

AIR : *Connu.*

METTONS-NOUS en prière,
Enfants, dans ce saint lieu,
Abandonnons la terre,
Offrons nos vœux à Dieu.

REFRAIN.

Au loin l'écho résonne,
A genoux et prions ;
C'est la cloche qui sonne,
A genoux et prions.

Des vierges salutaires,
Prièrent avec ferveur,
Et dans toutes leurs misères
S'adressèrent au Sauveur.
Au loin l'écho résonne, etc.

L'oiseau des champs qui vole,
Qui vole jusqu'aux cieux ;
Abandonnons la terre,
Offrons nos vœux à Dieu.
Au loin l'écho résonne, etc.

MON AME A DIEU, MON CŒUR A TOI.

AIR : *Connu.*

La voile est à la grande hune,
Disait un Breton à genoux,
Je pars pour chercher la fortune
Qui ne veut pas venir à nous.
Je reviendrai bientôt, j'espère,
Sèche tes yeux, prie, attends-moi,
En te quittant, ma bonne mère,
Mon âme à Dieu (bis.), mon cœur à toi.

Pour rendre le sort favorable,
Chantaient les marins à loisir :
Il faut vendre son âme au diable,
Et donner son cœur au plaisir.
Mais lui, songeant à sa chaumière,
Plein de tendresse et plein de foi,
Il répétait, ma bonne mère :
Mon âme à Dieu (bis.), mon cœur à toi.

Errant de rivage en rivage,
Enfin il amasse un trésor,

Et puis il retourne au village,
C'est pour sa mère tout son or.
Mais il lit ces mots sur la pierre :
Je pars aussi, mon fils, plains-moi ;
Mais dans le ciel, comme sur la terre,
Mon âme à Dieu (bis.), mon cœur à toi,
Oui dans le ciel, comme sur la terre,
Mon âme à Dieu (bis.), mon cœur à toi.

SI VOUS ALLIEZ L'AIMER !

Romance.

Air : *Connu.*

Connaissez-vous celle que j'aime,
Qu'en tous lieux j'entends et je vois,
Qui n'aura jamais près de moi
D'autres rivales qu'elle-même ?
Si vous me gardez le secret,
Je puis vous tracer son portrait ;
Mais non, non, non, je dois me taire,
Je ne veux pas vous la nommer.

C'est un regard doux et tendre,
Une voix qui répond au cœur;
Plus de soucis, plus de douleur
Aussitôt que je puis l'entendre.
Un esprit toujours séduisant,
Sourire fin, regard touchant;
Mais non, non, non, je dois me taire,
Je ne veux pas vous la nommer.

Voyez cette foule attentive
Dans ce bal suivre tous ses pas;
Ne la reconnaissez-vous pas
A sa danse légère et vive?
Tenez, regardez, la voilà:
La plus belle, c'est Ozélia;
Mais non, non, non, je dois me taire,
Je ne veux pas vous la nommer.

HYMNE AUX MARTYRS DE 1837-38.

AIR: *Connu.*

O Canada, terre chérie,
Tu penches ton front soucieux!
N'es-tu pas toujours la patrie
Des héros, nos nobles aïeux!
Peuple intrépide et magnanime,
Qui sut garder ta liberté,
Qu'un doux souvenir te ranime,
Tu fus vaincu, jamais dompté!

REFRAIN.

Des temps les plus fameux levons les voiles sombres,
Vos bourreaux sont flétris d'opprobres éternels!
Honneur, amour et gloire à vos illustres ombres,
Fils de la liberté! vous serez immortels!

Soudain s'élève un cri de guerre,
Les fils du peuple des trois jours
Font trembler ceux-là qui, naguère,
Nous croyaient déchus pour toujours!
Vous êtes morts dans le carnage;

Vaillant Perrault ! brave Chénier !
Vous étiez dignes d'un autre âge,
O Cardinal ! O Lorimier !
Des temps, etc.

D'une larme donnons la gloire
Aux martyrs de la liberté !
Ils ont conquis dans notre histoire
L'amour de la postérité !
De ces héros, dans la détresse,
Gardons un pieux souvenir !
Et quand le lion nous caresse,
Frères, songeons à l'avenir !
Des temps, etc.

Au Canada, notre patrie,
Jurons amour, fidélité !
Que, d'une voix, chacun s'écrie :
" Vive la paix ! la liberté ! "
Mais si quelqu'ennemi vorace
Voulait un jour nous outrager,
Français, sans crainte de sa race,
Ne saurions-nous nous protéger ?
Des temps, etc.

De ce despote sanguinaire
Qu'un jour tu vomis, Albion !
De Colborne es-tu solidaire ?
A-t-il flétri ta nation ?
L'excès de ses vœux sacriléges
Ebranla ton autorité !
Mais Albion, tu te protèges
En protégeant la liberté !
Des temps, etc.

Tu n'es point né pour l'esclavage,
Dieu seul est ton maître ici-bas !
Ta liberté, c'est ton ouvrage !
Oh ! mon pays, ne l'oublie pas !
Descendants de plus d'une race,
Puisque Dieu nous a réunis,
Que la haine entre nous s'efface,
Efforçons-nous de vivre unis !
Des temps, etc.

PLAINTE DU JEUNE SOLDAT.

AIR : *Connu.*

Que mon sort est funeste !
Adieu, mes bons amis !
Au régiment je reste,
Vous allez au pays.
Oui, j'en perdrai la vie,
Par la douleur que j'ai :
Seul de ma compagnie,
Je n'ai pas mon congé.
Adieu donc, mes amis, } bis.
Adieu donc, mon pays. }

Ils vont revoir leur mère,
Et la mienne, auprès d'eux,
Va courir la première,
En me cherchant des yeux.
Eugénie, toi que j'adore !
Seras-tu comme moi,
Sais-tu chérir encore
Ceux qui sont loin de toi ?
Adieu donc, etc.

Canton qui m'a vu n'aître,
Et qui reçus ma foi,
Je vais mourir peut-être,
Et pour d'autres que toi !
Pour calmer ma souffrance,
Dites à mes bons amis,
Que je meurs pour la France,
Mon cœur est au pays.
Adieu donc, etc.

LES ADIEUX.

AIR : *Connu.*

J'AURAI bientôt quatre-vingts ans ;
Je crois qu'à mon âge il est temps
D'abandonner la vie :
Aussi je la perds sans regret,
Et je fais gaiement mon paquet :
Bonsoir la compagnie.

J'ai goûté de tous les plaisirs ;
J'ai perdu jusques aux désirs,
A présent je m'ennuie,

Lorsque l'on n'est plus bon à rien,
On se retire, et l'on fait bien :
Bonsoir la compagnie.

Lorsque d'ici je sortirai,
Je ne sais pas trop où j'irai,
Mais en Dieu je me fie,
Il ne peut me mener que bien :
Aussi je n'appréhende rien :
Bonsoir la compagnie.

MA PRISON.

Silvio Pellico au Spielberg.

Air : *Connu.*

Hélas ! dans ma prison, brise à la fraîche haleine,
Quand tu viens m'annoncer le doux retour des fleurs,
Quand tu viens m'apporter les parfums de la plaine,
Tu réveilles en moi de nouvelles douleurs.
Je le sais, du printemps ton haleine est remplie,
Et ton aile a passé sur des gazons fleuris ;
Mais pourquoi n'es-tu pas ma brise d'Italie ?
L'air embaumé de mon pays ?

Hélas ! dans ma prison, quand d'un ciel sans nuage
Glisse un rayon plus pur, comme un regard ami ;
Loin de me consoler, je perds bientôt courage ;
Je sens des pleurs venir, et mon cœur a gémi :
En voyant ce beau ciel, non, jamais je n'oublie
Qu'il n'est qu'un ciel, un seul, pour les pauvres proscrits.
Ah ! pourquoi n'es-tu pas mon beau ciel d'Italie ?
Le ciel aimé de mon pays ?

Hélas ! dans ma prison, parfois, lorsque je rêve,
Un songe, cet ami de mon sommeil léger,
Me dit que je suis libre, et que mon mal s'achève ;
Que j'ai ma liberté sur un sol étranger.
Sur un sol étranger ! ah ! je vous en supplie,
Mon Dieu ! je ne veux pas être libre à ce prix.
Qu'on me donne plutôt des fers en Italie ;
Je veux mourir dans mon pays.

LE PAUVRE.

AIR : *Connu.*

Je suis pauvre !...sur la terre
Nul ami ne m'est resté...
Tous ont fui quand la misère
S'est assise à mon côté.
Solitaire
Sur la terre,
Sans amis,
Pauvre je vis !

Et pourtant...dans mon enfance,
Je m'en souviens...autrefois
J'étais heureux d'espérance,
Dans l'avenir j'avais foi !...
Mais l'aurore
S'évapore...
Vient le soir,
Et nul avoir !

Chant, écoutons ! l'heure sainte
Sonne et dit : Pauvre, à genoux !

A vos pieds je mets ma plainte,
Vierge, je m'adresse à vous !
Mon amie,
C'est Marie ;
Mon espoir
Est son pouvoir !...

LA RESSEMBLANCE ET LA DIFFÉRENCE.

AIR : *Connu.*

La douceur et la beauté
Font notre félicité ;
Voilà la ressemblance.
La beauté, deux ou trois ans ;
La douceur dans tous les temps :
Voilà la différence.

Le voleur et le tailleur
Du bien d'autrui font le leur :
Voilà la ressemblance.
L'un vole en nous dépouillant,
Et l'autre en nous habillant :
Voilà la différence.

Hippocrate et le canon
Nous dépêchent chez Pluton ;
Voilà la ressemblance.
L'un le fait pour de l'argent,
L'autre gratuitement :
Voilà la différence.

Clé de fer et clé d'argent
Ouvrent tout appartement ;
Voilà la ressemblance.
Le fer ouvre avec fracas,
L'argent, sans bruit et tout bas :
Voilà la différence.

Le perroquet et l'acteur
Tous deux récitent par cœur ;
Voilà la ressemblance.
Devant le monde assemblé,
L'un siffle, l'autre est sifflé,
Voilà la différence.

LE BOUQUET.

AIR : *Connu.*

NON, tu n'auras pas mon bouquet.
Traite-moi de capricieuse,
De volage, d'ambitieuse,
D'esprit léger, vain ou coquet,
Non, tu n'auras pas mon bouquet. (bis.)

Comme l'incarnat du plaisir,
On dit qu'il sied à ma figure ;
Veux-tu de ma simple parure
Oter ce qui peut l'embellir,
Comme l'incarnat du plaisir ? (bis.)

Je veux le garder sur mon cœur ;
Il est aussi pur que mon âme ;
Un soupir, un souffle de flamme
En pourrait ternir la fraîcheur :
Je veux le garder sur mon cœur. (bis.)

Non, non, point de bouquet pour toi :
L'éclat de la rose est trop tendre ;

Demain tu pourrais me le rendre ;
Demain... qu'en ferais-je ? dis-moi.
Non, non, point de bouquet pour toi. (bis.)

LE GRENADIER ET SON CHIEN.

AIR : *Connu.*

Le soleil brillait et le froid était vif,
L'armée française soutenait un siége,
Lorsqu'au lointain j'entends les cris plaintifs
D'un grenadier étendu sur la neige.
Son pauvre chien qui était auprès de lui,
Qui semblait dire, ah ! soulagez mon maître,
De l'homme ce fidèle ami,
De la douleur fit entendre le cri,
Aussitôt qu'il me vit paraître. (bis.)

Que vois-je, hélas ! c'est un de nos soldats,
Blessé à mort, mais cependant sans l'être ;
Avec regret je vois en cet état,
Un des soldats de l'Empereur notre maître,
Quoique blessé à la tête et au cœur,

Il supportait son mal avec courage,
Faut-il, hélas ! pour un noble vainqueur,
Qu'un jour de gloire soit un jour de malheur,
Lui qui vingt fois brava l'orage. (bis.)

Je suis blessé, dit-il, mortellement,
Achevez-moi ! O scène déchirante,
Quoi ! d'un Français je verserais le sang !
Ce mot remplit mon âme d'épouvante.
En frémissant et détournant les yeux,
Pour s'immoler je lui prêtai mon arme ;
Ce brave n'est plus voyageur en ce lieu ;
Au souvenir du soldat courageux
Refuseriez-vous une larme. (bis.)

AUX FEMMES DE MON PAYS.

AIR : *Batelier, dit Lisette.*

OUI, nous avons des filles,
Dans notre beau pays,
Douces, pures, gentilles,
Blanches comme des lys !
Toutes restent fidèles,

Et charmantes toujours! (bis.)
Amis! gloire à nos belles! (bis.)
Bonheur à nos amours! (ter.)

Jeunes, fraîches amies,
Épouses, mères, sœurs,
Elles charment nos vies,
Elles charment nos cœurs!
Toutes restent, etc.

Bénissons la fortune
Qui fait qu'en ces climats
Et la blanche et la brune
Ignorent leurs appas!
Toutes restent, etc.

Femme de ma patrie,
Vierge au regard si doux!
Canadienne chérie,
Nous te saluons tous!
Nous te serons fidèles!
Sois charmante toujours!

Amis! gloire à nos belles!
Bonheur à nos amours!

J. Lenoir.

SAINT CRÉPIN.

AIR : *Tout est contracté en cette courte vie.*

Vous, Cordonniers, que ce beau jour rassemble,
Pour délasser vos bras laborieux,
Quoi de plus beau que de fêter ensemble
L'humble métier d'un patron glorieux ?
Que les gais propos et les chansons,
Sous son égide,
A tout travailleur
Ouvre le chemin du bonheur !
Du monde inconstant applanissons,
Sous un tel guide,
Pour mieux réussir,
La route qu'il faut parcourir.

Sans les zéphirs, en sa frêle gondole
Du nautonnier la course ralentit ;
Quand son espoir s'exhale en barcarole
La rive au loin vainement retentit,
Mais fi ! des zéphyrs, ô Cordonniers !
Leur brise humide,
Malgré leur fraîcheur,

Ne fait rien à votre bonheur;
Suivez sans sortir de vos foyers,
Sous un sûr guide,
Pour bien réussir,
La route qu'il faut parcourir,

Quand le chasseur, au chant de la fauvette
Qui se réveille aux baisers du matin,
Met son bonheur à chasser l'alouette,
Prête l'oreille aux chansons du serin;
Et que, sans cesser, à ta gaîté
Sa voix préside;
Que le travailleur
Comme lui chante son bonheur,
Et trouve en tout temps sans âpreté,
Sous le seul guide
Qui fait réussir,
La route qu'il doit parcourir.

Quand l'opulent en pompeux équipage
Comme un émir brille devant tes yeux,
Ne juge pas, s'il parle un fier langage,
Que l'artisan que lui ne vaut pas mieux:
Mais songe plutôt que sa grandeur
Est peu solide;
Que le travailleur

A plus que lui le vrai bonheur ;
Et choisis, en prudent voyageur,
Un plus sûr guide
Pour mieux découvrir
La route qu'il faut parcourir.

Fuis le pêcheur amoureux de la grève
Qui dans l'eau trouble en vain cherche un peu d'or :
C'est un faux bien qu'on amasse en un rêve,
Et le réveil disperse un tel trésor.
La fortune naît, demeure, ou fuit :
Etre timide !
Du bon travailleur
Souvent elle fait le bonheur,
Mais c'est vainement qu'on le poursuit
Sans un sûr guide :
Qui veut l'obtenir
Doit l'appeler, non la courir.

Ah ! pardonnez si ma muse indocile
De mots badins émaille la gaîté ;
A l'agréable il faut joindre l'utile,
En s'amusant dire la vérité.
L'aimant avant tout que craindrons-nous ?
Sous son égide,
Bourgeois, travailleur,

Peuvent braver la main du malheur,
Et venir, fidèles au rendez-vous,
D'un pas rapide,
Fêter, ennoblir
Les chants, les festins, le plaisir.

S. Benoit.

UNE PENSÉE,

MON BOCAGE.

Air : *O ma Georgette !*

Dans mon bocage,
Jamais l'orage
Ne m'est frayeur.
C'est une fleur
Qui dès l'aurore
Me dit : adore !
Car tout est beau
Dans un berceau.

Je pleure ou chante,
Suivant l'attente,

Car ce séjour
Est mon amour.
Je vis tranquille
Comme la fille
Qui, chaque soir,
Sourit d'espoir.

Oui ! l'hirondelle
Toujours fidèle
Et sans soucis
Vole au parvis.
Mais la nature
Pour moi plus dure
Me dit : labeur
Fait le bonheur.

Puis une larme
Trouble mon charme,
Quand vers les cieux
Tournent mes yeux ;
Car dans ce monde
Tout, comme l'onde,
Redit : berceau
Devient tombeau !

A. L. Desaulniers.

LE DÉPART DES RECRUES.

CHŒUR DE RECRUES.

Entendez-vous la trompette qui sonne ?
Au champ d'honneur il nous faut tous courir,
L'airain mugit et le bronze résonne ;
La loi le veut, nous devons obéir.
Compte sur nous, ô belle France !
Pour toi, toujours prêts à mourir,
Nous te vouons notre vaillance ;
Tu le dis, nous allons partir.

UNE RECRUE.

Stapendant, c'est ben grand dommage
D'quitter comm'ça tout pour servir,
De laisser sa mère au village,
De l'entendre en partant gémir,
Et puis dire : " O mon espérance !
Mon fils, sans toi m'faudra mourir ! "
On a le cœur percé comm' d'une lance ;
Mais faut partir, mais faut partir.

LE SERGENT.

Si tu laisses dans ton village
Une mère, un père, une sœur,
Arme-toi du noble courage
Qui, des héros, forme le cœur.
Revenu des champs de bataille,
Plus tard les pressant sur ton sein,
Heureux sous l'humble toit de paille,
Tu seras fier de ton destin.

LE SERGENT.

Verse, garçon, une pleine rasade :
Demain peut-être il nous faudra mourir ;
Donnons au vin une franche accolade :
Le tambour bat, il va falloir partir.
Buvons, mes amis, à la France,
A ses succès, à ses héros,
Aux compagnons de notre enfance;
A nos parents, à nos drapeaux.

LA SERENADE DES ANGES.

MUSIQUE DE BRAGA.

Mère, n'entends-tu pas dehors
Le doux chant qui soupire
Et semble bercer ses accords
Sur l'aile du zéphyr ?
Regarde là sur le balcon,
Et dis, si tu peux, d'où vient ce doux son.
— Non, non, enfant, dans le jardin
Je n'entends rien qui chante,
Rien que la brise du matin
Qui passe frémissante.
Endors, endors ta pauvre âme souffrante,
Repose, enfant, jusqu'à demain.
— Non, non, ce n'est pas un chant de la terre
Que j'entends, que j'entends, bonne mère.
Ah ! c'est la voix ! c'est la voix d'un ange murmurant
Un doux chant qui m'appelle !
Et je m'envole sur son aile.

Bonsoir, mère, bonsoir, je suis le chant,
Je suis le chant,

Un ange murmure un chant qui m'appelle,
Moi je m'envole, je m'envole sur son aile.
Adieu ! mère, adieu !
Je m'envole sur son aile,
Adieu ! ma mère, adieu !
Je suis le chant, je suis le chant,
Je suis le chant, je suis le chant,
Je suis le chant, je suis le chant.

LES ADIEUX DE PARIS.

AIR : *Connu.*

ADIEU, Paris, adieu,
Adieu, cité, adieu, reine des villes,
Je fuis les plages viles
Où l'on pourrait, où l'on pourrait renier Dieu.
Faudrait-il donc, pauvre Marie,
T'abandonner au moment d'être à toi,
Dans ce Paris où tout s'oublie,
Marie, au soldat garderas-tu ta foi.
Va, pars sans crainte, en quittant le saint lieu,
Je t'ai fait le serment de te garder mon âme ;
Oui, je le jure, oui, je serai ta femme,
Je t'en fais le serment
Aujourd'hui devant Dieu. } bis.

Longtemps après, dit-on,
Pauvre soldat entra blessé dans son village,
Pour tout objet d'outrage
Le malheureux était privé de la raison.
Lorsqu'une femme jeune et belle
S'élance en pleurs au milieu des soldats,
André, André, c'est moi, dit-elle.
André, mais André ne la reconnait pas ;
Pauvre insensé, quand je t'ai dit adieu,
Je t'ai fais le serment de te garder mon âme ;
Oui, je le jure, oui je serai ta femme,
Je t'en fais le serment
Aujourd'hui devant Dieu. } bis.

O noble dévoument,
Elle conduit le pauvre fou dans sa chaumière,
Et là comme une mère
Elle reste auprès de lui comme un enfant ;
Mais lorsqu'un jour à la chapelle,
Quand tout à coup comme une peine humaine
Elle lui dit : ange fidèle ! André qui sourit,
Elle le prend par la main
Mais, ô miracle, en voyant le saint lieu,
Les chants du ciel ont réveillé son âme,

C'est toi, Marie, ô noble et sainte femme,
O m'as-tu donc garder
Ton serment devant Dieu ? } bis.

LES BŒUFS.

AIR : *Connu.*

J'AI deux grands bœufs dans mon étable,
Deux grands bœufs blancs marqués de roux ;
La charrue est en bois d'érable,
L'aiguillon en branche de houx.
C'est par leur soin qu'on voit la plaine
Verte l'hiver, jaune l'été ;
Ils gagnent dans une semaine
Plus d'argent qu'ils n'en ont coûté.

REFRAIN.

S'il me fallait les vendre,
J'aimerais mieux me pendre ;
J'aime Jeanne, ma femme ; eh bien, j'aimerais mieux
La voir mourir, que voir mourir — .

... mes bœufs.

Les voyez-vous, les belles bêtes,
Creuser profond et tracer droit,
Bravant la pluie et les tempêtes,
Qu'il fasse chaud, qu'il fasse froid ?
Lorsque je fais halte pour boire,
Un brouillard sort de leurs naseaux,
Et je vois sur leur corne noire
Se poser les petits oiseaux.
S'il me fallait, etc.

Ils sont forts comme un pressoir d'huile,
Ils sont doux comme des moutons ;
Tous les ans, on vient de la ville
Les marchander dans nos cantons,
Pour les mener aux Tuileries,
Au mardi-gras, devant le roi,
Et puis les vendre aux boucheries ;
Je ne veux pas, ils sont à moi.
S'il me fallait, etc.

Quand notre fille sera grande,
Si le fils de notre régent
En mariage la demande,
Je lui promets tout mon argent ;
Mais, si pour dot il veut qu'on donne
Les grands bœufs blancs marqués de roux ;

Ma fille, laissons la couronne
Et ramenons les bœufs chez nous.
S'il me fallait, etc.

LILIA.

AIR : *Connu.*

Il est un nom parfumé d'innocence,
Suave et pur comme un rayon de miel,
Tout imprégné de céleste espérance,
Et caressant comme une voix du ciel.
Ce nom béni, ce nom charmant de femme,
Que je redis toujours avec bonheur,
Qui sait le mieux faire vibrer, mon âme,
C'est le nom de ma sœur. (bis.)

C'est le parfum, l'auréole qui brille,
L'oiseau chanteur qui charme le logis,
L'ange gardien du foyer de famille,
L'ange d'amour venu du paradis.
Son chaste nom fait sourire mon père,
En le disant son front luit de bonheur,
Et notre mère est heureuse et bien fière,
Du doux nom de ma sœur. (bis.)

Nom bien aimé, doux nom de l'adoré,
Ton souvenir ne m'est jamais cruel,
Car pour ma sœur ma tendresse est dorée
Des purs rayons que Dieu garde en son ciel.
Un jour, peut-être, un autre nom de femme
Avec le sien fera place en mon cœur,
Mais saura-t-il faire vibrer mon âme
Comme le tien, ma sœur ?

LE PAYSAN.

Air : *Connu.*

A mes dépens est-c'que vous voulez rire ?
Depuis une heur' vous m'app'lez paysan.
Sans vous fâcher, permettez-moi d'vous dire
Qu'un paysan vaut bien un suffisant.
Avec un mot j'pourrais bien vous fair' taire,
Monsieur l'valet ; faut bien qu'on trouv' chez nous
Des gens comm' moi pour labourer la terre,
Afin d'nourrir des paresseux comm' vous.

J'avions chacun not' goût, not' caractère;
Quand il fallut adopter un métier,
Mon frère prit l'état de militaire,
Et moi j'adoptai celui de fermier.
Pour mon pays, quoique j'donn'rais ma vie,
Au labourage je m'livre avec plaisir :
S'il faut des bras pour servir la patrie,
Il faut aussi des bras pour la nourrir.

L'amour a fait mainte métamorphose,
Il a changé plus d'un pâtre en guerrier;
Comme aujourd'hui c'est pour la même cause,
Que le hazard de moi fit un fermier.
Dans les combats, puisque l'amour m'appelle,
De cette lutte il faut sortir vainqueur;
Soyons fermier pour éprouver ma belle,
Soyons soldat pour éprouver son cœur.

Sous les drapeaux de leur chère patrie,
On vit combattre bien des paysans,
Pour leur pays sacrifier leur vie,
Avec ardeur s'illustrer dans les champs,
Sans murmurer, quitter l'humble chaumière;
Souvenons-nous que le brave Francœur
Se fit soldat dans le temps de la guerre,
En temps de paix, il se fit laboureur.

LE LILAS BLANC.

AIR : *Connu.*

Au bal, ce soir, quelle était belle !
Chacun l'admirait tour-à-tour,
Et tous les yeux, fixés sur elle,
La contemplaient avec amour !
C'était bonheur pour moi d'entendre
Dire son nom de tous côtés,
Vanter son air modesté et tendre,
Son élégance et sa beauté !
Et pour parure une humble fleur
Reposait seule sur son cœur.
Oui, pour parure une humble fleur,
Reposait seule sur son cœur.

Le cœur ému, triste et timide,
Je m'approchai pour lui parler,
Je vis pâlir son front candide
Et je sentis sa main trembler.
Etait-ce erreur, ou bien folie ?
Je crus surprendre, ô doux instant !
Sa lèvre pure et si jolie,
Presser la fleur en m'écoutant ;

Tout en pressant son humble fleur,
Son doux regard pressait mon cœur.
Oui, pour parure, etc.

Rempli de crainte et de tristesse,
Déjà le bal allait finir,
J'implorais d'elle, en mon ivresse,
Un mot d'espoir, un souvenir.
En me quittant sa main charmante
M'abandonna son frais lilas ;
Tiens, dit-elle, toute tremblante,
Un jour ne m'oublirez-vous pas ?
Ah ! pour toujours son humble fleur
Reposera là sur mon cœur.
Oui, pour parure, etc.

LA PETITE FILEUSE.

Air : *Connu.*

Jeanne, sois sans crainte
Pour ton âme sainte ;
La cloche qui tinte
T'appelle au saint lieu ;

Travaille avec zèle :
Ta tâche fidèle
Est toujours, ma belle,
Agréable à Dieu.

REFRAIN.

File, file, file, file, Jeanne,
Dieu notre père est indulgent,
Bien indulgent ;
Ta quenouille fait tomber la manne
Entre les mains de l'indigent ;
File, file, file, file, Jeanne !
Travailler,
C'est prier,
Jeanne, c'est prier !

Depuis l'aube éclose,
Sous ton beau doigt rose
Se métamorphose
La blancheur du lin.
A plus d'une épreuve
Le pauvre s'abreuve :
File pour la veuve
Et pour l'orphelin.
File, file, file, etc.

Fais tourner bien vite
Ton fuseau, petite,
Pour le saint ermite,
Le preux accablé ;
File avec constance
Pour chaque souffrance ;
Pour rendre la France
Au pauvre exilé.
File, file, file, etc.

VOIS-TU LA NUIT ?

AIR : *Connu.*

VOIS-TU la nuit qui se retire ?
Vois-tu l'orient qui se teint ?
Pleurs et sourire,
C'est le matin.

C'est d'un côté la brume épaisse,
De l'autre une blanche lueur ;
C'est la tristesse
Près du bonheur.

De notre union douce et sombre
Voilà l'image, ô mon amour !
Moi, je suis l'ombre,
Et toi, le jour.

LA JEUNE MALADE.

ROMANCE.

AIR : *Le jeune Edmond allait, etc.*

C'ÉTAIT un soir : déjà le vent d'automne
Avait flétri la parure des bois ;
Le grain vermeil pétillait dans la tonne,
Et des fruits mûrs la main avait le choix.
Loin de sa mère, une vierge timide,
Dont la souffrance accablait les quinze ans,
Seule, pensive, et l'œil de pleurs humide,
Ainsi dans l'ombre exhalait ses accents :

" Riants côteaux, agréables prairies,
" Où se leva l'aurore de mes jours,
" Où s'égaraient mes douces rêveries,
" Faut-il, hélas ! vous quitter pour toujours ?

" De la vallée une brise salubre
" En vain ranime un impuissant effort ;
" Mon pas chancelle ; un présage lugubre
" M'a révélé l'approche de la mort.

" Et cependant combien la vie est belle
" Dans le matin de nos illusions !
" O dur moment ! lorsque la faulx cruelle
" Tranche le cours de nos affections !...
" Quand les frimas sur toute la nature
" Vont se répandre au souffle des autans,
" J'habiterai la froide sépulture,
" Et n'aurai pas compté seize printemps.

" Naguère encor, sur la rive odorante,
" Où le ruisseau gazouillait sous mes yeux,
" J'aimais à voir, dans son eau transparente,
" Se réfléchir le pur éclat des cieux.
" D'oiseaux heureux une troupe volage,
" En folâtrant de rameaux en rameaux,
" De leurs ébats animaient le feuillage,
" Et de leurs chants égayaient les hameaux.

" Dès que le soir ramenait le silence,
" Du peuplier, dont s'orne le chemin,
" Mon œil suivait le front qui se balance ;

" J'errais contente, un bluet à la main...
" Plus d'espérance !... à la cloche qui tinte
" Vient de répondre un écho solennel ;
" Et, sous les maux dont je subis l'atteinte,
" J'ai pressenti le sommeil éternel !

" A vous, mes sœurs, objets de ma tendresse,
" A vous les ris, les jeux et les plaisirs ;
" D'un chaste amour les rêves pleins d'ivresse,
" Et cet hymen, erreur de mes désirs !
" Moi qui n'ai plus que de sombres alarmes,
" Veuve à quinze ans d'un avenir si beau,
" Moi dont l'espoir n'attend plus que vos larmes,
" A moi la paix et l'ombre du tombeau ! " .

Elle avait dit : dès l'aube, à la ronde,
L'airain fatal publie, à l'Angelus,
Qu'une jeune âme, exilée en ce monde,
Est retournée au séjour des élus.
Comme une fleur par l'orage inclinée,
La pauvre fille, aux regards abattus,
Avait penché sa tête infortunée,
Et dans la tombe emporté ses vertus.

Le lendemain, ses compagnes fidèles,
En voiles blancs, symbole de leur deuil,

Tenant chacune un bouquet d'immortelles,
De leur amie entouraient le cercueil.
De tristes pleurs inondaient leur paupière,
L'hymne funèbre alors montait vers Dieu ;
Et du tombeau quand se ferma la pierre,
Un long soupir fut leur dernier adieu.

LES FEUILLES MORTES.

AIR : *Connu.*

Condamnés

Mes jours sont ~~comptés~~ ! je vais quitter la terre !
Il faut vous dire adieu, sans espoir de retour !
Vous qui pleurez, hélas ! bel ange tutélaire,
Laissez tomber sur moi vos doux regards d'amour !
Du céleste séjour entr'ouvrez-moi les portes,
Et, du Maître Eternel pour adoucir la loi,
Quand vous verrez tomber, tomber les feuilles [mortes, } bis.
Si vous m'avez aimé, vous prierez Dieu pour moi.

Oui, le premier printemps va fleurir sur ma tombe ;
Oui, ce jour qui m'éclaire est mon dernier soleil,
Et des arbres jaunis, chaque feuille qui tombe

Me montre du trépas le lugubre appareil !
Oui, des oiseaux du ciel les légères cohortes
Chanteront dans les airs, sans causer mon émoi !
Quand vous verrez tomber, etc.

Sans vous, sans votre amour, je quitterai la vie,
Sans y rien regretter, rien qu'un séjour de deuil ;
Aux chagrins, aux revers ma jeunesse asservie,
Voit la mort comme un phare et non comme un écueil !
Mais j'ai, par vos doux soins, des douleurs les plus fortes
Bravé les traits cruels sans trouble et sans émoi.
Quand vous verrez tomber, etc.

LA FILLE DU CABARET.

AIR : *Connu.*

FICHU croisé, simple chemise
De toile rousse à grain serré,
Jupon rayé : voilà sa mise,
Et bonnet rond à peine ouvré.
Pendant que l'on boit elle file,
Elle fait chanter son rouet ;
Et chacun vient voir à la file
La fille du cabaret. } bis.

Dès le matin elle balaye
De la cave jusqu'au grenier ;
Le buveur qui la voit s'égaye
Comme au regard de son rosier.
Elle est gentille, elle est accorte ;
On boit le double du claret
Quand c'est elle qui vous l'apporte,
La fille du cabaret. } bis.

Tout buveur est son camarade
Jusqu'à deux doigts de son corset,
Aussi volontiers qu'une œillade
Elle vous aligne un soufflet ;
Parfois son bras sert de béquille,
Maint vieillard sans elle choirait ;
C'est qu'elle est une bonne fille,
La fille du cabaret. } bis.

Sa mère, une grosse gaillarde
A qui l'on sait plus d'un galant,
D'un clin d'œil en dessous la garde
Et souveille son corset blanc.
Franc buveur dit tout en goguette :
Craignez plutôt ce beau discret,
Qui voudrait tenir en cachette
La fille du cabaret. } bis.

Rose, soyez modeste et sage,
N'imitez pas votre maman ;
Respectez-la, car à son âge
On revient de l'égarement.
Croyez à son expérience ;
On va plus loin qu'on ne voudrait,
Quand on est, par droit de naissance,
La fille du cabaret. } bis.

Rose est modeste autant que belle :
Ne la voyez-vous pas rougir
Du moment qu'on a l'œil sur elle ?
Bientôt son cœur pourra choisir.
Il faudrait un garçon qui gagne,
Un beau compagnon qui dirait :
Je vais emmener en campagne
La fille du cabaret. } bis.

SARAH LA BOHÉMIENNE.

MUSIQUE DE PAUL HENRION.

Par les cités et les campagnes,
Par les vallons et les champs,
Je vis, à travers, l'Allemagne
Frappant les échos de mes chants.
Je n'ai pour reposer ma tête
Que les prés, la rive ou le bois ;
Où l'herbe est fraîche je m'arrête,
Car mes caprices sont mes bois !
Car mes caprices sont mes bois !
Ah !.... ....

Refrain.

Je suis Sarah la Bohémienne ;
Quand résonne mon tambourin,
Il faut, il faut qu'on se souvienne
De la chanteuse et du refrain !
Ah !.... ....
Il faut qu'on se souvienne
Ah !.... ....
De la chanteuse et du refrain !

Je tresse en chantant des guirlandes,
Et cueille en mon chemin des fleurs ;
Le soir je conte les légendes,
Qui donnent le frisson aux cœurs,
On me place à la veillée.....
Le pauvre m'ouvre sa maison ;
Pour là chanter sous la feuillée
L'amoureux apprend ma chanson.
L'amoureux apprend ma chanson.
Ah !.... ....
Je suis Sarah, etc.

JULES LORIN.

LE JEUNE MOURANT.

ROMANCE.

AIR : *Le jeune Edmond allait, etc.*

C'EN est donc fait ?... je vais quitter la vie !...
Mourir si jeune ! ah ! c'est mourir deux fois.
Quelques instants, et ce cœur, mon amie,
Ne battra plus aux accents de ta voix.
Ciel ! je t'implore ! toi, malgré ma souffrance,

Soutiens ma force et prolonge mes jours !...
Je ne tiens pas à ma frêle existence ;
Mais je gémis de perdre mes amours.

Quoi ! le soleil qui promet cette aurore,
A qui l'oiseau fait un si doux accueil,
Vers son midi doit m'éclairer encore !
Puis se coucher, ce soir, sur mon cercueil !
Ciel ! vois ces pleurs inonder ma paupière,
A mes destins accorde un plus long cours !...
Je ne tiens pas à ma triste carrière ;
Mais je gémis de perdre mes amours.

La blanche fleur, émail de nos prairies,
Se montre même oracle de mon sort ;
Sa tige naît..... et ses couleurs flétries
Viennent déjà me présager la mort.
Ciel ! prends pitié d'une faible victime !.....
Mon infortune invoque ton secours !.....
Je ne tiens pas au souffle qui m'anime ;
Mais je gémis de perdre mes amours.

Vœux superflus ! inutile prière !
Le jour pâlit..... et le jeune mourant,
Touchant enfin à son heure dernière,
Avec douleur, murmure en expirant :

O toi que j'aime!... adieu... ma tendre amie!..
Un froid mortel me glace pour toujours!..
Ce coup affreux m'ôte plus que la vie...
Las!.. je vous perds... ô mes chères amours!..

LE BEAU MOUSQUETAIRE.

AIR: *Connu.*

ADIEU, beau mousquetaire,
Il faut fuir cette terre,
L'amour saura se taire
A l'heure des combats.
On quitte ce qu'on aime,
Lorsque le roi lui-même
Laisse son diadême
Pour suivre nos soldats.

REFRAIN.

Pars, mon Gaston, pars,
Chercher la gloire,
Va combattre sous nos remparts,
Là-bas est la victoire,
Pars, mon Gaston, pars.

Combats pour ton amante,
Et toujours triomphante,
Que ta main si vaillante
Guide nos défenseurs.
Sur ton front que j'embrasse,
Mon Gaston, le ciel fasse
Qu'au retour, moi je place
La palme des vainqueurs.
Pars, mon Gaston, etc.

Déjà le canon tonne,
La trompette résonne,
Des adieux l'heure sonne,
Prends ce gage d'amour.
Doux et pieux mystère,
Talisman d'une mère,
Cette croix qui m'est chère
M'assurera ton retour.
Pars, mon Gaston, etc.

LA CROIX DE MA MÈRE.

Romance.

Air : *Un jour pur, etc.*

Celle qui m'a donné la vie
Est dans le champ des noirs cyprès,
Sous la froide pierre endormie,
Pour ne se réveiller jamais.
Dans ce lieu sombre et solitaire
Tous les jours je verse des pleurs ;
Au pied de la croix de ma mère
Je prie et je sème des fleurs. } bis.

Dans mon pieux pélérinage,
Je crois entendre autour de moi
Sa voix à travers un nuage,
Qui me dit : " Je veille sur toi ! "
Et comme un baume salutaire
Ces mots apaisent mes douleurs.
Au pied de la croix, etc.

Sur la terre, pauvre orpheline,
Je ne savais plus que pleurer;
Mais vers la croix je m'achemine,
Et sa voix me dit d'espérer.
Je me résigne, et sur la pierre
Où seront un jour nos deux cœurs,
Au pied de la croix, etc.

L'ECHO REDIT,

AIR : *Connu.*

Le matin, quand le soleil
Brille d'un éclat vermeil; } bis.
Quand je cueille, fraîche encore,
La rose éclose dès l'aurore,
De plaisir mon cœur bondit
Et l'écho redit :
Ah! ah! ah! ah! ah! ah!
Ah! ah! ah! ah! ah! ah!

Sur mes pas plus d'un pasteur
Des monts franchit la hauteur; } bis.
Lorsque ma voix les invite

L'un des deux court au plus vite.
De plaisir mon cœur bondit
Et l'écho redit :
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

Fuyez, mortels attristés, } bis.
Vos ennuis et vos idées ; }
Les montagnes sont riantes,
L'air est pur, l'eau est brillante,
De plaisir mon cœur bondit
Et l'écho redit :
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

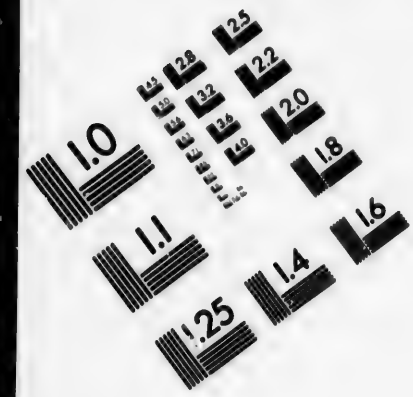
LE CINQ MAI.

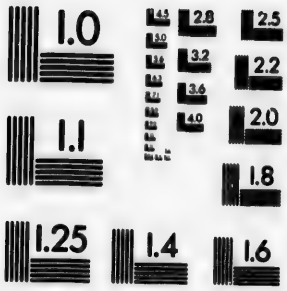
1821.

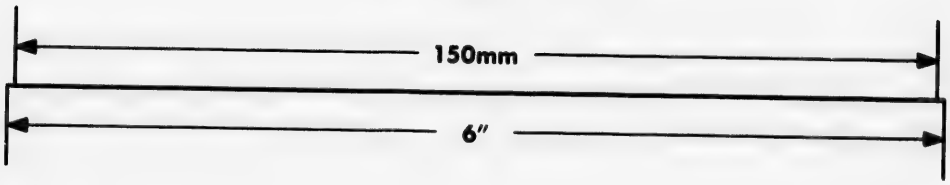
AIR : *Muse des bois et des accords champêtres.*

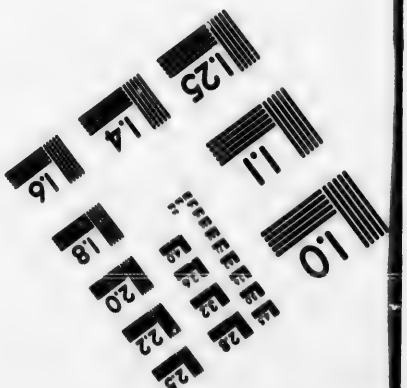
DES Espagnols m'ont pris sur leur navire,
Aux bords lointains où tristement j'errais ;
Humble débris d'un héroïque empire,

IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)









APPLIED IMAGE, Inc
1653 East Main Street
Rochester, NY 14609 USA
Phone: 716/482-0300
Fax: 716/288-5989

© 1993, Applied Image, Inc., All Rights Reserved

1.0
1.1
1.2
2.8
3.2
3.6
2.5
2.2
2.0
1.8
1.6

J'avais dans l'Inde exilé mes regrets.
Mais loin du Cap, après cinq ans d'absence,
Sous le soleil, je vogue plus joyeux.
Pauvre soldat, je reverrai la France :
La main d'un fils me fermera les yeux. } bis.

Dieu ! le pilote a crié : Sainte-Hélène !
Et voilà donc où languit le héros !
Bons Espagnols, là s'éteint votre haine ;
Nous maudissons ses fers et ses bourreaux.
Je ne puis rien, rien pour sa délivrance ;
Le tems n'est plus des trépas glorieux !
Pauvre soldat, etc.

Peut-être il dort, ce boulet invincible
Qui fracassa vingt trônes à la fois ;
Ne peut-il pas, se relevant terrible,
Aller mourir sur la tête des rois ?
Ah ! ce rocher repousse l'espérance :
L'aigle n'est plus dans le secret des dieux.
Pauvre soldat, etc.

Il fatiguait la victoire à le suivre ;
Elle était lasse ; il ne l'attendit pas,
Trahi deux fois, ce grand homme a su vivre,
Mais quels serpents enveloppent ses pas !

De tout laurier un poison est l'essence ;
La mort couronne un front victorieux.
Pauvre soldat, etc.

Dès qu'on signale une nef vagabonde :
" Serait-ce lui ? disent les potentats ;
" Vient-il encor redemander le monde ?
" Armons soudain deux millions de soldats. "
Et lui, peut-être accablé de souffrance,
A la patrie adresse ses adieux,
Pauvre soldat, etc.

Grand de génie et grand de caractère,
Pourquoi du sceptre arma-t-il son orgueil ?
Bien au-dessus des trônes de la terre,
Il apparait brillant sur cet écueil ;
Sa gloire est là, comme le phare immense
D'un nouveau monde et d'un monde trop vieux.
Pauvre soldat, etc.

Bons Espagnols, que voit-on au rivage ?
Un drapeau noir ! ah ! grand Dieu, je frémis !
Quoi ! lui mourir ! ô gloire ! quel veuvage !
Autour de moi pleurent ses ennemis !
Loin de ce roc nous fuyons en silence ;
L'astre du jour abandonne les cieux.
Pauvre soldat, etc.

OU T'EN VAS-TU ?

AIR : *Connu.*

DANS ton vol joyeux et rapide
Où t'en vas-tu, petit oiseau ?
Tu vas où l'amour te guide,
Près du bosquet, près du hameau ;
Tu vas retrouver ta maîtresse,
Et la mienne me fuit toujours,
Peut-être qu'en te suivant sans cesse,
Retrouverais-je aussi mes amours.

Petit ruisseau de la prairie,
Où vas-tu porter la fraîcheur ?
Tu vas vers des rives fleuries,
Et tu murmures de bonheur.
Tu vas retrouver, etc.

Où t'en vas-tu, brise embaumée,
Dans ce bel océan d'azur ?
Tu vas dans la blanche nuée
Porter un baiser doux et pur.
Tu vas trouver, etc.

Chaque matin brise embaumée
Passe avec le petit oiseau,
Et vers des rives bien aimées,
Plus amoureux que le ruisseau,
Ils vont retrouver leurs maîtresses,
Et la mienne me fuit toujours ;
Infortuné je les suis sans cesse
Et ne puis retrouver mes amours.

MAURE CAPTIVE.

Air : *Connu.*

Ne pleure plus, vierge de France,
Sur ton pays tant regretté ;
Ouvre ton cœur à l'espérance,
Car je te rends la liberté.
Que Dieu te guide et te protège ;
Va-t-en bien loin, bien loin de moi,
Ta vue me rendrait sacrilège
Et j'oublirais mon Dieu pour toi :
Ce Dieu que tu blasphèmes
M'ordonne d'être humaine,
Et quand tu seras loin, (bis)
Pense à moi si tu m'aimes.

Sous le beau ciel qui t'a vu naître,
Va dire au Dieu de ton pays
Que j'aurais pu parler en maître,
Mais qu'en esclave j'obéis.
Mais tu l'as dit, tout nous sépare,
Car c'est écrit, il faut partir.
Ah ! ma raison déjà s'égare,
Pour moi la tombe va s'ouvrir.
A ses adieux suprêmes
Mon cœur faiblit, hélas !
Ne m'abandonne pas, (bis)
Par pitié si tu m'aimes.

Oh ! reste encore, belle chrétienne,
Vois ton esclave à tes genoux,
Laisse ma main presser la tienne,
Ton Dieu n'en sera pas jaloux.
Mais sur mon front tombe une larme,
Et cette larme elle est de toi ;
Oh ! c'en est fait, ce dernier charme,
En triomphant, change ma foi ;
Le plus doux des baptêmes
Par toi me fait chrétien.
Que ton Dieu sois le mien, (bis)
Tes pleurs l'ont dit, tu m'aimes.

LES ADIEUX.

AIR : *Connu.*

FLEUVE du Tage !
Je fuis tes bords heureux !
A ton rivage
J'adresse ces adieux :
Rochers ! bois de la rive !
Echo, nymphe plaintive,
Hélas ! je vais
Vous quitter pour jamais !

Grotte jolie !
Dans un temps fortuné,
Près de Marie,
Si promptement passé !
Ton réduit solitaire,
Asile du mystère,
Fut pour mon cœur
Le temple du bonheur !

Jour de tendresse !
Comme un songe tu fuis ;

Jours de tristesse
De chagrins et d'ennuis,
Loin de ma douce amie,
Désormais de ma vie
Vont pour toujours,
Hélas ! flétrir le cours.

Terre chérie !
Où j'ai reçu le jour,
Jeune Marie !
Objet de mon amour ;
Rochers ! bois de la rive !
Echo, nymphe plaintive,
Hélas ! je vais
Vous quitter pour jamais !

LES QUATRE AGES DU CŒUR.

AIR : *Connu.*

PETIT enfant, j'aimais d'un amour tendre
Ma mère et Dieu, saintes affections :
Puis mon amour aux fleurs se fit entendre,
Et à l'oiseau comme aux papillons.

J'aimai d'amour jusqu'au soleil superbe,
J'aimai la brise aux chants harmonieux,
Le verre luisant, cette étoile de l'herbe,
L'étoile d'or, ce verre luisant des cieux.
C'est l'amour qui dore d'un reflet joyeux
Tout cœur jeune encore, tout cœur jeune et vieux;
Ceux-là sont heureux qui sont amoureux,
Et sous l'œil des cieux s'en vont deux par deux.

Un peu plus tard, je jurai que ma vie
Appartiendrait à mon premier amour;
Puis je connus l'amour de la patrie,
Puis l'amitié dans mon cœur eut son tour.
Plus tard encor, j'aimai toutes les femmes,
Et tous les arts et toutes les grandeurs;
J'aurais gagé qu'en moi brûlaient dix âmes,
J'aurais juré qu'en moi battaient dix cœurs.
C'est l'amour, etc.

Homme, à la fin j'eus cet amour austère,
Pour tous sacré, même aux folles amours;
Que devant Dieu, dans un serment sincère,
Avec son nom l'on donne pour toujours.
Dieu m'envoya des enfants nés pour plaire,
Ils m'ont quitté, car l'amour les surprit;
Je les tenais de l'amour de leur mère,

Et puis un jour l'amour me les reprit.
C'est l'amour, etc.

Et maintenant, au bout de ma carrière,
J'adore encore ma femme en cheveux blancs,
Et je revois mes amours de naguère
Chez les enfants de mes petits-enfants.
J'aime avec foi la terre d'espérance,
Que Dieu promet au voyageur rendu,
Et plein d'amour pour la nature immense,
Je m'en irai comme je suis venu.
C'est l'amour qui dore d'un reflet joyeux
Mon cœur jeune encore, mon cœur jeune et vieux;
Ceux-là sont heureux qui, croyant aux cieux,
Encore amoureux, y vont deux par deux.

BRIGADIER, VOUS AVEZ RAISON.

AIR : *Connu.*

DEUX gendarmes, un beau dimanche,
Chevauchaient le long du sentier,
L'un portait la sardine blanche,
L'autre le jeune baudrier.

Le premier dit d'un ton sonore :
Le temps est beau pour la saison.
Brigadier, répondit Pandore,
Brigadier, vous avez raison. } bis.

Ah ! c'est un métier difficile :
Garantir la propriété,
Défendre les champs et la ville
Du vol et de l'iniquité.
Pourtant l'épouse que j'adore
Repose seule à la maison.
Brigadier, etc.

La gloire, c'est une couronne
Faite de rose et de laurier ;
J'ai servi Vénus et Bellone,
Je suis époux et brigadier ;
Mais je poursuis ce météore
Qui, vers Chalchos, guida Jason.
Brigadier, etc.

Phébus au bout de sa carrière
Put encor les apercevoir ;
Le brigadier, de sa voix fière,
Réveillait les échos du soir :

Je vois, dit-il, le soleil qui dore
Ces verts côteaux, à l'horison.
Brigadier, etc.

Puis ils rêvèrent en silence ;
On n'entendit plus que le pas
Des chevaux marchant en cadence,
Le brigadier ne parlait pas ;
Mais quand parut la pâle aurore,
On entendit un vague son :
Brigadier, répondit Pandore, } bis.
Brigadier, vous avez raison.

BRUTUS.

AIR : *Connu.*

PARTOUT quel bruit et quel chant d'allégresse !
Réjouis-toi, pauvre peuple romain ;
Courbe ton front sous le pied qui t'oppresse,
Libre aujourd'hui, sois esclave demain.
Peuple insensé, pendant que l'on t'enchaîne,
Fais à César un triomphe bien beau ;
Immole-lui la liberté romaine,
La liberté qui descend au tombeau. (bis.)

Vive César ! puissant foudre de guerre,
Mort à César qui veut être empereur ;
Enfant de Rome il outrage sa mère,
Mais je suis là, malheur à lui ! malheur !
Car moi, Brutus, j'aiguise dans ma haine,
Pour le tyran un triomphe bien beau ;
Je viens sauver la liberté romaine,
La liberté qui descend au tombeau. (bis.)

Vers le sénat le voilà qui s'avance,
Mais je le jure, il n'en reviendra pas.
Prends garde à toi, sur tes pas je m'élance,
Monte bien haut, tu descendras plus bas ;
Car moi, Brutus, je ne crains pas de chaînes,
Le jour qui brille est mon jour le plus beau ;
Je veux sauver la liberté romaine,
La liberté qui descend au tombeau. (bis.

LA NOSTALGIE,

Ou la maladie du pays.

AIR : *De la République.*

Vous m'aviez dit : " A Paris, jeune pâtre,
" Viens, suis-nous, cède à tes nobles penchants,
" Notre or, nos soins, l'étude, le théâtre,
" T'auront bientôt fait oublier les champs."
Je suis venu ; mais voyez mon visage,
Sous tant de feux mon printemps s'est fané.
Ah ! rendez-moi, rendez-moi mon village,
Et la montagne où je suis né !

La fièvre court triste et froide en mes veines :
A vos désirs cependant j'obéis,
Ces bals charmants où les femmes sont reines,
J'y meurs, hélas ! j'ai le mal du pays.
En vain l'étude a poli mon langage ;
Vos arts en vain ont ébloui mes yeux.
Ah ! rendez-moi, rendez-moi mon village,
Et ses dimanches si joyeux !

Avec raison vous méprisez nos veilles,
Nos vieux récits et nos chants si grossiers.
De la féérie égalant les merveilles,
Votre opéra confondrait nos sorciers.
Au saint des saints le ciel rendant hommage,
De vos concerts doit emprunter les sons.
Ah ! rendez-moi, rendez-moi mon village,
Et sa vallée et ses chansons !

Nos toits obscurs, notre église qui croule,
M'ont à moi-même inspiré des dédains.
Des monuments j'admire ici la foule,
Surtout ce Louvre et ses pompeux jardins ;
Palais magique, on dirait un mirage
Que le soleil colore à son coucher.
Ah ! rendez-moi, rendez-moi mon village,
Et ses chaumes et son clocher !

Convertissez le sauvage idolâtre ;
Près de mourir, il retourne à ses dieux ;
Là-bas, mon chien m'attend auprès de l'âtre,
Ma mère en pleurs repense à nos adieux.
J'ai vu cent fois l'avalanche et l'orage,
L'ours et les loups fondre sur mes brebis.
Ah ! rendez-moi, rendez-moi mon village,
Et la houlette et le pain bis !

Qu'entends-je, ô ciel ! pour moi rempli d'alarmes :
" Pars, dites-vous ; demain, pars au réveil.
" C'est l'air natal qui sèchera tes larmes,
" Va refleurir à ton premier soleil."
Adieu, Paris, doux et brillant rivage,
Où l'étranger reste comme enchaîné.
Ah ! je revois, je revois mon village,
Et la montagne où je suis né.

MON RÊVE À MOI.

AIR : *Connu.*

MON rêve à moi, c'est une maisonnette
Aux murs blanchis, où grimpe dans les cieux
Le lierre aimant et la vigne coquette,
Parant son sein de ses fruits savoureux.
C'est un côteau, quelques arbres, de l'ombre ;
C'est un ruisseau, c'est un chien c'est un nid
Où les oiseaux jasent et chantent en nombre,
Un coin de terre où le bon Dieu sourit. } bis.

Mon rêve à moi, c'est une tendre épouse
De son amour faisant son horizon ;

De mon bonheur, fière, heureuse et jalouse,
De ses propos égayant la maison;
Sachant toujours trouver d'autres caresses
Pour écarter le chagrin de mon cœur;
N'ayant pour moi que baisers, que tendresse,
Un ange enfin, oui, du ciel une fleur. } bis.

Mon rêve à moi, c'est le ciel sans nuage,
C'est la maison déployant son drap d'or,
C'est le repos quand viendra le vieil âge,
Et des enfants pour unique trésor.
C'est, en un mot, la paix sur cette terre,
C'est le soleil luisant pour tout mortel;
C'est tout pour un Dieu, pour tout, et une mère
Me bénissant quelques jours à l'autel. } bis.

MA NORMANDIE.

AIR : *J'ai vu les champs de l'Ibérie.*

QUAND tout renaît à l'espérance,
Et que l'hiver fuit loin de nous,
Sous le beau ciel de notre France
Quand le soleil revient plus doux,

Quand la nature est reverdie,
Quand l'hirondelle est de retour,
J'aime à revoir ma Normandie,
C'est le pays qui m'a donné le jour.

J'ai vu les champs de l'Helvétie
Et ses châlets et ses glaciers ;
J'ai vu les champs de l'Italie
Et Venise et ses gondoliers ;
En saluant chaque patrie,
Je me disais : aucun séjour
N'est plus beau que ma Normandie,
C'est le pays qui m'a donné le jour.

Il est un âge dans la vie,
Où chaque rêve doit finir ;
Un âge où l'âme recueillie
A besoin de se souvenir.
Lorsque ma muse refroidie
Aura fini ses chants d'amour,
J'irai revoir ma Normandie,
C'est le pays qui m'a donné le jour.

LE BONHEUR DU FOYER.

Mélodie Villageoise.

MUSIQUE DE L. CLAPISSON.

Ce petit enfant qui chante,
Au milieu des blés jaunis,
Et dont la tête riante
Se mêle aux riants épis.....
C'est l'amour de la fermière,
C'est le trésor du fermier :
C'est l'ange de la chaumière
Et le bonheur du foyer.

Pour lui seul la tendre mère
Va filant chaude toison ;
Pour lui seul le brave père
Creuse un fertile sillon.....
C'est l'amour, etc.

Pour l'enfant, la brune chèvre
Va brouter le serpolet,
Et vient offrir à sa lèvre
Le doux parfum de son lait.....
C'est l'amour, etc.

Aux parents pieux, fidèles,
Dieu qui veut se révéler,
A donné l'ange sans ailes;.....
Il ne peut pas s'envoler.....
C'est l'amour de la fermière,
C'est le trésor du fermier;
C'est l'ange de la chaumière
Et le bonheur du foyer.

A. DE LEUVEN.

LE SOLEIL DE MA BRETAGNE.

Melodie.

AIR : *Connu.*

La mer m'attend, je veux partir demain;
Sœur, laisse-moi, j'ai vingt ans, je suis homme!
Je suis Breton, et je suis gentilhomme,
Sur l'Océan je ferai mon chemin.
— Mais si tu pars, mon frère,
Que ferai-je sur terre?
Toute ma vie à moi,
Tu sais bien que c'est toi!...

Oh ! ne vas pas loin de notre berceau !
Reste avec moi, ta sœur et ta compagne ;
On vit heureux à la montagne,
Et puis de la Bretagne
Le soleil est si beau !

— Sur un beau brick qui portera ton nom,
Je reviendrai dans un an capitaine ;
J'achèterai ces bois, ce beau domaine,
Et nous serons les seigneurs du canton !
— Mais n'as-tu pas, dit-elle,
Notre pauvre tourelle ?
Pour trésors, le bonheur ?
Pour t'aimer, tout mon cœur ?
Oh ! ne vas pas, etc.

Mais il partit quand la foudre grondait ;
Dix ans passés : de lui point de nouvelle !
Près du foyer, sa compagne fidèle
Pleurait toujours et toujours attendait.
Un jour, à la tourelle,
Un naufragé l'appelle,
Lui demande un abri...
— C'est lui ! mon Dieu ! c'est lui !
— Oui, sœur, c'est moi ! je reviens au berceau ;
J'ai tant souffert, loin de toi, ma compagne !

Mais je l'oublie, en voyant ma montagne ;
O ma Bretagne,
Que ton soleil est beau !

ÇA N'EST PAS PERDU.

Bluette.

MUSIQUE DE P. HENRION.

Que ma grand' maman devient économe,
Soupirait Clary ; vrai, c'est affligeant !
L'achat d'un ruban la fait, Dieu sait comme,
M'accuser sans fin de perdre l'argent.
Mais puisqu'un marchand, pour vivre, à la ronde
A besoin de vendre, et qu'il a vendu,
Ça n'est pas perdu, perdu pour tout le monde !
Ça n'est pas perdu, non, non, ça n'est pas perdu !
Non, non, non, non, non, non, non, non, ça n'est pas perdu !
Non, non, non, non, non, non, non, non, ça n'est pas perdu !

Urbain passe-t-il devant la chaumière,
Je lève les yeux.....un peu.....pas beaucoup.....
Ah ! quel sot plaisir, dit encor grand' mère,

De perdre son temps à guetter partout !
Mais puisque.....quelqu'un.....recueille à la ronde
Ce tendre regard.....tendrement rendu.....
Ça n'est pas perdu, etc.

Même à la moisson, qu'un épi m'échappe,
Soudain grand' maman se fâche et prend feu :
" Par Jésus, ma fille, et notre saint Pape,
Doit-on perdre ainsi le pain du bon Dieu ? "
Mais puisqu'avec soin le pauvre, à la ronde,
Glane sur mes pas ce grain répandu,
Ça n'est pas perdu, etc.

HIPPOLYTE GUÉRIN.

LE RETOUR A LA VIE.

RÉPONSE AUX FEUILLES MORTES.

AIR : *Le jeune Edmond, etc.*

Vous m'avez dit : quand la feuille jaunie
Aura jonché ce noir séjour de deuil,
En vous pleurant j'aurai quitté la vie,
Et de la tombe, hélas ! franchi la vie,

Mais jusqu'au ciel j'élevai ma prière ;
Un doux soleil fit briller de beau jours,
Séchant les pleurs qui voilaient ma paupière,
Dieu, qui nous aime, a sauvé nos amours. } bis.

Un jour plus pur par sa brillante lumière
A remplacé le deuil des noirs hivers,
Et de nos bois la feuille printanière
A répandu ses parfums dans les airs.
L'oiseau du ciel, par ses chants d'allégresse,
A salué le réveil des beaux jours,
Et de mon cœur éloignant la tristesse,
Dieu, qui nous aime, a sauvé nos amours ! } bis.

Le ciel sourit, la nature embellie
Répand sur nous ses parfums et ses fleurs;
Fermez votre âme à la mélancolie;
Plus de souffrance ! ami, séchez vos pleurs !
Quand tout renaît, ouvrez votre pensée
Au doux espoir qui promet les beaux jours,
Vivez heureux pour votre fiancée !
Dieu, qui nous aime, a sauvé nos amours ! } bis.

LES CONSEILS DU GRAND-PÈRE.

MUSIQUE DE FERD. BERRÉ.

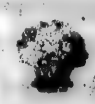
Enfant, dans ton charmant langage,
Tu me demandes, en souriant,
Pourquoi Dieu m'a fait en partage,
Le dos voûté, le front si blanc ?
C'est que sur moi, la blanche neige
Tombe depuis quatre-vingts ans ;
Tandis que toi, Dieu te protège,
Tu n'as encor que cinq printemps ;
Tandis que toi, Dieu te protège,
Tu n'as encor que cinq printemps !

Pourquoi, dis-tu, dans la prairie,
Comme moi ne peux-tu courir ?
Pourquoi sur la terre fleurie,
Comme moi tu ne peux bondir ?
C'est que j'ai fait un long voyage
Et que les chemins étaient durs,
J'ai subi le vent et l'orage,
Enfant, mes pieds ne sont plus sûrs ;
J'ai subi le vent et l'orage,
Enfant, mes pieds ne sont plus sûrs.

Un jour, quand ton esprit austère
Et réfléchi fuira le jeu,
Suis mes conseils : chéris ta mère,
Aime bien ta patrie et Dieu !
Au pauvre toujours fais l'aumône :
Aider son frère est un devoir.
Et ce qu'ici-bas on lui donne,
Là-haut s'inscrit à notre avoir ;
Et ce qu'ici-bas on lui donne,
Là-haut s'inscrit à notre avoir.

Plus tard, ta chevelure blonde
De blancs filets s'argentera ;
Je ne serai plus de ce monde
Mais de moi tu te souviendras.
Tu n'auras plus ton beau sourire,
Car tu seras près de finir ;
Lors, comme moi, puisses-tu dire :
J'ai bien vécu, je puis mourir ;
Lors, comme moi, puisses-tu dire :
J'ai bien vécu je puis mourir.

P. DE LANDTSHEER.



LE TOURISTE.

AIR : *Connu.*

REFRAIN.

Quel plaisir, quel plaisir,
De courir,
De voir le monde
A la ronde !
C'est charmant, c'est charmant, (bis.)
Un voyage d'agrément !...

IL faut faire ses emplettes,
Ses paquets et ses adieux;
Pratiquer mille cachettes
Pour les objets précieux ;
Il faut, l'âme à la torture,
S'éloigner du sentiment ;
Aller à la préfecture
Et faire son testament.
Quel plaisir, etc.

J'avais à la diligence,
Prudemment fait retenir

Deux places pour moi d'avance,
Afin de pouvoir dormir.
J'en trouve une... et la seconde ?
On ne vous a pas trompé ;
Mais l'une est dans la rotonde
Et l'autre dans le coupé.
Quel plaisir, etc.

Je m'installe dans ma cage
Où j'occupe le milieu :
De voir fermer un vitrage,
La nuit, j'exprime le vœu ;
On me refuse la clôture,
Et voilà, près d'Avallon,
Un côté de ma figure
Qui s'enfle comme un ballon.
Quel plaisir, etc.

A pied, la montagne est rude ;
Mais je vois se dessiner
Le relais où, d'habitude,
On s'arrête pour dîner.
La soupe est là... bon augure!
Quand j'entends crier soudain :
" Les voyageurs, en voiture !"
Le conducteur n'a pas faim.
Quel plaisir, etc.

On a changé d'équipage,
Et trop tard je m'aperçoi,
Que mon malheureux bagage
Voyage à présent sans moi.
Vous jugez de mes alarmes :
Mon passe-port fait faux bond !
Si bien qu'entre deux gendarmes
On me conduit en prison.
Quel plaisir, etc.

La saison m'appelle à Bade,
J'arrive très bien portant :
Les eaux me rendent malade,
Au jeu je perds mon argent.
Pour passer en Angleterre,
Je navigue à la vapeur,
Mais un trouble involontaire...
A fait... palpiter mon cœur.
Quel plaisir, etc.

J'en pourrais voir davantage ;
Mais, sans me le reprocher,
Aux délices du voyage
Il est temps de s'arracher.
Vers ma fidèle Ariane

Je reviens, prompt comme l'air...
On me dépouille à la douane,
Je saute en chemin de fer !...
Quel plaisir, etc.

Enfin me voilà, je pense,
Encor vivant, grâce à Dieu !
Mais chez moi, par imprudence,
Les voleurs ont mis le feu...
Congé du propriétaire,
Et pour raisons de santé,
La femme qui m'était chère
Voyage de son côté.
Quel plaisir, etc.

LES JEUNES FILLES.

Chansonnette.

MUSIQUE DE F. MASSINI.

A la campagne,
O ! ma compagne,
Viens avec moi cueillir des fleurs ; (bis.)

Oh! ne vois-tu pas à ces branches
Se balancer ces roses blanches
Que baigne la rosée en pleurs? (bis.)

Allons, viens vite,
La brise invite
A courrir par un si beau temps; (bis.)
La fraîcheur de la matinée
Meurt au milieu de la journée,
Alors nous quitterons les champs. (bis.)

Et quand la lune,
A la nuit brune,
Viendra répandre sa lueur, (bis.)
Sur notre grand lac immobile
Alors battant l'onde tranquille,
Moi, je deviendrai ton rameur. (bis.)

De riants songes,
De beaux mensonges
Viendront bercer notre sommeil; (bis.)
Comme toutes les jeune filles,
Moi, j'aime à rêver les quadrilles,
Et le bal jusqu'à mon réveil. (bis.)

MLLE. EUPHRASIE P.....

LES HIRONDELLES.

ROMANCE.

AIR : *Non loin du palais de l'Amire.*

CAPTIF au rivage du Maure,
Un guerrier, courbé sous ses fers,
Disait : Je vous revois encore,
Oiseaux ennemis des hivers.
Hirondelles, que l'espérance
Suit jusqu'en ces brûlants climats,
Sans doute, vous quittez la France ;
De mon pays, ne me parlez-vous pas ? } bis.

Depuis trois ans, je vous conjure
De m'apporter un souvenir
Du vallon, où ma vie obscure
Se berçait d'un doux avenir.
Au détour d'une eau qui chemine,
A flots purs, sous de frais lilas,
Vous avez vu notre chaumine :
De ce vallon ne me parlez-vous pas ?

L'une de vous peut-être est née
Au toit où j'ai reçu le jour ;
Là d'une mère infortunée
Vous avez dû plaindre l'amour.
Mourante, elle croit, à toute heure,
Entendre le bruit de mes pas ;
Elle écoute et puis elle pleure :
De son amour ne me parlez-vous pas ?

Ma sœur est-elle mariée ?
Avez-vous vu de nos garçons ?
La foule, aux noces conviée,
La célébrer dans leurs chansons ?
Et les compagnons du jeune âge
Qui m'ont suivi dans les combats,
Ont-ils revu tous le village ?
De tant d'amis ne me parlez-vous pas ?

Sur leur corps l'étranger, peut-être,
Du vallon reprend le chemin ;
Sous mon chaume il commande en maître ;
De ma sœur il trouble l'hymen.
Pour moi, plus de mère qui prie,
Et partout des fers ici-bas.
Hirondelles de ma patrie,
De ses malheurs, ne me parlez-vous pas ?

MON HABIT.

AIR : *Du vaudeville de Décence.*

SOIS-MOI fidèle, ô pauvre habit que j'aime !
Ensemble nous devenons vieux.
Depuis dix ans je te brosse moi-même,
Et Socrate n'eût pas fait mieux.
Quand le sort à ta mince étoffe
Livrerait de nouveux combats,
Imite-moi, résiste en philosophe ;
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

Je me souviens, car j'ai bonne mémoire,
Du premier jour où je te mis.
C'était ma fête, et, pour comble de gloire,
Tu fus chanté par mes amis.
Ton indigence, qui m'honore,
Ne m'a point banni de leurs bras.
Tous ils sont prêts à nous fêter encore :
Mon viel ami, ne nous séparons pas.

T'ai-je imprégné des flots de musc et d'ambre
Qu'un fat exhale en se mirant ?

T'a-t-on jamais vu dans un antichambre
T'exposer au mépris d'un grand ?
Pour des rubans la France entière
Fut en proie à de longs débats ;
La fleur des champs brille à ta boutonnière :
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

Ne crains plus tant ces jours de courses vaines
Où notre destin fut pareil ;
Ces jours mêlés de plaisirs et de peines,
Mêlés de pluie et de soleil.
Je dois bientôt, il me le semble,
Mettre pour jamais habit bas.
Attends un peu ; nous finirons ensemble :
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

LE PORTRAIT DE MA MÈRE.

AIR : *Connu.*

Un ange au doux regard, sous les traits d'une femme,
Penché sur mon berceau veillait avec amour.
Cet ange a disparu ; mais au fond de mon âme
J'ai l'espérance encore de la revoir un jour,
Ce rêve caressant n'est pas un chimère,

C'est une voix du ciel qui parle dans mon cœur ;
En attendant, j'ai là le portrait de ma mère,
C'est mon plus cher trésor, c'est mon plus grand bonheur.

Voilà mon souvenir, voilà mon espérance,
Ma mère est toujours là, non, je ne crains plus rien ;
Je le sens près de moi, comme une providence,
Et pour lui ressembler, ce soir j'ai fait du bien.
Ma pauvreté peut donc enrichir la misère,
Et je suis revenu avec la joie au cœur.
Puis, quand j'ai regardé le portrait de ma mère,
Il m'a semblé le voir sourire avec bonheur.

Tout bas je déplorais ma solitude extrême :
Personne autour de moi, personne pour m'aimer.
Quand une douce voix me dit ces mots : Je t'aime,
Alors j'ai ressenti mon cœur se ranimer.
Tremblant de m'abuser, j'ai fait une prière.
On m'avait dit souvent que l'amour est trompeur ;
Alors j'ai consulté le portrait de ma mère,
Et son regard divin m'a promis le bonheur.

ADIEU, FRANCE CHÉRIE.

AIR : *de la valse favorite de Strauss.*

ADIEU, moment d'ivresse,
Rêves de ma jeunesse,
La mort déjà m'oppresse
Et vient glacer mon cœur.
Proscrit dans ma misère,
Pleurant toujours mon père,
En vain mon âme espère
Un terme à sa douleur.
Adieu, France chérie,
Que n'ai-je pu t'offrir mon bras !
O ma belle patrie !
Je pleure mon trépas.

Dans une affreuse solitude,
J'ai vu s'éteindre mon printemps,
Et la plus sombre incertitude
A mis le comble à mes tourments.
Adieu, France chérie,
Que n'ai-je pu t'offrir mon bras !
O ma belle patrie !
Je pleure mon trépas.

Berceau de mon enfance,
Heureuse et belle France !
J'admire la vaillance
De tes jeunes héros:
Ils ont quitté la terre ;
Mais leur noble poussière
Soulève encor la pierre
Qui couvre leurs tombeaux.
Adieu, France chérie, etc.

Au moins, dans sa haute infortune,
Mon père eut une vaste renom ;
Mais, hélas ! ma vie importune
S'enfuit en ne laissant qu'un nom.

O ma belle patrie !
Que n'ai-je pu t'offrir mon bras !
Adieu, France chérie,
Le ciel veut mon trépas.

O glaive redoutable !
D'un génie indomptable !
Vingt ans infatigable,
Tu fis trembler les rois.
C'est mon seul héritage !
La gloire est son partage ;
Qu'il reste comme un gage

Des plus brillants exploits.
Adieu, France chérie, etc.

Longtemps une douce chimère
Berça mon cœur d'un tendre espoir,
On me parla d'une autre terre ;
Je ne devais jamais la voir.

O ma belle patrie !
Que n'ai-je pu t'offrir mon bras !
Adieu, France chérie,
Le ciel veut mon trépas.

L'ÉTRANGER.

AIR : *Connu.*

Il a passé comme un nuage,
Comme un flot rapide en son cours ;
Mais mon cœur garde son image,
Toujours, toujours, toujours ;
Mais son regard, plein de tendresse,
A rencontré mes yeux ravis,
Et depuis ce moment d'ivresse,
Je vis, je vis, je vis.

Quoi ! cette âme que j'ai rêvée,
Que longtemps j'ai cherchée en vain,
Cette âme, sœur, je l'ai trouvée,
Enfin, enfin, enfin.
Je l'ai trouvée ! mais, ô martyre !
Affreux tourments que j'offre à Dieu,
Je la retrouve, c'est pour lui dire :
Adieu, adieu, adieu !

Pourtant si le ciel nous protège,
Il était si pur notre amour !
Peut-être encore la reverrai-je
Un jour, un jour, un jour.
Oh ! qu'un moment je la revoie !
Qu'un moment j'ose la chérir !
Oui, dussé-je de tant de joie
Mourir, mourir, mourir.

LE VIEUX MARIN.

AIR : *Connu.*

UN vieux marin, dans le port de Marseille,
De son vaisseau, redisait aux passants :
Approchez-vous du brave aux cheveux blancs.
Au port la frégate appareille.
Venez avec moi ;
Soyez sans effroi :
Quand je ferme un œil, l'autre veille.

REFRAIN.

J'ai sur l'océan
Navigué trente ans ;
Les mers m'ont vu combattre les Anglais ;
J'ai fait la guerre aux Turcs, aux Portugais :
Toujours pour l'honneur du pavillon français.

A Trafalgar, j'ai vu le jour horrible,
Sur le vaisseau que commandait Lucas ;
Et de Nelson le glorieux trépas
Fut lancé par ma main terrible ;
Et sur le Vengeur,

Tout couvert d'honneur,
Je coulais à fond l'Invincible.
J'ai sur l'océan, etc.

J'ai d'Aboukir vu les plages brûlées ;
J'ai combattu sur le Timoléon,
Quand d'Altenas le grand Napoléon
Chassait des troupes désolées.
Bien avant cela,
Sur le Ça Ira,
Trois jours je fus dans la mêlée.
J'ai sur l'océan, etc.

LES TROIS AGES DU CŒUR.

AIR : *Connu.*

ENFANT de la folie,
Chantons, chantons ;
Sur les maux de la vie
Glissons, glissons ;
Plaisirs jamais ne coûte
De pleurs, de pleurs ;
Ils sèment notre route
De fleurs, de fleurs.

Oui, portons son délire
Partout, partout ;
Le bonheur est de vivre
De tout, de tout.
Pour être aimés des belles,
Aimons, aimons ;
Un beau jour changent-elles,
Changeons, changeons.

Déjà l'hiver de l'âge
Accourt, accourt,
Profitons des passages
Si court, si court.
L'avenir peut-il être
Certain, certain ?
Nous finirons peut-être
Demain, demain.

NAPOLÉON LE GRAND.

AIR : *Connu.*

AMIS, célébrons la naissance
D'un héros digne de ce nom.

Livrons-nous à la jouissance :
Je vais chanter Napoléon !!!
Ouvrons nos cœurs à l'allégresse ;
Oublions nos maux un moment :
Peut-on songer à la tristesse
En chantant ce refrain charmant ?

REFRAIN.

Tout grand homme eut son égal,
Son émule ou son rivale ;
Mais au temple de mémoire,
Jamais près d'un autre nom
La déesse de la Gloire
N'inscrira Napoléon.

Sur les pas de Rome et de Sparte
La France avait lancé son char.
Alors s'ouvrit pour Bonaparte
La route où s'égara César ;
Mais plus prudent, sa main habile,
Aux yeux surpris de l'univers,
Rend du char la marche facile,
Malgré mille obstacles divers.

Soudain la trompette guerrière
Près du Nil attire ses pas :

Le char en paix suit sa carrière ;
Lui, vole à de nouveaux combats.
Livrés sans frein à leurs caprices,
Bientôt les chevaux ombrageux
S'emportant, vers des précipices
Tournent leur cours impétueux.

La France, à deux pas de l'abîme,
Jette un cri : le héros l'entend ;
Il vient, plus grand, plus magnanime,
Où l'immortalité l'attend ;
D'un bras nerveux saisit les rênes,
Des coursiers suspend la fureur,
Et leur montre au loin dans les plaines
Le chemin qui mène à l'honneur.

Le char, guidé par son génie,
Voyage avec sécurité ;
Mais d'Albion la jalousie
Veut troubler sa félicité.
L'or, les manœuvres intrigantes
Du Nord assemblent les soldats ;
Bientôt leurs masses mugissantes
Menacent nos heureux climats.

Trembles : Napoléon s'avance,
Son calme inspire la terreur ;
La mort au combat le devance :
Tel est l'ange exterminateur.
Sur le rivage asiatique
Il dissipe les bataillons :
Tel Eole aux déserts d'Afrique
Roule le sable en tourbillons.

On lui comparait Alexandre ;
Mais Callisthènes mutilé
Suffit pour en flétrir la cendre.
César l'eût peut-être égalé ?
César désola sa patrie :
Lui, l'illustra par ses succès.
César haï, perdit la vie :
Lui, vit chéri des bons Français.

L'AUBÉPINE.

AIR : *Connu.*

ANNONÇANT le matin,
L'alouette s'éveille,
Et l'horison se teint
D'une couleur vermeille.

REFRAIN.

En se tenant la main,
Vite, allons voir Marie ;
De l'arbre du chemin
Une branche est fleurie.

Car tu l'as bien dit là,
Sous l'aubépine même,
Quand sa fleur blanchira,
Je le dirai : Je t'aime.
En nous tenant la main, etc.

Hier, tout en boutons
Etaient ces milles branches ;
Aujourd'hui nous partons,
Peut-être elles sont blanches.
En se tenant la main, etc.

Je les suivis des yeux
Sans pouvoir les entendre,
Je les revis joyeux,
Et je sus tout comprendre.
En nous tenant la main, etc.

LA RECONNAISSANCE.

AIR : *Pour trouver le parfait bonheur.*

Vous qui de prêcher la raison
Avez contracté l'habitude,
Parmi les vices de renom,
Vous oubliez l'ingratitude.
L'on vante tant la probité,
L'on vante tant la bienfaisance,
Ah ! messieurs, ayez la bonté
D'y joindre la reconnaissance.

Dans ce beau siècle, où l'on a mis
Les mots à la place des choses ;
Où d'infaillibles beaux esprits
Prennent les effets pour les causes ;
Combien de fois n'a-t-on point vu,
Aux jours nébuleux de la France,
Dénigrer l'honneur, la vertu,
Et surtout la reconnaissance ?

L'ami dont le cœur généreux
M'a fait partager son aisance,

Sur mes destins moins malheureux
Verse plus d'une jouissance :
Il double le bien qu'il m'a fait
En me tirant de l'indigence ;
Je jouis d'abord du bienfait,
Et puis de la reconnaissance.

VENEZ, O! MES COMPAGNES.

AIR : *Connu.*

REFRAIN.

Venez, ô mes compagnes,
Venez jouir du plus beau jour ;
Venez sur la montagne,
Venez chanter l'amour.
Tra, la, la, la, la, la, } bis.
Tra, la, la, la, la, la. }

DEMAIN ma tendre mère,
En quittant sa chaumière,
M'offrira, la première,
Mille cadeaux charmants ;

Demain dans la prairie,
Si belle et si fleurie,
Bergerette jolie,
Je reviendrai vous voir,
Oui ! oui ! oui ! oui ! } bis.
Oui ! oui ! oui ! oui ! }

Adieu, riant bocage,
Bosquet aux frais ombrages,
Où sous le vert feuillage,
J'allais rêver le soir.
Adieu, belle nature,
Ruisseau au doux murmure ;
Adieu, fleurs et verdure,
Je ne pourrai vous voir.
Oui ! oui ! oui ! oui ! } bis.
Oui ! oui ! oui ! oui ! }

JEUNE FILLE AUX YEUX NOIRS.

AIR : *Connu.*

JEUNE fille aux yeux noirs, tu règnes sur mon âme ;
Tiens, voilà des croix d'or, des anneaux, des colliers.

Des chevaliers ainsi m'ont exprimé leur flamme,
Et moi, j'ai refusé l'offre des chevaliers.
La fortune
Importune
Me paraît
Sans attraits;
Sur la terre,
Il n'est guère
De beaux jours
Sans l'amour.

Puis des princes m'ont dit: Sur des bords plus tranquilles,
Si tu veux, jeune fille, habiter des palais,
Nous t'offrons des villas, des prés, des champs fertiles.
Et moi, j'ai répondu: Tous ces biens, gardez-les.
La fortune, etc.

Un Proscrit à son tour m'a parlé de tendresse,
L'infortuné fuyait nos rivages ingrats.
Toi seule, disait-il, peut charmer ma tristesse.
Et moi, j'ai répondu: Moi, je suivrai tes pas!
La fortune, etc.

LA PETITE RAISONNEUSE.

AIR : *Connu.*

MAMAN toujours me répète :
Défends-toi contre l'amour.
Hélas ! je suis toute prête ;
S'il vient m'attaquer un jour,
J'aimerais à me défendre,
Mon cœur est las d'être en paix ;
Mais pour ne pas m'y méprendre,
Maman, peignez-moi ses traits.

Si tu l'aperçois, ma chère,
Fuis soudain cet imposteur.
Oui, je vous promets, ma mère,
De le fuir, s'il me fait peur.
Hélas ! s'il allait te plaire ?
Il a donc bien des appas ?
C'est un monstre, une vipère !
Maman je ne vous crois pas.

Ma mère, avec sa menace,
M'a pourtant fait quelque peur.

Lucas est brun, plein de grâce,
J'en ferai mon défenseur.
Il me plait, je lui suis chère,
L'amour fût-il un démon,
Quand nous serons deux, j'espère
Le réduire à la raison.

MON VILLAGE.

AIR : *Batelier dit Lisette.*

COMBIEN je te regrette,
Beau ciel de mon pays,
Et toi, douce retraite,
Que toujours je chéris !
Soleil qui fais éclore
Les trésors de l'été,
Dois-tu me rendre encore
La vie et ma gaîté ?

Une erreur trop commune
Egara ma raison ;
Je rêvais la fortune
Et l'éclat d'un vain nom ;

Mais aujourd'hui, plus sage,
D'un regard attendri
Je cherche mon village
Et mon premier ami.

Vers cette heureuse terre
Qui me ramènera ?
Là, repose ma mère;
Mon ami m'attend là.
O pensées pleines de charmes !
Endormez ma douleur,
Et vous, coulez, mes larmes,
Et soulagez mon cœur.

Une fleur étrangère,
En de tristes climats,
Sur sa tige légère
Cède au poids des frimas.
Jeune, ainsi je succombe,
Faible comme la fleur.
Ici, je vois la tombe;
Là-bas est le bonheur.

Je veux, dès mon aurore,
Surpris d'un froid mortel,
Me réchauffer encore

Au foyer paternel.
Chaque jour, ma patrie
Charme mon souvenir,
Là, commença ma vie :
Là, je veux la finir.

J'ÉTAIS HEUREUX.

AIR : *Connu.*

J'ÉTAIS heureux, par ta douce présence,
Esprit du ciel, mon seul bien, mon bonheur ;
Quand tu partais je déplorais l'absence
Qui détruisait les charmes de mon cœur.
Puis en pleurant, je priais Dieu qu'il garde
Le souvenir d'un ange tant aimé ;
Si tu savais dans ma pauvre mansarde,
Combien de fois, hélas ! ai-je pleuré. } bis.

Lorsque j'entends les pas de tes pieds d'ange,
Poétiser l'escalier ténébreux,
En approchant des célestes phalanges,
Mon cœur éteint retrouve tous ses feux.
En t'embrassant, lorsque ma main se hasarde,

Là, sur ton cœur d'amour, de volupté,
Un palais d'or ne vaut pas la mansarde,
Où tant de fois, en priant, j'ai pleuré. } bis.

Aime-moi bien, ton amour me fait vivre;
Comme ~~Telle que~~ l'abeille au calice des fleurs,
Ton doux baiser, ton souffle qui m'enivre;
Là cesse la vie, là cesse mes douleurs.
Puis dans tes yeux j'interroge et regarde,
Cherchant toujours si je suis bien aimé;
Quand je suis seul dans ma pauvre mansarde,
Je doute encore, hélas! j'ai tant pleuré. } bis.

Si le destin, qu'on ne peut connaître,
Veut séparer deux cœurs faits pour s'unir,
La croix des bois t'indiquera peut-être
Celui qui meurt avec ton souvenir.
Je monterai là-haut où Dieu te garde,
Vierge d'amour, belle ange révéré;
Tu voleras bien loin de la mansarde,
Où tant de fois, en priant, j'ai pleuré. } bis.

L'OISEAU VOYAGEUR.

AIR : *Connu.*

On dit que ton passage,
Pauvre oiseau voyageur,
Est d'un heureux présage
Et qui porte au bonheur.
Prends pour gîte le lierre
De notre pauvre chaumière ;
Et ma mère redira :
Mon enfant reviendra.

REFRAIN.

Les beaux jours vont venir,
L'hirondelle s'élance
Sous le beau ciel de notre France,
Où j'envoie un soupir,
Un soupir, un soupir !
Où j'envoie un soupir !

Eloi, greffe pour moi
Un églantin sauvage,
Et pour prix de ce gage,

Oiseau, j'espère en toi.
Près de la vieille église,
Vole, et qu'Eloi se dise :
Gardant ces fleurs-là,
Laurette reviendra.

Les beaux jours vont venir,
L'hirondelle s'élance
Sous le beau ciel de notre France,
Où j'envoie un soupir,
Un soupir, un soupir ;
Où j'envoie un soupir !

JENNY L'OUVRIÈRE.

AIR : *Connu.*

Voyez-vous là-haut cette pauvre fenêtre,
Où du printemps se montrent quelques fleurs ;
Parmi ces fleurs vous verrez apparaître
Un enfant blond, aux plus fraîches couleurs.

REFRAIN.

C'est le jardin de Jenny l'ouvrière,
Au cœur content, content de peu ;

Elle paraît riche et prospère
De ce qui lui vient de Dieu. (bis.)

Dans son jardin, sous la fleur parfumée,
Entendez-vous cet oiseau familier ?
Quand elle est triste, cette voix aimée,
Par un doux chant suffit pour l'égayer.
C'est le jardin de Jenny l'ouvrière, etc.

Aux malheureux souvent elle abandonne
Ce qu'elle gagne, hélas !..... un peu de pain ;
Qu'un pauvre passe, comme elle est si bonne,
En le voyant elle n'aura plus faim.
C'est le bonheur de Jenny l'ouvrière, etc.

L'AMOUR.

Air : *Connu.*

Chacun raisonne à sa manière :
L'un parle contre et l'autre pour,
Et je voudrais savoir, quand même,
Ce que vous dites de l'amour.
L'amour, l'amour, bonne Agate,

Tu veux savoir mon sentiment;
La question est délicate,
D'honneur, c'est fort embarrassant.

REFRAIN.

Franchement, je ne puis dire du bien de lui;
En dire trop de mal serait injuste aussi :
Or, là-dessus, je ne dis rien,
Et prudemment, moi, je m'abstiens, } bis.
Et prudemment, moi, je m'abstiens.

L'on doit comprendre, qu'à votre âge,
L'amour est loin; mais entre nous,
Voyons du moins le mariage :
Au fond du cœur, qu'en pensez-vous?
Nouveau procès, nouvelle cause;
Le mariage, oh! mon enfant,
Dam! vois-tu, c'est autre chose,
C'est encore plus embarrassant.
Franchement, je ne puis, etc. (bis.)

Mais, grand' maman, votre système
Ne peut pas trop me diriger;
Je vois bien, c'est par soi-même qu'on peut juger :
Je vais choisir comme modèle
Un amoureux dès aujourd'hui.

Et puis, demain, s'il est fidèle,
Nous pourrons en faire un mari ;
Sur l'hymen je saurai, Dieu merci,
Juste à quoi m'en tenir, en m'y prenant ainsi.
On m'a bien dit, je le vois bien,
Que les meilleurs ne valent rien,
Que les meilleurs ne valent rien. } bis.

LES CANOTIERS DE LA SEINE.

AIR : *Connu.*

ÉCOUTEZ bien ce qu'il faut,
Pour être Canotière !
Faut n'avoir pas peur de l'eau
Et ne pas faire de manière :
Faut savoir un peu fumer,
Et ne jamais s'enrhumer,
Chanter et danser,
Sans jamais s'lasser,
Pour être Canotière !

CHŒUR.

Faut savoir un peut fumer,
Sur l'eau ne jamais s'enrhumer,

Chanter et danser,
Sans jamais s'lasser,
Pour être Canotière !

Il faut préférer encor,
Pour être Canotière,
Au dîner d'la maison d'or,
Les fritures d'Asnières !
Pas d'champagne, pas d'chambertin ;
Mais boire dans son verre tout plein,
Le p'tit doigt de vin
Qui nous met en train,
Quand on est Canotière !

CHŒUR.

Pas d'champagne, pas d'chambertin,
Mais boire dans son verre tout plein,
Le p'tit doigt de vin.
Qui nous met en train,
Quand on est Canotière !

La jeunesse a disparu,
A c'qu'on dit, de la terre ;
L'amour même est inconnu :
Mesdam's, prouvons l'contraire !
Oui, montrons que la bonté,

La jeunesse et la santé,
Surtout la gaîté,
Tout ça c'est resté
Avec les Canotières !

CHŒUR.

Oui, montrons que la bonté,
La jeunesse et la santé,
Surtout la gaîté,
Tout ça c'est resté
Avec les Canotières !

LE MARABOUT.

Chant Guerrier.

MUSIQUE DE GUILLAUME GREIVE.

Le clairon retentit dans l'armée étrangère,
Qu'on aperçoit là-bas du haut des minarets !
L'Orient voit surgir la phalange guerrière
Qui foule votre sol et vos épis dorés.
Oui, le vent du désert, de son souffle rapide,

Nous apporte déjà le bruit des bataillons, (bis.)
Et le choc insolent de leur sabre homicide,
Au sein de leurs noirs tourbillons !

REFRAIN.

C'est la victoire qui s'apprête
Par les versets de l'Alcoran !
Allah ! Allah !
Dieu seul est grand,
Et Mahomet est son prophète. (bis.)

Laissez-là vos harems, vos enfants, votre mère,
Venez sur nos remparts, venez, car les voici !
Invoquons aux combats notre Dieu tutélaire;
Et n'ayons désormais ni pitié, ni merci !
Vos corps sont éprouvés, vos âmes sont bouillantes,
Rien ne doit appaiser votre juste courroux ! (bis.)
Et malgré leur cuirasse et leurs armes brillantes,
L'ennemi mourra comme nous !
C'est la victoire, etc.

Les pasteurs indignés ont fui de la vallée,
Pour prendre le mousquet ; ils quittent leur troupeau.
L'ennemi nous montrant sa puissance accablée;
Dans nos sables brûlants va creuser son tombeau !
Pourtant ils sont nombreux, mais notre cause est sainte !

Sous le croissant vainqueur leur fer se brisera ; (bis.)
Mais si vous succombez sans pousser une plainte,
Le marabout vous bénira !
C'est la victoire, etc.

LE RETOUR DU VIEUX SOLDAT.

MUSIQUE D'EDOUARD BOUGUIÈRE.

APRÈS quinze ans d'exil et de souffrance,
Le vieux guerrier sent renaître son cœur,
Il a revu son beau pays de France ;
Et d'une voix qu'anime l'espérance,
Le vieux guerrier chante ainsi son bonheur :
Terre chérie, oh ! mes amours,
Dans ma patrie je viens finir mes jours.

Je la revois heureuse et triomphante,
Les ennemis sont vaincus et soumis ;
De ses enfants la valeur éclatante
A reconquis la liberté naissante,
Honneur, ô France, à tes généreux fils !
Terre chérie, etc.

Noble drapeau, témoin d'illustre guerre,
Est-ce bien toi q'aujourd'hui je revois ?
Je te suivis sur la rive étrangère,
Et désormais ton ombre tutélaire
Protégera mon repos et nos droits.
Terre chérie, etc.

J'ai retrouvé ma paisible chaumière,
Et ce hameau, l'objet de tous mes vœux ;
Près de la tombe où repose mon père,
J'acheverai doucement ma carrière,
Et mes enfants me fermeront les yeux.
Terre chérie, etc.

CHANTS COMIQUES.

LE JEUNE MILITAIRE

AIR : *Connu.*

Ne v'la que six mois
Que j'port' l'uniforme,
Et les plus sournois
Disent que j'me forme,
Je n'suis plus c'Jean-Jean,
Qu'on trouvait si bête,
A tabl' j'ai d'la tête,
J'bats un rataplan,
Rampan plan,
J'bats un rataplan,
J'fais du bruit comm' quatre,
Pour un rien j'veux m'battre,
Aussi, l'mond' dit-i
Que j'sis ben genti. } bis.

Pour marcher au pas
J'n'ons plus la têt' dure,
J'arrondis les bras,

J'prends d'la tournure ;
Je tends le jarret,
Et quand j'me dandine,
Dieu ! que j'ai bonn' mine,
Avec mon briquet,
Rampan plan,
Avec mon briquet.
Je valse avec grâce,
Je sais faire des passes,
Aussi l'mond', etc.

Quand le régiment
Pass' dans un village,
J'sais en un moment
Mett' tout au pillage.
Poulets et dindons,
Je vous prends en traître ;
On n'voit plus r'paraître
Ceux que j'attrappons,
Rampan plan,
Ceux que j'attrappons.
Si l'on me querelle,
Je cass' la vaisselle ;
Aussi l'mond', etc.

Auprès d'un tendron
D'figure agaçante,

Comm' un franc luron,
D'abord j'me présente,
J'dis v'nez donc causer,
Jeune particulière,
Je suis militaire
I' m'faut un baiser,
Rampan plan,
I' m'faut un baiser.
(*La jeune personne répond, en tournant de l'œil.*)
" J'n'en donn' qu'à ceux qu'j'aime,"
Moi, j'm'avanc' tout d'même,
Aussi l'mond', etc.

Quand je fus chez nous
Ai-je fait le diable,
Ils ont ben vu tous
Comm' j'étais aimable;
Avec un r'cruteur,
J'ai bu l'vin d'ma tante,
Avec sa servante
J'ai fait l'tapageur,
Rampan plan,
J'ai fait l'tapageur,
J'ai mangé, j'espère,
Tout l'argent d'mon père,
Aussi l'monde, etc.

FANFAN LA TULIPE.

AIR : *Connu.*

Comme l'mari d'notre mère
Doit toujours s'app'ler papa,
Je vous dirai que mon père,
Un certain jour, me happa ;
Puis, me m'nant jusqu'au bas de la rampe,
M'dit ces mots qui m'mir'nt tout sens d'ssus d'ssous :
J'te dirai, ma foi,
Qu'i n'y a plus pour toi
Rien chez nous ;
V'là cinq sous,
Et décampe.
En avant,
Fanfan la Tulipe ;
Oui, mill' nom d'un' pipe,
En avant.

Puisqu'il est d'fait qu'un jeune homme,
Quand il a cinq sous vaillant,
Peut aller d'Paris à Rome,
Je partis en sautillant.
L'premier jour, je trottais comme un ange ;

Mais l'lend'main je mourais quasi d'faim.
Un r'cruteur passa;
Qui me proposa...
Pas d'orgueil,
J'men bats l'œil.
Faut que j'mange.
En avant, etc.

Quand j'entendis la mitraille,
Comm' je r'grottai mes foyers!
Mais quand j'vis, à la bataille,
Marcher nos vieux grenadiers:
Un instant, nous somm's toujours ensemble,
Ventrebleu! me dis-je alors tout bas,
Allons, mon enfant,
Mon petit Fanfan,
Vite au pas;
Qu'on n'dis' pas
Que tu trembles.
En avant, etc.

En vrai soldat de la garde,
Quand les feux étaient cessés,
Sans r'garder à la cocarde,
J'tendais la main aux blessés.
D'insulter des homm's vivant encore,

Quand j'voyais des lâch's se faire un jeu,
Quoi! mill' ventrebleu!
Devant moi, morbleu!
J'souffrirais
Qu'un Français
S'déshonore!
En avant, etc.

Vingt ans soldat, vaill' que vaille,
Quoiqu'au d'voir toujours soumis,
Un' fois hors du champ de bataille,
J'nai jamais connu d'enn'mis;
Des vaincus la touchante prière
M'fit toujours voler à leur secours.
P't-êt' c'que j'fais pour eux,
Les pauvres malheureux,
L'front un jour,
A leur tour,
Pour ma mère.
En avant, etc.

Mon père, dans l'infortune,
M'app'la pour le protéger;
Si j'avais eu d'la rancune,
Quel moment pour me venger!
Mais un franc et loyal militaire

D'ses parents doit toujours ét' l'appui :
Si j'navais eu qu'lui,
Je s'rais aujourd'hui
Mort de faim ;
Mais enfin
C'est mon père.
En avant, etc.

Maintenant je me repose
Sous le chaume hospitalier,
Et j'y cultive la rose,
Sans négliger le laurier.
D'mon armur' je détache la rouille ;
Si le roi m'app'lait dans les combats,
D'nos jeunes soldats
Conduisant les pas,
J'mécrirais :
J'suis Français,
Qui touch' mouille !
En avant, etc.

LE VIEUX BRACONNIER.

AIR : *Connu.*

DANS le pays l'on m'appelle,
Pierre, le vieux braconnier ;
J'étais, on se le rapelle,
La terreur du gros gibier.
Mais depuis qu'une couronne
De cheveux blancs me coiffa,
Je braconne, je braconne
Un lapin, par-ci, par-là,
Je braconne, je braconne
Un lapin par-ci, par-là.

J'étais un buveur terrible,
Le vin blanc, rouge ou noir,
Tombait, comme en un crible,
Dans mon vaste réservoir.
Je buvais plus que personne,
Aujourd'hui ce n'est plus ça ;
Je braconne, je braconne
Quelques verres par-ci, par-là,
Je braconne, je braconne
Quelques verres par-ci, par-là.

La fortune avec sa roue,
Me fuyait de plus en plus ;
Je ne compte, et je l'avoue,
Pas plus d'amis que d'écus.
Depuis que dans ma main sonne
Quelque argent qu'on me légua,
Je braconne, je braconne
Quelques amis par-ci, par là,
Je braconne, je braconne
Quelques amis par-ci, par-là.

J'ai pitié de la souffrance,
Car j'ai souffert bien souvent,
Le pauvre a nul espérance,
Mais il faut du pain, pourtant.
Quand je puis, je fais l'aumône,
Bénit soit qui m'aidera ;
Je braconne, je braconne
Quelques sous par-ci, par-là,
Je braconne, je braconne
Quelques sous par-ci, par-là.

Je vis auprès d'une femme,
Je me posais en vainqueur,
J'ai souvent, c'est infâme,
Fait soupirer plus d'un cœur.

Aujourd'hui, Dieu me pardonne,
En advienne que pourra;
Je braconne, je braconne
Un baiser par-ci, par-là,
Je braconne, je braconne
Un baiser par-ci, par-là.

Aujourd'hui, la chose est claire,
Mon voyage est terminé,
Et l'on dirait que sur terre,
Le Bon Dieu m'ait oublié.
En attendant qu'il ordonne
L'ordre qui trop tôt viendra,
Sans tricher, je lui braconne
Quelques jours par-ci, par-là,
Sans tricher je lui braconne
Quelques jours par-ci, par-là.

MA TANTE OPPORTUNE,

Ou le Ménage d'une Vieille Fille.

MUSIQUE DE MLLE. LOISA PUGET.

MA TANTE OPPORTUNE, *Fille majeure, s'attachant facilement, ayant une passion désordonnée pour les Chats et les petits Oiseaux.*

GRISGRIS, *Matou impotent et sexagenaire, autrefois intrigant de grenier, vagabond de gouttière, aujourd'hui établi à poste fixe sur l'épaule de sa maîtresse.*

PETIT-FILS, *Canari mâle ;* PETIT MIGNON, *Canari femelle,* 12 *ans seulement ; mais leur existence est assurée par une rente viagère de* 200f., *inscrite au grand livre.*

MOI, *seul et unique parent, demeurant sur le même carré, respectant les Chats, les Chiens et généralement tous les animaux orduriers.*

MA vieille tante opportune
Aimait tant les animaux,

Qu'elle me laissa sans fortune,
A la mort de ses oiseaux.
N'ayant qu'un chat pour famille,
Deux vieux Serins outre moi,
Ah ! disait la vieille fille,
Nous regardant avec émoi,
Moi j'aime les bêtes !.....
Est-ce comm' ça qu'vous êtes ?
Ça fait tant de mal
D'voir souffrir un animal !.....
Ça fait tant de mal
Un pauvr' animal !

Un jour, son Chat rendait l'âme,
La vieille fille tombe et s'pâme :
Mon Chat, mon Chat va mourir !....
Moi, je l'prends, mais l'matou crève....
Dans l'égar'ment d'sa douleur,
Ma tant' qu'un tel coup achève,
M'chass' comm' un empoisonneur !....
(Parlé.)—Mais c'tégal, pauv' femme, faut pas lui en vouloir...
Elle aimait les bêtes, etc.

Oubliant dans sa colère,
De rentrer ses Canaris,
Pendant qu'ell' se désespère,

Ils meur' de froid, pauv' chéris ! ....
Seule alors, la vieille fille
M'écrit : vite, reviens chez moi ;
Au mond' n'ayant plus d'famille,
Je m'suis souvenu de toi,
Car j'aime les bêtes, etc.

Je n'comprends pas la morale,
Vous n'avez pas d'sentiment !....
Je ne vois qu'un Chat qui râle,
Moi je vois un fait touchant :
Qu'une fille se marie,
Ou garde le célibat,.....
Il faut aimer dans la vie,
Ou son époux.....ou son chat !...,

(Parlé.)—Mais faites mieux.

N'aimez pas les bêtes,
Restez comm' vous êtes,
Ça fait trop de mal,
Quand ôn est sentimental !
Ça fait tant de mal,
D'êtr' sentimental !.....

S'IL EST QUELQUE DEMOISELLE.

AIR: *Connu.*

S'IL est quelque demoiselle
Qui désire un bon époux,
L'occasion est for belle,
J'en connais un des plus doux.
Il est vieux,
Mais tant mieux;
Car si madame sait plaire,
Il lui permettra de faire, (bis.)
Un, deux ou trois amoureux. (ter.)

Et malgré cet avantage
Qui peut avoir des attraits,
De rien ce mari, je gage,
Ne la blâmera jamais:
Car il est
Sourd-muet;
Et c'est une bonne affaire,
Si l'on juge nécessaire,
D'avoir un époux discret.

Parfois l'homme est infidèle,
Celui-ci sera constant ;
Il ne pourra de sa belle
Se séparer un instant,
Pour courir
Au plaisir ;
Hélas ! il n'est pas ingambe,
Car il n'a plus qu'une jambe
Qui ne peut le soutenir.

Il avait dans sa jeunesse
Les plus beaux, les meilleurs yeux,
Je le dis avec tristesse,
Il les a perdus tous deux !
Dans ce cas,
L'embarras
Qu'il donne est un avantage ;
L'on aime assez en ménage
Un mari qui n'y voit pas.

Si ce portrait-là vous tente,
Dites-le moi sans rougir,
Et demain je vous présente
L'objet qui s'est fait offrir ;
Tout son or,
Son trésor,

Sa femme en sera gardienne ;
Mais il attend qu'il lui vienne,
Car il n'en a pas encor.

LES TRIBULATIONS D'UN ANGLAIS.

AIR : *Connu.*

REFRAIN.

Dans les pays que je parcours,
Partout on en veut à mes jours,
Partout, yes, partout où je cours,
J'étais contrarié toujours,
Partout, yes, partout où je cours,
J'étais contrarié toujours ;
Partout, yes, partout où je cours,
J'étais contrarié toujours,
Toujours, toujours.

Ah ! bien sûr, je perdrai la tête,
Et ça ne tardera pas, je crois :
Car pour me fair' devenir bête,
Les bêt's ils se fichaient de moi !

Parlé. — Tenez, mossé, un jouor, le docteur Green il avait ordonné à moû, le potage de corbeau, pour le poûtrine ; je cherchai un, et je trouvai qui se promenait toute seule dans le campagne. Je fiche un coup de flousil à lui ; je touchai pas. Mon bête de corbeau tournait autour de moû, en disant : croû, croû, croû. " Crois quoi ? que j'attrapperai pas vos ? oh ! j'attraperai," et je faisais aussi. Au bout de troû semaines, je voyai mon bête de corbeau qu'il était assis dans un pommier. Je baissai moû, j'approchai doucement..... doucement..... j'ajoustai..... pan ! il bougeait pas ; je pogne avec la main. Voïez la méchancoté de cet oûseau : mon politique de volaille, il avait jiougé à propos de faiser empailler lui depuis plus de quinze jouors ! (*avec colère*) pour se ficher de moû ! Vous voïez bien, mossé que

Dans les pays que je parcours, etc.

Un chien, jaloux de l'Angleterre,
A qui j'avais rien fait jamais,
Probablement pour me distraire,
Faisait la guerre à mes mollets !

Parlé. — Il était toujours après les jambes de moû. (*Faisant semblant de parler à un Chien*) " Vos voulez quelques choses ? hein ? " Comme je disais ça, il pogne à moû, avec les dents, un morceau de pantalon et un morceau de viande aussi ; je courai tout de suite après, et je trouvai mon chien assis avec le propriétaire de lui. " Je voulais bien savoir de quel droit, mossé le chien, vous vous permettez de..... vous..... permettre

de venir chercher le nourriture de vous dans les mollets de moû? Le premier fois que vous le faisez, je coupais lé cou à vos avec un coup de fiousil." Oh! disait le propriétaire.—Oh! n'y a pas de oh! je faisais.—Vous faisez?—yes, je faisais—Eh bien! si vous faisez, vous payer—Payer quoi? le chien de vous?—Vous êtes une bête de stioupide.—Et vous, vous êtes un cornichon.—Cornichon! qu'est-ce que ça voulait dire, un cornichon? je prenais la dictionnaire et je voïais que, Cornichon, c'était une légume, qu'il était tout à fait agréable, quand il était confit dans du vinaigre; il flattait moû alors; mais..... j'avais oublié de demander à lui, si j'étais un cornichon confit; parce que,

Dans les pays que je parcours, etc.

Loin du pays de mon pétrie,
Aut'fois comme esclave emmené,
Dans les déserts de barbarie,
J'ai manqué d'être exterminé.

Parlé.—J'étais parti pour le Méditerranée dans un bêteau, et je trouvai un autre bêteau encore plus..... pl..... bêteau que mon bêteau. Il attrapait nous pour travailler dans l'esclavage d'Afrique.—(*Grosse voix*) "Vous allez travailler."—"No, je travaillais jamais."—"Voulez-vous travailler?"—"No, no."—"No?..." Bien! on fiche à moû des coups de bâton, beaucoup. Oh! par exemple, alors, je travaillais tout de suite. (*Grosse voix*) "Vous allez couver des œufs de dindon."—"Couver quoi! des œufs de dindon!" Jamais de ma vie, je n'avais appris à couver, moû.

On mettait six dans le poûtrine, avec le recommendation de tenir les mains dessus pour le chaleur. Le premier fois, dans le précipitation, je faisais une omeletto dans mon poûtrine ! Encore des coups de bâton ! encore des œufs ! Après 21 jours et 21 nuits aussi, je sentais le picotement, et le chatouillement dans le poûtrine ; je tirai de suite avec les mains, et je voïais beaucoup de petits dindons, qui couraient autour de moû comme des petits *devels !*

Dans les pays que je parcours, etc.

PETIT-JEAN TÊTE DURE.

Air : *Connu.*

Ou c'qu'est l'bon temps qu'j'étions cheux nous,
Au lieu d'êt' militaire ?
Que j'plantions, qu'j'arrosions nos choux,
Et que ma tendre mère
Me r'passait d'si bons coups ?
Pour faire l'exercice,
I m'tienn' deux heures sans broncher !
I m'en pousse un jaunisse ;
J'peux pas même apprendre à marcher.

Parlé à la manière des troupiers, et en faisant bien ronfler les r.

Ça n'a l'air de rien d'marcher ; mais quand vous voulez suivre les vrais documents, c'est bien compliqué, allez ; parc'que d'abord, le gouvernement veut absolument que le soldat carcule soixante-cinq centimètres d'un talon à l'autre, et d'une ! et puis, nous avons la gauche et la droite, où c'que j'm'embrouille toujours invinciblement. L'caporal instructeur, Simon Toupet, m'a pourtant conféré un moilien de m'y reconnaître ; il a même évu l'obligation de l'attaquer lui-même ; mon Dieu, oui, du foin pour ma gauche et de la paille pour ma droite ! J'sais ben qu'ça leur-z-y fait un signalement ; eh ben, vous m'croirez si vous voulez, ça m'ahurit encore plus, quand i m'crie :

Petit-Jean contrefait la grosse voix de son caporal, et marche tout à contre-temps.

Foin, paill', foin, paill'.....
Allons, Petit-Jean,
Sois donc intelligent :
Petit-Jean ayant peur du caporal.
Foin, paill', paill', foin.....
Caporal, ça va plus mal.
C'est-i foin ? c'est-i paill' ?
Queu cass' tête infernal !
Caporal ! caporal !
Ça va-t-encor plus mal.

Je suis loin de critiquer, vraiment,
L'plus bel état du monde ;
Pourtant j'avoûrai franchement
Qu'ma profession abonde
En tout' sort' d'embêt'ment ;
Et quand je r'capitule
Mes nombreux vèxements divers,
A bon droit j'm'intétule
Le souff' douleur de l'univers.

D'abord, c'est moi qui fait la soupe aux camarades; mais c'est très-peu moi qui la mange, la soupe; vu qu'étant distrait, je manque toujours mon tour à la gamelle, et, quand j'm'avance, je n'attrape que des coups de cuillers sur mes doigts infortunés et rétardataires. Ensuite, le caporal instructeur se plaint perpétuellement que mes talons ne se touchent pas. " Ah! sapristi! qui dit, je te proclame de la grande famille des cagneux, mon vieux, archi-cagneux : • pour que tes talons joignassent, il faudrait qu'on te rognasse trois pouces d'osses en dedans de chaque genou ; et comme ça pourrait être douloureux, je poursuis les documents.

Foin, paill', foin, paill'.....
Allons, Petit-Jean,
Sois donc intelligent;
Foin, paill', paill', foin.....
Caporal, ça va plus mal.
C'est-i foin ? c'est-i paill' ?

Queu cass' tête infernal !
Caporal ! caporal !
Ça va-t-encor plus mal.

Mais v'là-t-i pas qu'i dit comm' ça,
Que j'ai la tête trop dure ;
Qu'étant cagneux, et cætera,
Ce soir la chose est sûre,
Cheux nous on m'renverra :
Ma foi, viv' les ganaches
Et les g'noux cagneux dans les rangs !
J'vas r'voir mon ân', mes vaches,
Mes chers dindons, mes chers parents !

Très-joyeusement.

Eh ! vite, eh ! vite, ma blouse, mes sabots, mon casque à mèche (tricotant vivement des jambes) ; j'peux être cheux nous su' l'coup d'six heures ; c'est l'heure où c'qu'on trait la rouge. C'te pauvre rouge ! c'est moi que j'la trayais ; j'avais toute sa confiance ; j'sus sûr qu'a va me r'connaître et m'donner queque bon coup d'corne, en me r'gardant avec ses grands yeux bleus (il rit bêtement). Et nos canards donc, ces pauv' barboteux ! i n's'ront pas encore couchés... v'là dés êtres qui m'étaient attachés ! me f'saient-ils bon accueil, quand j'leur apportais à manger ! Ah ! ça va-t-être une vrai fête de famille, surtout si mon père et ma mère en sont ! En avant, marche !

Foin, paill', foin, paill'.....
Allons, Petit-Jean,
Sois donc intelligent.
Foin, paill', paill', foin.....
N'ayant plus l'caporal,
Qui m'app'lait animal,
Je crois qu'ça va moins mal;
N'ayant plus l'caporal,
Qui m'app'lait animal,
Je crois qu'ça va moins mal.

Queu bonheur ! j'viens d'apercevoir
Le clocher d'mon village !
Mes chers parents, j'vas donc vous r'voir,
Sous nos grands saules j'gage,
Qui font le r'pas du soir.....
D'la soupe aux choux qui fume !
Mon nez se régale dejà,
Oui, j'la sens, oui, je l'hume.....

Parlé.—Oh ! les v'là ! les v'là ! ils sont assis ; ils bouffent joliment !

Bonjour, maman ! bonjour, papa !

Riant bêtement et avec beaucoup de gaîté.

C'est moi ! me v'là ! Petit-Jean ! J'ai pas été longtemps, hein ?...i n'veulent pas d'moi ; i m'ont mis au

r'but, j'ai la tête trop dure...Ya-t-i encor d'la soupe? Tiens! v'là ma cousine! bonjour, Margoton. Tu n'sais pas, j't'apprendrai demain à marcher militairement... donne-moi d'la soupe...avec du foin et d'la paille... donne-moi-z-en encore...V'là comme on dit:

Foin, paill', foin, paill'.....
Allons, Petit-Jean,
Sois donc intelligent.
Foin, paill', paill', foin.....
M'disait mon caporal,
En m'app'lant animal.
Ça marchait trop mal;
Ç'allait mal! ç'allait mal!
Ç'allait d'plus en plus mal!

L'ANGLAIS ÉCONOME.

AIR: *Connu.*

ENFIN jé avais vu la France,
Sur le bâtiment de vapeur.
Oh! le beau pays de bombance!
C'est un pays de bambocheur.
Les Français n'étaient pas avares;
Chez eux l'argent n'était pas rare.

Parlé.—Au lieu que dans cette scélérate de London, il fallait guineter beaucoup pour divertir soi ; il fallait des argents en foule, des monnaies en multitude : c'était beaucoup fort very désagréable !

Oh ! c'était sans regrets
Que je quittais
Le Angleterre :
Car pour tout' les Anglais,
Oh ! que la patrie est chère !

Sur le paquebot de fumée,
Je avais eu le tournoîment ;
J'ai joui de beaucoup de nausée
Et bien d'autres désagréments.
La mer m'avait fait tant malade,
Que je souis venu tout.....panade.

Parlé.—C'était encore cette gredin de pays qui était cause ! Si je avais été naqui dans le France, je né avais pas besoin de traverser le mer pour y être...voituré. Oh ! que l'Angleterre m'avait coûté !

Oh ! c'était sans regrets, etc.

Comme il fallait du numéraire,
Rien que pour le nourrissement,
Et le rosbiff aux pomm's de terre,

Il était grandement coûtant ;
Il fallait s'enivrer de bière,
Souvent de l'eau de la rivière.

Parlé.—Au lieu qu'à Paris, dans Richelieu street, Je dînai fort bien pour dix-neufe sous, et le Chester fromage, il valait bien moins que dans son pays natal.

Oh ! c'était sans regrets, etc.

Et dans cett' pays le police,
Il était fortement véxant ;
Les juges étaient des injustices :
On n'avait pas pour son argent.
Je avais un fois, sur mon âme,
Casé vingt guinées de vieill' femme,

Et le cabriolet de moi, qui avait jeté elle dans le pavé, l'avait presque guère tuée. Mais à Paris, je avais un fois écrasé un petite Savoyard pour 45 sous ! tout entier ! c'est que dans le France au moins, il y avait toujours des circonstances exténouillantes, toujours ! toujours !

Oh ! c'était sans regrets, etc.

J'IRAI M'PLAINDRE AU ROI.

AIR : *Connu.*

PARDON, excus', capitaine,
Mais dans mon corps j'existe pas :
C'est chaqu' jour que j'suis d'semaine,
J'pourrai jamais me mettre au pas.
Du soir au matin j'fais trop d'exercice :
Aussi je n'fais qu'dépérir ;
Je sors de mes gonds, je quitt' le service ;
Aussi je viens vous en prév'nir.

Capitaine, comme il faut être civil dans l'militaire, et que les lois de la discipline c'est pas fait pour les... enfin, n'importe, capitaine ; j'ai pas voulu déserter sans vous en faire part, en foi de quoi, je suis invulnérablement fixé.....

Non, non, non, non, non ! plus d'giberne !
Adieu, cantine ; adieu, caserne ;
Si vous m'gardez malgré moi,
Ah ! j'vous l'cache pas, j'irai m'plaind' au roi.

L'autre soir, j'vais à la maraude,
Poussé par notre caporal;
L'sergent major m'pince en fraude,
Et c'est qu'il est un peu brutal!
C'est toujours partout moi qu'est la victime:
S'il tomb' quequ' prun', ça me r'vient;
Si d'hasard j'ai fait quelque action sublime,
C'est jamais d'moi qu'on se souvient.

C'est z-actuel de point z-en point, capitaine, j'ai pas encore pu décrocher une pauve p'tit' permission d'onze heures; l'major i dit que c'est pas dans mon tempérament. C'pendant, capitaine, je d'viens à rien, quoi! je m'éteins comme une chandelle d'un sou; j'n'tiens plus sur mes fils de fer; je m'en vas si énormément, que mes jambes se transforment en flageolets: c'est pourquoi que les anciens, i disent comme ça, que je fais de l'harmonie de pantin, capitaine.

Non, non, non, non, etc.

Quand mêm' qu'l'ouvrage est pas faite,
Le camarad' qu'est pas manchot,
Découch', sans tambour ni trompette,
Rentr' par la f'nêtre, et ne dit mot.
Puis on dit qu'c'est moi qu'un démon transport
Qu'est la caus' de tout ce bruit;
Comm' la vivandièr' l'aut' semaine qu'est morte
Et qui se relevait la nuit.

Car enfin, capitaine, si c'était pas moi qui fait tout eh ben ! ça serait fort mieux. Faut vous dire, capitaine, que le camarade de chambrée, i dit comme ça, qu'i s'amuse à mon ombre ; à la gamelle, i pique deux coups pendant moi qu'un, et quand que mon fournîment est bien r'luisante, il fait celui de se tromper, pince la mienne, et à la parade, c'est moi qu'est pincé.

Non, non, non, non, etc.

J'veux plus faire la cuisine :
Car ça m'empêche l'appétit.
J'aim' mieux la sall' de d'sciplino,
Que d'laver l'endroit qu'on m'a dit.
C'est ben vrai, ma foi ! que c'est pas tout roses ;
C'est dur, pour faire un guerrier !
J'm'ai pas engagé pour fair' tout' ces choses ;
J'veux me remettr' garçon meûnier.

Indubitablement, capitaine, j'mai pas offert en victime pour la patrie, pour faire le ménage et autres ingrédients que je veux pas dire ! On ne m'fessait pas tant tourner au moulin. Ah dam ! il faut qu'j'y retourne, ou j'me vois pas blanc : d'ailleurs, capitaine, n'y a qu'ça.

Non, non, non, non, etc.

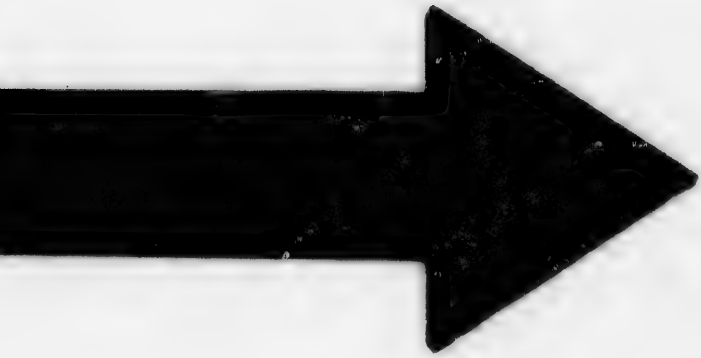
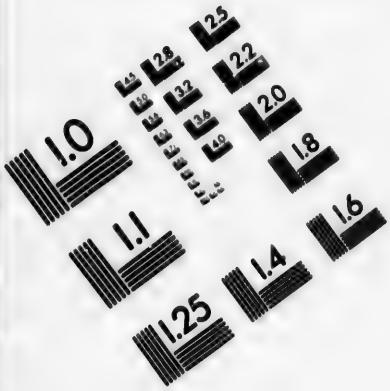
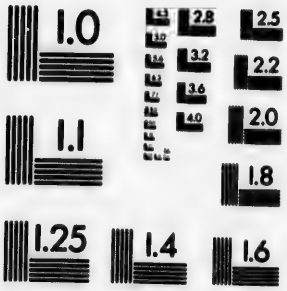
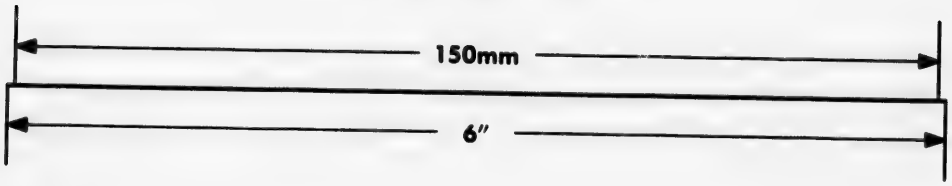


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







APPLIED IMAGE, Inc
1653 East Main Street
Rochester, NY 14609 USA
Phone: 716/482-0300
Fax: 716/288-5989

© 1993, Applied Image, Inc., All Rights Reserved

2.5
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

LE CHIEN DE LA VEUVE LENGLUMÉ.

AIR : *Connu.*

REFRAIN.

Zozor, mon toutou, mon idole,
Etre adorable et ravissant,
Il ne lui manque que la parole, } bis.
Dieu ! qué p'tit être interressant.

V'LÀ son portrait : la gueule béante,
Couleur cannelle, ventre for gros,
Les pattes très courtes, la langue pendante,
Joint à ça, les poils très ras su' l'dos.

Parlé. — Oh ! mais, c'est sa santé, à c'trésor, aussi je n'sors pas une seule fois dans la rue, sans que tou les gamins ne s'mettent à crier : Dites donc, Mam Lenglumé, si vot' chien fait des p'tits j'en r'tien un..... c'est qu'un cri, quoi.....

Zozor, mon toutou, etc.

Sommes nous dehors pendant l'orage,
Son pauv' p'tit corps se sâlit.

Y rentre chez nous tout en nage,
Et d'un coup, crac, le v'la su' le lit.

Parlé. — Si les draps, les oreillers sont propres, ça le r'garde pas, y dit faut que je m'sèche et y s'roule là-dessus, en veux-tu-z-en v'la.....

Zozor, mon toutou, etc.

Le matin, quand j'suis près d'la laitière,
J'l'appelle, jamais y n'me répond;
Tour à tour y flaire commère,
Ensuite y flétrit chaque jupon.

Parlé. — Oh ! mais je me gêne pas, j'y en sais d'la morale; comment, p'tit polisson, c'est comme ça que nous allons flairer les mollets de ces dames.....fi !..... qu'c'est laid.....Alors c'te pauv' p'tite bête m'donne à patte d'un air si contrit, qu'les larmes m'en viennent aux yeux, et.....qui.....ah ! hi...hi...hi.

Zozor, mon toutou, etc.

Hier, descendait la p'tite Falambe:
Zozor qu'était su' l'escalier,
S'emberlificote dans ses jambes,
Y roulent tous deux jusqu'au premier.

Parlé. — Oh ! mais j'ai été aussi vite descendue qu'eusse.....voyez-vous pour voir si Zozor n'avait rien de faussé.....mais v'là que c'té pas grand chose d'là haut. Mame Falambe qu'étai-z-accourue aux cris d'son p'tite horreur de fille m'agonit (*Changement de voix*) Vous auriez mieux aimé qu'elle soye tuée qu'lui, qu'a me dit, y'a pas d'doute que j'réponds.....là dessus, a m'ivectise.....j'disais rien, mais v'la qu'el traite Zozor d'animal.....j'ai pas pu y tenir, voyez-vous.....j'suis r'monté avec Zozor.....dans mes bras, toute tremblante.....en jurant, foi de veuve Lenglumé, qu'est mon nom, que j'donne congé par Huissier, pas plus tard qu'aujourd'hui ! ah ! ah ! ah !

Oui, mon bonheur, mon existence,
C'est mon toutou, mon chien charmant;
Il est pétri d'intelligence. } bis.
Dieu qué p'tit' être interressant. }

LES QUAT' SOUS DU P'TIT NICOLE.

AIR : *Connu.*

REFRAIN.

Ma mère m'a donné quat' sous,
Pour m'amuser à la foire.
C'est pas pour manger, ni boire ;

C'est pou m'régaler d'joujous.
J'ai quat' sous ! j'ai quat' sous !

Hier en r'venant de l'école,
Comme j'avais un bon billet,
Ma mèr' m'a dit : " Man Nicole,
" Tiens, j'te donn' ce petit paquet. "
V'la que j'prends, et pis v'là qu'j'ouvre
Un petit paquet de papier blanc ;
En l'ouvrant, qu'est' que j'découvre ?
C'te pauv' mère ! c'était d'l'argent !
Ma mèr' m'a donné, etc.

Presque en face d'not' barrière,
Juste quand j'sortais d'chez nous,
V'là qu'j'aperçois par derrière
La sous-préfète et s'népoux.
Tout en déf'sant ma casquette
De derrière, j'pass' devant ;
Pis, j'leur dis, d'un air content,
En tapant sur ma pouquette :
Ma mèr' m'a donné, etc.

J'vas pas prend' par le cim'tière ;
J'vas prend' par le p'tit ch'min creux.
J'veux rencontrer l'gros Pierre ;

I m'mèn'rait jouer au bouleux.
Quand j'ai d'l'argent, i m'caresse ;
I m'dit, comm' cha : " Qu't'es genti !
A c't'heur' que j'sais sa finesse,
J'sis tout aussi malin qu'li.

Parlé.—Ya trois ans, l'année où qu'la moisson avait été si bonne, ma mère m'avait donné un décime pour sa fête ; si bien que...v'là que je le rencontre, et pis, que j'ai la bêtise de li faire voir man décime..." Veux-tu faire une partie d'bouchonne, man p'tit Nicole ?" qui m'dit comme cha, avec sa voix flûtée.—" J'veux bien," que j'li dis...En deux coups m'n affaire a été faite...et pis, quand il a eu tout ramassé, i m'a pris la main, et pis, i m'a dit comm' cha : " Adieu, man bonhomme. "...Je le connais, c'est un malin...

Ma mèr' m'a donné, etc.

J'ai man cousin qui s'boissonne ;
Comme on dit, c'est un vrai trou.
Il a l'nez qui li bourgeonne ;
Il est sec comme un cent d'clous.
Mais quat' sous f'raient bien s'n affaire,
S'i pouvait m'les attraper :
S'i compt' là-d'ssus pour pomper,
Il a l'temps d'boir' de l'eau claire.

Parlé.—Yen a un que si je le rencontre à la foire, qui n'a qu'a bien se teni. C'est le petit d' Daind'ville, le fils du château, qui fait sés embarras avec son chapeau blanc et pis ses souliers qui reluisent. Si j'ai le bounheur de me trouver avec li devant une boutique, je m'en vas me mettre à marchander de tout, et pis, si i s'avise encore de ricaner d'coin comme i fait toujou, vlan!...j'li flanque un coup d'coude; s'i n'est pas content, vlan!...j'li flanque un coup d'poing; s'i n'est pas encor content, je l'empogne par son collet, j'li donne un croc en jambe, et pis, une fois que je l'aurai mis d'ssous, je l'enfourche comme un bouriquet, et pis, j'li crie comme cha en plein, mais devant toute la foule...

Ma mèr' m'a donné, etc.

LE GAMIN DE PARIS.

AIR: *Connu.*

Le gamin de Paris est un bipède revêtu pour l'ordinaire d'une blouse et d'un grec. On le rencontre dans les carrefours, places publiques, et marchés; tantôt jouant à la toupie ou à la pigoche; tantôt trottant le nez en l'air et apostrophant l'innocent tourlouroù ou la vieille portière en leur criant: " Ah! c'te balle! " Il est d'un naturel farceur, joueur, hâbleur, railleur, goailleur, criailleur, frappeur, lichardeur, mais par-dessus tout flâneur; du reste, mauvaise tête et bon cœur.

QUAND c'est lundi soir,
Et qu'j'ai queques sous, c'qu'est magnifique,
Voulez-vous savoir
Comment j'dépens' tout mon avoir ?
Mon premier devoir
Est d'méchapper de la boutique,
Car not' cher bourgeois
Ne m'laiss' sortir qu'un' fois par mois.
Aussitôt parti,
J'cours au Lazari,
Ou chez la Saqui :
Là, j'suis heureux, et dans l'entr'acte,
Comme i fait ben chaud,
On s'donn' du coco,
Et l'on r'mont' bientôt
Croquant chaussons et berlingo.
Mais j'crois qu'on prend ma place ;
J'bousculé l'usurpateur,
Qui m'appliqu' sur la face,
Comme on dit, un' couleur !
" Coquin ! j'vois mill' chandelles !
" N'import', que j'dis, sortons :
" Car des injur' pareilles
Ne s'lav' qu'à coups d'chaussons. "
Tra de ri de ris,
V'là l'gamin d'Paris.
I vit sans soucis

Et n'connait point de dépendance ;
Tra de ri de ra,
Et de c'qu'on dira
I s'en moqnera,
Et puis voilà,
Dra !

Quand j'vais en loupant
Du côté du palais d'justice,
J'ai ben d'l'agrément,
Surtout quand c'est jour de carcan.
Si y a pas d'jug'ment,
A la morgue au plus tôt j'me glisse.
J'sais qu'ça n'est pas bien :
Mais c'est la mode, alors j'y tien.
Pendant les trois jours,
J'en ai fait d'ces tours
Aux vieux troubadours :
J'allais voler dans les gibernes ;
Puis sur les canons,
Armés de bâtons,
En vain nous tombons,
Sitôt l'feu fait, nous y courons.
Mais j'vois un Suiss' qui file ;
Dos furieux suiv' ses pas.
L'sauver c'est difficile,
N'import', j'saut' dans ses bras.

Vainement i recule,
Un' ball' me ras' le front;
Ça m'a fait un' virgule,
Mais j'crois qu'ya pas d'affront.
Tra de ri de ris, etc.

Selon la saison,
Chaque jeu vient à tour de rôle :
Tantôt nous glissons;
Tantôt à cloch' pied nous sautons;
Puis nous nous peignons;
On s'poch' les yeux, rien n'est plus drôle;
On s'met en lambeaux,
Et not' bourgeois nous frott' les os.
Mais le sam'di soir,
Ah! dame, i faut voir,
Comm' sur le comptoir
En rang d'ognons brillent nos verres;
Puis, comme au signal
Bientôt dans l'bocal
S'insinu' l'régal,
Et quand on y est, ça n'va pas mal.
Puis à mes yeux tout s'brouille,
Et battant chaqu' maison
Je tombe dans un' patrouille,
Qui me jette au violon.....

Mais j'crois qu'à mon oreille
On parle de voleur !.....
Voleur ! c'mot-là m'réveille :
Quoiqu' gamin, j'ons d'l'honneur.
Tra de ri de ris, etc.

Si j'suis en retard,
Je grimpe derrière un' voiture.
Comme ell' suit l'boul'vard,
J'm'endors bientôt à tout hasard ;
Mais, par un pétard
Que l'cocher m'sonn' dans la figure,
J'me réveille soudain
Tout en haut du faubourg Martin ;
Mais comm' j'ai d'largent,
Ce qu'est consolant,
Je vais lestement
Ach'ter un sou d'pomm' de terr' frites ;
Puis faisant l'grand tour,
Car j'aim' pas l'plus court,
J'vois tout l'mond' qui court
Vers le canal : j'trotte à mon tour.
J'entends les cris d'un' mère.....
J'comprends, et, sans retard
Plongeant d'un' bon' manière,
J'lui sauv' son p'tit moutard.
On parlait d'récompense !

Comm' si y avait ben d'quoi ;
En pareill' circonstance,
Tout aut' eût fait comm' moi.
Tra de ri de ris, etc.

Entendez-vous pas
Là-bas le plaisir qui m'appelle ?
Je vais de ce pas
Avec les aut' prend' mes ébats :
C'est qu'ça tant d'appas,
De voir les amis s'donner d'l'aile,
Qu'on peut ben flâner ;
J'dirai queuque coll' pour m'excuser.
Quand je serai grand,
Ça s'ra différent :
Dieu ! quel agrément
De pouvoir agir à ma tête !
Né pour le plaisir,
A me divertir,
Flâner à loisir,
J'veux consacrer tout mon av'nir...(*silence.*)
Mais, ma pauv' vieille mère,
Qui dans le mond' n'a qu'moi,
S'rait donc dans la misère !
C't'idée-là m'glac' d'effroi.....
Dans ce cœur ya pas vice ;

Gugus, tu t'corrig'ras.
Ell', mourir à l'hospice!
Oh! non, mais dans mes bras.....
Tra de ri de ris, etc.

LE DIABLE D'ENFANT.

AIR: *Connu.*

VOISINE j'suis desolée,
D'mon coquin d'garçon,
Chaque jour j'lui fiche une volée;
C'est un vrai démon.
Tant q'je peux, sur sa carcasse,
J'tape sans faire semblant;
Derrière y m'fait la grimace,
Ah! quel diable d'enfant. (bis.)

Tous les matins quand j'me lève,
J'ai l'cœur sans dessus dessous;
J'l'envoie chercher à la grève
Un d'mi setier de quatre sous.
Y reste trois quarts d'heure en route,
Et puis en r'montant,

Y m'liche la moitié d'ma goutte,
Ah ! quel diable d'enfant. (bis.)

Depuis trois mois j'ai l'estime
D'un sapeur-pompier,
Qui m'donne queq' leçons d'escrime,
En particulier.
Tiens, v'la pour avoir des pommes,
Lui dis-je, en l'renvoyant ;
Et le soir y compte ça à mon homme,
Ah ! quel diable d'enfant. (bis.)

Vous connaissez la p'tite fille
A la mère Chibout,
Tout l'monde la trouve gentille,
Et j'l'estime comme tout.
Il a beau r'cevoir des denses,
Quand on le surprend,
Il lui fait des indécences,
Ah ! quel diable d'enfant. (bis.)

Croiriez-vous, q'la nuit dernière,
Il est rentré gris !
Du vin blanc, qu'à la barrière,
Le drôle avait pris.
Avec ses doigts il se mouche,

Et j'l'ai pris souvent,
Une pipe fumante à la bouche,
Ah ! quel diable d'enfant. (bis.)

Enfin, dans son caractère
J'n'y vois qu'des défauts :
Y suce les rinçures de verres,
Y ronge tous les os,
Il est tapageur, colère,
Ivrogne et fainéant ;
C'est ben tout l'portrait d'son père,
Ah ! quel diable d'enfant. (bis.)

RIEN N'EST SACRÉ POUR UN SAPEUR.

AIR : *Connu.*

Qu'un' pauv' servante a donc d'misère,
A l'égard de son sentiment,
Et qu'elle a d'mal à satisfaire
L'objet d'son doux attachement,
Sans avoir du désagrément. (bis.)
T'nez, pas plus tard qu'à l'instant même,

Je viens d'être victim' de mon bon cœur ;
Malgré que nous soyons en carême,
Rien n'est sacré pour un Sapeur. (bis.)

Tout à l'heur', je r'çois la visite
De celui que j'dis mon cousin,
Et comme de juste je l'invite
A prendr' que'qu'chose, un verre de vin.
I m'dit : ça se trouve à merveille,
J'vous obtempèr' cette faveur, ah !
Et pnis il lich' tout' la bouteille ;
Rien n'est sacré pour un Sapeur. (bis.)

Or, comme il avait le vin tendre,
De force il voulut m'embrasser,
Je n'crus pas d'voir trop m'en défendre,
A seul' fin d'men débarrasser ;
Je t'en fiche, il voulut recommencer. (bis.)
Je dus subir la récidive.
Ce fut, hélas ! pour mon malheur, ah !
J'eus beau lui dir' : v'là m'sieur qu'arrive,
Rien n'est sacré pour un Sapeur. (bis.)

C'qui rend la chose plus fâcheuse,
C'est que m'sieur qui prend tout à r'bours,
S'est mis dans un' colère affreuse,

Et vient d'me donner mes huit jours,
C'est ainsi qu'ça finit toujours. (bis.)
Vous n'auriez pas besoin d'un' bonne ?
Je ferai votre affair', parol' d'honneur, ah !
Car je ne recevrai plus personne,
Du moins, ça ne sera pas un Sapeur. (bis.)

LE CHARBONNIER.

Ou blanc et noir,

AIR : *Connu.*

BLANC farinier, donnez-moi votre fille,
Donnez-la moi, je la trouve gentille,
Et nous ferons (ter) une bonne maison.
—Noir charbonnier, tu n'auras pas ma fille,
Je marierais, la drôle de famille !
Sac de farine, (ter) avec sac de charbon,
Non, non, non, non, non, non, non, (bis.)
Tu n'auras pas Suzon,
Non, non, non, non, non, non, non, (bis.)
Tu n'auras pas Suzon.

—Mon ami, tu n'as donc jamais vu ta mine ?
Car ma fille et toi, c'est la nuit et le jour.
Suzon a le teint plus blanc que ma farine,
Et le tien, mon cher, est plus noir que mon four !
Ton seul aspect effarouche l'amour. (bis.)
Noir charbonnier, etc.

—Il faut me voir, le dimanche, mon compère,
Quand j'ai barbe faite et veste de velours,
Et puis, la beauté, c'est chose passagère !
Moi, j'ai du charbon, cela se vend toujours ;
Car il en faut pour allumer vos fours. (bis.)
Blanc farinier, etc.

—Mon voisin, je sais que vous êtes bon père ;
Quitter votre fille, est pour vous un chagrin ;
Mais j'ai des écus pour arranger l'affaire,
Et puis dans la cave un tonneau de bon vin,
Pour vous aider à noyer le chagrin. (bis.)
—Noir charbonnier, soyez de la famille,
Marché conclu, je vous donne ma fille,
Vous me plaisez, (ter.) vous lui plairez, un jour
Car vous avez un charmant caractère,
Et de très près quand on vous considère,
Vous êtes beau, (ter) mon cher, comme le jour
Et de plus (bis) vous êtes fait au tour,

va ta mine ?
et le jour.
na farine,
ir que mon four !
mour. (bis.)

mon compère,
de velours,
assagère !
nd toujours ;
vos fours. (bis.)

êtes bon père ;
s un chagrin ;
r l'affaire,
u de bon vin,
hagrin. (bis.)
famille,
na fille,
i plairez, un jour
actère,
considère,
, comme le jour
au tour,

Enfin vous êtes un amour !
Oui, mon cher, (bis.), vous êtes fait au tour !
Vous êtes un petit amour !

IL ÉTAIT UN' BERGÈRE.

AIR : *Connu.*

Il était un' bergère,
Ron, ron, ron, petit patapon,
Il était un' bergère
Qui gardait ses moutons,
Ron, ron,
Qui gardait ses moutons.

Elle fit un fromage,
Ron, ron, ron, petit patapon,
Elle fit un fromage
Du lait de ses moutons,
Ron, ron,
Du lait de ses moutons.

Le chat, qui la regarde,
Ron ron, ron, petit patapon,

Le chat, qui la regarde
D'un petit air fripon,
Ron, ron,
D'un petit air fripon.

Si tu y mets la patte,
Ron, ron, ron, petit patapon,
Si tu y mets la patte,
Tu auras du bâton,
Ron, ron,
Tu auras du bâton.

Il n'y mit pas la patte,
Ron, ron, ron, petit patapon,
Il n'y mit pas la patte,
Il y mit le menton,
Ron, ron,
Il y mit le menton.

La bergère en colère,
Ron, ron, ron, petit patapon,
La bergère en colère
Tua son p'tit chaton,
Ron, ron,
Tua son p'tit chaton,

Elle fut à confesse,
Ron, ron, ron, petit patapon,
Elle fut à confesse
Pour obtenir pardon,
Ron, ron,
Pour obtenir pardon.

Mon père, je m'accuse,
Ron, ron, ron, petit patapon,
Mon père, je m'accuse
D'avoir tué chaton,
Ron, ron,
D'avoir tué chaton.

Pour votre pénitence,
Ron, ron, ron, petit patapon,
Pour votre pénitence
Vous mangerez chaton,
Ron, ron,
Vous mangerez chaton.

LE TRÉPAS DU CHAT.

AIR : *Connu.*

Il était dans la ville
Une petite fille,
Bien chère à sa famille,
Mais bien dans l'embarras,
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
Le grand mal qui l'oppresse
Et si fort l'intéresse,
Sujet de sa tristesse,
Est la mort de son chat,
Est la mort de son chat, ah ! ah !
Est la mort de son chat.

Par un grand jour de fête,
Que cette pauvre bête
Avait mal à la tête,
Des douleurs d'estomac,
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
Cette pauvre carcasse,
Étendu' dans la place,
Déplorait sa disgrâce,

En poussant des hélas,
En poussant des hélas, ah ! ah !
En poussant des hélas !

Quatre docteurs ensemble
S'acheminent, s'assemblent,
Arrivent; le chat tremble,
Dit : Je suis au trépas
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
L'un lui saigne l'oreille,
L'autre dit : C'est merveille.
Ils restent en conseil,
Et le chat expira,
Et le chat expira, ah ! ah !
Et le chat expira.

On court au Séminaire
Chercher monsieur Vallière,
Pour transporter en terre
Les restes de ce chat.
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
Quatre autres chats honnêtes,
Le voile sur la tête,
Et tout couverts de crêpes,
Portaient les coins du drap,
Portaient les coins du drap, ah ! ah !
Portaient les coins du drap.

Le jour de son portage,
Un matou du village,
Habile personnage,
Sur sa tombe grava,
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
" Ci-gît de notre ville
" Le chat le plus habile,
" Qui fut toujours hostile
" Aux souris et aux rats,
" Aux souris et aux rats, ah ! ah !
" Aux souris et aux rats.

LE PETIT VOLONTAIRE.

AIR : *Connu.*

RAN, plan, plan, plan, plan, plan !
Ran, plan, plan, plan, plan, plan !
Je suis soldat, tambour et commandant ;
A moi tout seul je fais mon régiment.

J'ordonne, comme général ;
Soldat, il faut que j'obéisse.
Voyez de quel ton martial
Je me commande l'exercice.

Parlé. — Portez armes ! Armes à volonté ! Par file à gauche ! en avant, marche !

Ran, plan, plan, plan, plan, plan !
Ran, plan, plan, plan, plan, plan !
Je suis soldat, tambour et commandant;
A moi tout seul, je fais mon régiment.

Admirez mon équipement;
Contemplez ma grande tenue;
Mais pour moi le plus beau moment,
C'est quand je me passe en revue.

Parlé. — Halte ! front ! alignement !

Ran, plan, plan, etc.

Pour moi je n'ai point de faveur
Lorsque j'ai mal fait mon service,
Et je m'impose avec rigueur
Huit jours de salle de police.

Parlé. — Vous résistez ! Ah ! vous manquez à votre supérieur ! Vite, au conseil de guerre !... C'est encore moi qui suis le conseil de guerre.

Ran, plan, plan, etc.

EPILOGUE.

QU'EST-CE QUE LE CHANT ?

Le chant, c'est le baume de l'âme,
Quand l'âme est pleine de douleurs ;
C'est le cri d'amour de la femme ;
C'est l'écho, la voix, le dictame,
Que Dieu fit pour charmer les cœurs !

C'est l'adieu qu'on jette au rivage,
Quand, quittant le pays natal,
On voit dans un lointain voyage,
Un heureux ou pâle présage,
Fortune, honneur ou sort fatal !

C'est le bruit qu'en la nuit
On entend courir sur les flots ;
C'est la lame battant l'arène ;
C'est le vent dont la tiède haleine
Endort les joyeux matelots !

C'est le plaisir dans la souffrance ;
Dans l'angoisse c'est la gaîté ;

C'est une douce souvenance
De bonheur, d'amour ou d'enfance ;
C'est l'espoir, c'est la volonté.

T
R
P

D

A
Ad
Ad
Ad
Ad
Ah
A l
A I
A m
Amo
Au
Aux

Bal c
Bonh

INDEX.

Titre,.....
Frontispice.....
Préface..... III. V. IV.

TABLE ALPHABÉTIQUE

Des Chants Canadiens-Français, Chants Etrangers, Anciens, Nouveaux et Comiques.

A.

PAGES.

A Bytown,..... 27
Adam et Eve,..... 55
Adieu de la Mariée,..... 193
Adieu de Marie Stuart,..... 183
Adieu, France chérie,..... 409
Ah ! si mon Moine voulait danser,..... 30
A la Claire Fontaine, chant national..... 7
A L'Hon. Louis Joseph Papineau,..... 67
A mon Amie,..... 59
Amour et Pauvreté,..... 261
Au bois du Rossignolet,..... 11
Aux Femmes de mon Pays,..... 338

B.

Bal chez Boulé,..... 17
Bonheur de se Revoir,..... 153

Brigadier, vous avez raison..... 382
Brise du Soir,..... 181
Brutus,..... 384

C.

Ça n'est pas perdu,..... 394
Cela finit Toujours par Là..... 318
C'est dans la ville de Rouen,..... 28
C'est dans Paris y-a-t-une Brune..... 76
Chant Bachique,..... 231
Chant Canadien..... 73
Chant de la Huronne,..... 72
Chant des Chasseurs,..... 75
Chant du vieux Soldat Canadien,..... 22
Chant National;..... 41
Chant de l'Ouvrier,..... 217
Chant de Voyageur Canadien,..... 64
Chant Patriotique des Canadiens aux E.-U..... 83
Charlotte la Républicaine,..... 117
Chrétienne aux Grands Yeux Bleus,..... 212
Conservons l'Espérance,..... 281
Couplets de l'Opéra de Barbe-Bleue,..... 292

D.

Dernier Adieu,..... 300
De T'adorer sans Jalousie,..... 216
Deux fois Trente Hivers,..... 266
Du plaisir qu'on achète,..... 249

Sérénade du Paysan,
Suisse Libre, ... 160
La Vague se Brise, ... 200
La Varsovienne, ... 179
La Vengeance Corse, ... 243
L'Accord Parfait, ... 320
L'Amour 195
L'Amour fidèle, ... 431
L'Aubépine, ... 257
L'Avenir, ... 418
Le Baptême du Pauvre, ... 88
Le Beau Mousquetaire, ... 163
Le Beau Dunois, ... 369
Le Bonheur du Foyer, Mélodie Villageoise, ... 110
Le Bon Pasteur, ... 391
Le Bouquet, ... 214
Le Canadien, ... 336
Le Cinq Mai, 1821, ... 14
Le Départ des Recrues, ... 373
Le Drapeau de Carillon, ... 345
Le Grenadier et son Chien, ... 102
Le Haut et le Bas-Canada, ... 337
Le Jeune Mourant, Romance, ... 32
Le Laurier et la Rose 367
Le Lavoir, ... 220
Le Lilas Blanc, ... 239
Le Masque de Fer, ... 355
Le Marabout, ... 260
Le Mois de Mai, ... 435
Le Nid de Fauvette, ... 135
Le Pauvre 133
Le Paysan, ... 333
Le Peseur d'Or, ... 353
Le P'tit Bois de L'Ail, ... 275
..... 44

Le Pommier Doux, ... 38
Le Portrait de ma Mère, ... 407
Le Refrain des Ouvriers, ... 145
Le Retour à la vie, ... 395
Le Retour, ... 81
Le Retour du Vieux Soldat, ... 437
Le Rocher de St. Malo, ... 273
Le Roi de la Roche, ... 182
Le Rosier de Mai, ... 96
Le Royal Tambour, ... 154
Le Soleil de Juillet, ... 177
Le Soleil de ma Bretagne, ... 392
Le Sommeil du Grand Homme, ... 198
Le Touriste, ... 399
Le Trin Trin, ... 285
Le Vague, ... 189
Le Véritable Ami, ... 187
Le Véritable Amour 106
Le Vieux Caporal, ... 173
Le Vieux Drapeau, ... 226
Le Vieux Grognard, ... 267
Le Vieux Marin, ... 413
Les Adieux, ... 330
Les Adieux, ... 379
Les Adieux de Paris, ... 348
Les Amants malheureux, ... 19
Les Bœufs, ... 350
Les Bossus, ... 241
Les Canotiers, ... 78
Les Canotiers de la Seine, ... 433
Les Conseils du Grand-Père, ... 397
Les Feuilles Mortes 362
Les Girondins, Chant Révolutionnaire, ... 167

Les Gueux,..... 191
Les Pavés,..... 316
Les Hirondelles,..... 404
Les Jeunes Filles,..... 402
Les Lanciers Polonais,..... 210
Les Laveuses du Couvent,..... 309
Les Louis d'Or,..... 130
Les Pièces de Cent Sous,..... 306
Les Quatres Ages du Cœur,..... 380
Les Souvenirs,..... 224
Les Trois Ages du Cœur,..... 414
Les Yeux Bleus..... 305
Lilia,..... 352
Lune de Miel,..... 158
L'Echo Redit,..... 372
L'Egalité,..... 258
L'Enfant Perdu,..... 151
L'Etranger,..... 411
L'Inconstant sans le Vouloir,..... 293
L'Incendie,..... 127
L'Oiseau Voyageur,..... 429
L'Oncle Tom,..... 269
L'Orage,..... 228

M.

Ma Boule Roulant,..... 93
Ma Bretagne,..... 142
Ma Brunette,..... 165
Ma Cabane au Bord de l'Eau,..... 287
Ma Chaumière, Pastorale,..... 170
Ma Normandie..... 389
Ma Prison Obscure,..... 280
Ma Prison, Silvio Pellico,..... 331

Ma Place est Là-Bas, ... 15
Marguerite, ... 23
Mariann' s'en va-t-au Moulin, ... 2
Marianson, Dame Jolie, ... [illegible]
Ma Vocation, ... 25
Maure Captive, ... 377
Mon Aïeule, ... 233
Mon Ame à Dieu, mon Cœur à Toi, ... 323
Mon Habit, ... 406
Mon Pauvre Pierre, ... 264
Mon Rêve à Moi, ... 388
Mon Village, ... [illegible]

N.

Napoléon le Grand, ... [illegible]
Ninette, ... [illegible]
Nos Jours de Gloire, ... [illegible]
Nous étions trois Capitaines, ... [illegible]

O.

Oh ! Deux Age d'un Rêve, ... [illegible]
Oh ! gardez-vous d'aimer, ... [illegible]
Oui, le Voilà Celui que J'Aime, ... [illegible]
Où t'en Vas-Tu ? ..... [illegible]

P.

Papillon, tu es Volage, ... [illegible]
Par derrièr' Chez ma Tante, y a-t-un Arbre planté, ... [illegible]
Perte d'un Ami, ... [illegible]
Petite Fleur des Bois, ... [illegible]
Plainte du Jeune Soldat, ... [illegible]
Pour Entrer en Ménage, ... [illegible]
Pour un Sourire, ... [illegible]

p. 503-504 manquent